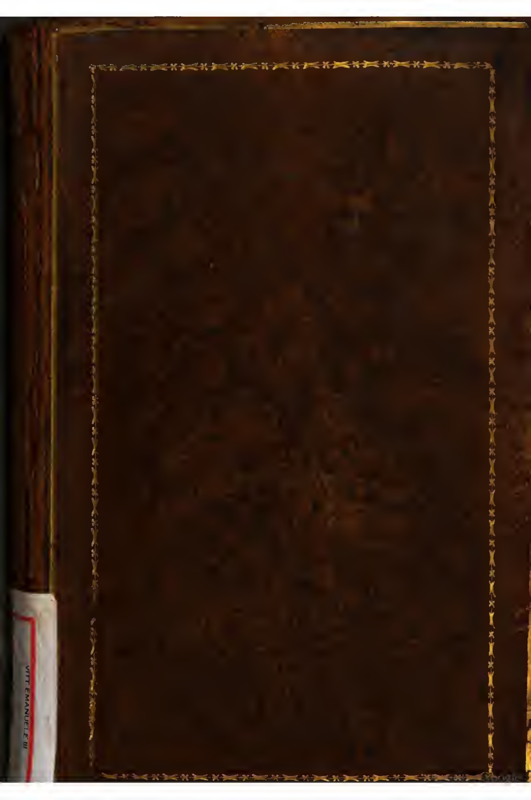

VITT. EMANUELE III

L. Fabre Ministre

THÉATRE

DE

M.-J. DE CHÉNIER.

THÉATRE

DE

M.-J. DE CHÉNIER,

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE,

ET ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Tome Second.



IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS.

PARIS,

FOULON ET Ce, LIBRAIRES, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, N° 3.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1818.

LE

CAMP DE GRAND-PRÉ,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE;

DIVERTISSEMENT LYRIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRÉSENTÉ

Par l'Académie de Musique, le 27 janvier 1793, l'an second de la République.

MUSIQUE DE FRANÇOIS-JOSEPH GOSSEC.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL.
L'AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL.
LE MAIRE.
THOMAS.
UN VIEILLARD, soldat invalide.
LA LIBERTÉ.
LAURETTE.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
VIEILLARDS, dont quelques-uns sont vêtus en soldats invalides.
JEUNES GENS, vêtus en gardes nationaux, en soldats de ligne ou en villageois.
FEMMES, dont la plupart sont vêtues en villageoises.
ENFANS.
CITOYENS de différentes nations.

La scène est à Grand-Pré, dans le camp des Français, qui est séparé du camp des Prussiens par la rivière de l'Aisne.*

LE

CAMP DE GRAND-PRÉ,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAIRE, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, CITOYENS vêtus en gardes nationales, VIEILLARDS, dont quelques uns sont vêtus en soldats invalides, FEMMES, ENFANS.

CHOEUR.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel :
Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

LE MAIRE.

Goûtez, républicains, les douceurs de la trêve
Qui vient d'être accordée aux ennemis vaincus;
Du Finistère au Var la nation se lève,
Et vous verrez bientôt les tyrans abattus.
Notre force les environne;
Vos chefs, votre vaillance, et les monts de l'Argonne
Sont les garans de nos succès.
Ne craignez rien d'un roi barbare;
Du camp de ses guerriers l'Aisne en vain nous sépare;
La liberté chez eux saura trouver accès:
De nos législateurs les généreux décrets
A Guillaume, à Brunswik, porteront les allarmes;
Les soldats poseront les armes,
Et voudront tous être Français.

CHOEUR.

Soleil, qui parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons,
Qui, versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons:
Feu pur, œil éternel, ame et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir, dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur!
Malheur au despotisme; et que l'Europe entière
Du sang des oppresseurs engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons!
Que des siècles trompés le long crime s'expie:

Le ciel pour être libre a fait l'humanité :
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la divinité !

SCÈNE II.

LES MÊMES, THOMAS, LAURETTE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES, portant des fruits et du vin.

THOMAS.

Citoyens, dont l'ardent courage
A bravé la Prusse en courroux,
Thomas, citoyen, comme vous
Orateur, chansonnier, chanteur de son village,
A rassemblé dans les hameaux voisins,
Pour venir partager vos fêtes,
Des garçons bons soldats et bons républicains,
Avec leurs jeunes sœurs à danser toujours prêtes.
Nous apportons du vin... ci-devant champenois ;
Les Vandales voulaient en boire ;
Nous en boirons ensemble à votre gloire,
A la santé du peuple, à la chute des rois ;
Et nous ferons danser nos gentilles compagnes
Autour du bel ormeau que vos mains ont planté
Sur la cime de ces montagnes,
En l'honneur de la liberté.

LAURETTE.

Entonnons pour le bal cette ronde joyeuse

Que tu fis l'autre jour sur nos premiers succès;
J'en ai retenu les couplets,
Et du chanteur Thomas Laurette est la chanteuse.
Thomas mettra la ronde en train;
Puis après son couplet, le couplet de Laurette :
Nous poursuivrons ainsi durant la chansonnette;
Et le chœur avec nous chantera le refrain.

(On danse autour de l'arbre de la liberté; des tables sont dressées dans le camp; les citoyens mangent et boivent ensemble, pendant la ronde.)

RONDE.

THOMAS.

Vous, aimables fillettes,
Et vous, jeunes garçons,
Aux sons de nos musettes,
Unissez vos chansons :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces nobles et ces princes,
Contre nous conjurés,
En quittant leurs provinces,
Disaient aux émigrés :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,

Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Quelques enfans timides
A leur premier effort,
Quelques guerriers perfides
Leur ont chanté d'abord :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces bandes aguerries
S'avançaient à grands pas :
Du fond des Tuileries
On leur criait... tous bas :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Ici, d'un ton plus leste,
On les a fait danser :
Notre jeunesse est prête,
Et peut recommencer :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Nous avons l'humeur fière
Envers leurs potentats;
Mais de notre rivière
Nous chantons aux soldats:

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Une loi bienfaisante,
Et qu'on vous montrera,
Donne cent francs de rente
A qui désertera:

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces fils de la victoire,

Vaincus par les Français,
Passent les jours sans boire,
Et ne dansent jamais :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Déjà leur grand courage
Commence à se lasser ;
Ils viennent à la nage,
Pour boire et pour danser :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

En ces lieux par douzaine
Il en vient chaque jour ;
Puis, sur les bords de l'Aisne,
Ils chantent à leur tour :

CHOEUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Bientôt l'armée entière,
Hormis les officiers,
Va, sous notre bannière,
Chanter dans nos foyers :

CHŒUR.

Nous aimons tous la danse,
Et nous accourons tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec vous.

(La danse continue.)

THOMAS.

Les habitans de ces bocages
Ont le courage et la fierté,
Et chacun porte en nos villages
Le bonnet de la liberté.
Voulez-vous plaire à nos fillettes?
Écartez les propos galans;
Laissez les fadeurs, les fleurettes,
Aux tendres bergers du vieux temps.
Pour l'état buvez à plein verre;
Soyez soldat et citoyen;
La nuit, le jour, en paix, en guerre,
Aimez, chantez, battez-vous bien.

CHŒUR.

Les habitans de ces bocages,
Ont le courage et la fierté,

Et chacun porte en nos villages
Le bonnet de la liberté.

(La danse recommence; elle est interrompue presque aussitôt. La générale bat; les jeunes gens courent aux armes.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL.

L'AIDE-DE-CAMP.

La trompette a sonné; tout vous appelle aux armes.
Un écrit insolent dont il faut se venger,
Est venu dans ces lieux réveiller les allarmes.
L'audacieux Brunswick ose nous outrager.
Le général français vient de rompre la trève;
Il vous attend, il marche à nos fiers ennemis :
Sur ces monts, dans ces bois, que leur perte s'achève;
Vous reprendrez vos chants quand ils seront soumis.

LES JEUNES GENS.

Adieu, nos enfans et nos pères;
Adieu, nos femmes et nos sœurs.
Périssent les rois sanguinaires,
Par la main de vos défenseurs!

LES FEMMES ET LES ENFANS.

Hélas! si vous perdez la vie,
Nos regrets seront éternels.

LES JEUNES GENS.

Nous vous léguons à la patrie,
Qui vous tend ses bras maternels.

LES VIEILLARDS.

Ayez toujours le même zèle;
Partez, revenez triomphans;
Et n'écoutez pas des enfans,
Quand la Liberté vous appelle.

LES JEUNES GENS.

Vieillards, recevez nos sermens;
Nous mourrons, s'il le faut, dignes de vous et d'elle.

LES FEMMES.

De vos fils quel sera le sort?

LES ENFANS.

Abandonnez-vous vos compagnes?

LES JEUNES GENS.

Nous partons; et, sur ces montagnes,
Nous jurons de trouver la victoire ou la mort.

(Les jeunes gens se retirent sur l'air de la marche de Châteauvieux.)

SCÈNE IV.

LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, VIEILLARDS, FEMMES, ENFANS.

UN VIEILLARD vêtu en soldat invalide.

Dans les temps de notre jeunesse,
Nous bravions les combats sanglans;
Maintenant la triste vieillesse
Enchaîne nos bras impuissans.
Héritiers de notre courage,
Nos fils ont de plus grands destins;
Ils ont sur nous un avantage;
Nous n'étions pas républicains.

CHŒUR.

Ils ont sur nous un avantage;
Nous n'étions pas républicains.

LAURETTE.

La trompette excite au carnage;
De terreur je me sens glacer.

LE MAIRE.

L'airain gronde sur ce rivage;
Le combat vient de commencer.

LAURETTE.

Verrons-nous immoler nos braves
Par ces Vandales inhumains?

LE MAIRE.

Ne redoutez point des esclaves;
Nos guerriers sont républicains.

CHOEUR.

Ne redoutons point des esclaves;
Nos guerriers sont républicains.

LES FEMMES.

La voix des femmes et des mères
T'implore, arbître des combats.

LE MAIRE, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, LES VIEILLARDS ET LES ENFANS.

La voix des enfans et des pères
S'unit aux vœux des magistrats.

TOUS.

Exauce ces vœux légitimes,
Dieu qui tiens le glaive en tes mains.
Choisis les tyrans pour victimes;
Épargne nos républicains!

LAURETTE.

Voyez ces troupes fugitives,
N'osant combattre nos héros.

LE MAIRE.

Voyez ces phalanges craintives
Se précipiter dans les flots.

LE VIEILLARD.

Entendez ces chants de victoire

Retentir sur les monts voisins.

CHŒUR DE GUERRIERS dans le lointain.

Vivent la patrie et la gloire;
Et nos soldats républicains!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, L'AIDE-DE-CAMP, GARDES NATIONALES ET TROUPES DE LIGNE.

CHŒUR DE GUERRIERS, hors du théâtre.

(Marche de Châteauvieux.)

Qu'une fête
Ici s'apprête;
Nos guerriers sont de retour.
Liberté, dans ce beau jour,
Viens remplir notre ame:
Répands sur nous tes bienfaits;
Que ta voix nous enflamme;
Chéris toujours les Français,
Et rends-leur la paix
A jamais.

(Les guerriers arrivent sur le théâtre, et le chœur continue.)

Vous frémissez, ennemis de la France,
Fils ingrats, despotes jaloux:
Si vous bravez sa vaillance,
Vous tomberez tous

Sous ses coups.
La liberté nous a servi de guide:
Son glaive et son égide
Ont marché devant nous
Contre vous.

Qu'une fête
Ici s'apprête;
L'ennemi fuit sans retour.
Liberté, dans ce beau jour,
Viens remplir notre ame :
Répands sur nous tes bienfaits;
Que ta voix nous enflamme;
Chéris toujours les Français,
Et rends-leur la paix
A jamais (*).

(Évolutions militaires.)

LE GÉNÉRAL.

Recommencez vos chants et vos danses légères :
Vos époux, vos enfans, vos frères,
Ont de la tyrannie écrasé les soutiens.

THOMAS.

Vous qui savez si bien guider notre vaillance,
Chef dont nous aimons la prudence,
Racontez la victoire à nos concitoyens.

(*) Les vers de cette marche ont été parodiés sur la musique. Elle a été exécutée, pour la première fois, à la fête des soldats de Châteauvieux.

LE GÉNÉRAL.

A peine sur ces monts la trompette guerrière
Avait rassemblé les Français,
L'ennemi, sortant des forêts,
Découvre son armée entière;
Et deux peuples rivaux, lancés dans la carrière,
D'un combat meurtrier commencent les apprêts.

Déjà l'airain tonne,
Et la charge sonne,
A ces fiers accens,
Dont la douce ivresse,
De notre jeunesse
Enflamme les sens.
Brûlant de courage,
Guerrier sur guerrier,
Coursier sur coursier,
S'élance avec rage.
Parmi le carnage,
Les cris, le fracas,
Une ardeur nouvelle
Remplit les soldats;
Le fer étincelle
Et vole en éclats,
Et le sang ruisselle
Partout sur nos pas.

LE GÉNÉRAL, L'AIDE-DE-CAMP, THOMAS.

Enfin, dans ces plaines funestes,
Rassemblant quelques faibles restes,
L'ennemi s'enfuit éperdu :

Mais couvert de sang et de gloire,
Le français chante sa victoire,
Et pardonne au soldat vaincu.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Premier bien des mortels, ô liberté chérie!
Liberté, que notre patrie
Suive à jamais tes étendarts.
Descends des cieux, viens embellir ta fête;
Que les palmes couvrent ta tête;
Descends avec la paix, l'abondance et les arts.
Ennemis des tyrans, commencez vos cantiques.
Brûlez l'encens sur son autel,
Et que vos mains patriotiques
Couronnent son front immortel.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA LIBERTÉ descendant du ciel sur un nuage, accompagnée des génies, des arts, et de l'abondance.

LA LIBERTÉ.

Nouveaux républicains de qui la voix m'implore,
Je me rends à vos vœux, je descends parmi vous:
Un beau jour luit pour moi; je vous en dois l'aurore,
Et votre hommage m'est bien doux.
Je naquis autrefois sous le ciel de la Grèce;
C'est là que des beaux arts la troupe enchanteresse
Vint présider à mon berceau.

Rome, en chassant les rois, m'environna de gloire;
Mais l'orgueil du sénat, l'abus de la victoire,
Me plongèrent dans le tombeau :
J'y fus long-temps ensevelie.
Aux monts helvétiens Tell me rendit la vie :
Sur les pas du premier Nassau
Le Batave indigné, bravant la tyrannie,
Triomphant des rois et des mers,
Sur les flots enchaînés me fit une patrie;
Franklin me transplanta dans un autre Univers.
N'enviez point la Grèce antique,
Et Rome, et l'Helvétie, et l'heureuse Amérique.
La Nation française a mieux connu ses droits :
Elle a su proclamer, en bannissant ses rois,
L'unité de la République.
Vingt peuples, sur mes pas réunis en ce jour,
Viennent dans vos remparts chercher un grand exemple.
La France est désormais le temple
Où je dois fixer mon séjour.

(La Liberté s'avance dans le camp, ainsi que les génies qui l'environnent, et vient s'asseoir sur un trophée d'armes et de drapeaux. Le nuage qui la portait remonte, et laisse voir, dans l'enfoncement, différentes nations du monde, remarquables par leurs costumes.)

(Entrée des Nations.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie :
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie,
Pour nos lois, pour l'égalité.

Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté!

LE MAIRE.

Guerriers qui volez aux combats,
En respectant les lois, méritez la victoire.
La vertu fait les vrais soldats :
C'est dans la vertu qu'est la gloire.
Épargnez le sang des humains;
En conquérant la paix sanctifiez la guerre;
Les palmes sur le front, l'olive dans les mains,
Délivrez et calmez la terre.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie :
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie,
Pour nos lois, pour l'égalité.
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté!

(On exécute des danses analogues aux différentes nations.)

LE GÉNÉRAL.

Que devient l'ardeur intrépide
De ces conquérans aguerris,
Qui devaient dans leur vol rapide
Renverser les murs de Paris?
La France a fait plier sous elle
Les tyrans et leur fol orgueil :
Le Rhin, la Marne, la Moselle,
De leurs guerriers sont le cercueil.

CHOEUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante;
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

L'AIDE-DE-CAMP.

Le sombre tyran des Vandales,
Vengeur et complice des rois,
Devant ses enseignes fatales
Se flattait de courber nos droits.
Il menaçait; il prend la fuite,
Il court, au fond de son palais,
Pleurer sa puissance détruite,
Et trembler au nom des Français.

CHOEUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante;
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

LE GÉNÉRAL.

A Namur, à Spire, à Mayence,
On réclame l'égalité :
A Chambéri le peuple danse
Sous l'arbre de la liberté.
Enflammés d'un même génie,
Tous les peuples vont à la fois

Briser la triple tyrannie
Des prêtres, des grands et des rois.

CHOEUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

THOMAS.

Déjà le Brabant nous appelle,
Et Liége implore nos guerriers;
Courons dans les murs de Bruxelle
Conquérir de nouveaux lauriers.
Si l'Autriche résiste encore,
De Vienne gagnons les remparts,
Plantons l'étendard tricolore
Au sein du palais des Césars.

CHOEUR.

Chantons, dansons; la patrie est contente:
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

LE GÉNÉRAL.

Citoyens, que de Rome esclave
Les fers soient brisés par nos mains :
Aux lieux où siége le conclave
Ressuscitons les vieux Romains;

Et dans cette terre classique,
Déserte aujourd'hui de vertus,
Réveillons la cendre héroïque
Et des Gracques et des Brutus.

CHOEUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

FIN.

FÉNÉLON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois à Paris, sur le Théâtre
de la République, le 9 février 1793.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU CITOYEN DAUNOU,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

Vous n'ignorez pas, mon ami, que, pour régénérer l'espèce humaine, il vient de s'élever en France une secte fanatique, ayant pour cri de ralliement: Guerre à la philosophie. Cette secte est assez peu redoutable par les talens; mais elle prêche tous les jours, et régente l'Europe dans quatre ou cinq feuilles périodiques. En attendant que ces grands écrivains se fassent des réputations, ils veulent détruire les réputations faites. L'un s'est chargé de Voltaire, l'autre de J.-J. Rousseau, un troisième de

Montesquieu; un quatrième annonce à l'Europe que les Anglais sont essentiellement absurdes; que Locke est un esprit faux, Bacon un rêveur sans idées, Sidney, Gordon, Bolingbroke des extravagans, et que les mots liberté, philosophie, doivent être prohibés comme marchandise anglaise. Tous affirment, c'est leur manière de raisonner, que le peuple a besoin d'erreurs, sans doute parce qu'il faut des dupes aux fripons; que c'est un grand mal de propager les lumières; que l'instruction publique est une calamité; et que le quinzième siècle était encore un assez beau temps, du moins avant cette horrible invention de l'imprimerie. Le théâtre ayant bien quelque influence, ils en ont refait la poétique, et voici l'abrégé de leur doctrine. Rien de ce qui intéresse la politique et la religion ne doit être offert sur la scène. Point de rois odieux, surtout ceux de l'Europe moderne, à commencer de l'empereur Constantin. Point de prêtres chrétiens, ni les vicieux, ni même ceux qui seraient présentés comme des modèles de vertu. Peu d'histoire; beaucoup de héros fabuleux, de mythologie antique, d'intrigues d'amour. Ne jamais parler de liberté, de tyrannie, de superstition. Bannir sévèrement du théâtre la philosophie, et même les sentences morales. On n'y va point pour s'éclairer, mais seulement pour se divertir. La conclusion de ces juges souverains est de condamner l'art dramatique à ne produire qu'un

plaisir insignifiant. Ils proposent pour modèles les drames, les romans, les journaux dont ils enrichissent la littérature. Au plaisir près, il faut convenir que les exemples sont bien choisis. Par malheur, la nouvelle doctrine est directement contraire à la pratique des poètes qui ont illustré les deux scènes, dans tous les temps et chez tous les peuples. Elle ne l'est pas moins à la théorie des critiques habiles, théorie qui n'est au fond que cette pratique réduite en préceptes. Il est facile de démontrer ce que j'avance; et cela même peut servir, si ce n'est au redressement des instituteurs, du moins à l'instruction des élèves, crédules pour des fables absurdes, et gardant jusqu'ici l'incrédulité pour une chose évidente, la profonde ignorance de leurs maîtres.

Les Athéniens, inventeurs de la tragédie, en firent un spectacle essentiellement politique et religieux. Que sont, qu'étaient un Danaüs, un Alcméon, un Atrée, un Égiste, un Oreste, un Polymestor? pour nous des tyrans fabuleux; pour les Grecs des coupables couronnés qui avaient souillé les trônes de la Grèce. Eschyle n'était guère plus éloigné du siége de Troye que nous de la première croisade. Jupiter, Minerve, Diane, Hercule, qui toujours agissent, et souvent paraissent dans la tragédie grecque, faux dieux pour nous, étaient les dieux qu'on adorait dans les temples; et l'on ne peut exi-

ger que, cinq siècles avant le christianisme, Euripide et Sophocle aient deviné les beautés poétiques de la mythologie chrétienne. Quant à la morale, elle abonde dans le personnage du chœur, et dans les autres personnages. Eschyle est sentencieux, Sophocle plus qu'Eschyle, Euripide plus que Sophocle : aussi fut-il chéri de Socrate et des autres philosophes. On grava sur son tombeau qu'il avait orné la sagesse du charme des illusions tragiques. Il fut surnommé le philosophe du théâtre, et en même temps le plus tragique des poètes. En effet, moins élevé que Sophocle, moins parfait dans ses compositions, il est plus naïf, plus exquis dans le pathétique partie importante, où peut-être il ne fut jamais égalé. La vieille comédie était, comme la tragédie, un spectacle politique; et Platon conseillait à Denys-le-Tyran la lecture d'Aristophane, s'il voulait connaître l'intérieur de la république d'Athènes. Mais ce spectacle était obscène et diffamatoire. Ce n'était pas seulement les dieux du paganisme qu'Aristophane faisait agir et parler d'une manière ridicule; les bons chrétiens lui en sauraient gré. Ce n'était pas seulement Euripide et Socrate vivans qu'il outrageait, en les jouànt sous leur propre nom; les adversaires de la philosophie lui feraient grace. Mais il insultait encore Périclès, Alcibiade, Cléon, les magistrats, les juges, les généraux, les chefs de l'état. Tant de licence fut avec raison ré-

primée par les lois, à deux époques différentes. Enfin, la nouvelle comédie, dépouillée du droit de nuire, devint toute philosophique. Il nous reste un assez grand nombre de fragmens de Ménandre, et ces fragmens sont pleins de morale. Il imitait Euripide dans un autre genre d'écrire ; et ses ouvrages, comme ceux de son modèle, étaient les délices des philosophes. Quant aux théories des Grecs, Plutarque loue beaucoup Ménandre pour cette morale philosophique répandue dans ses comédies, et lui donne une haute préférence sur Aristophane. Le plus grand critique de la Grèce, Aristote, dans sa Poétique où il n'a pour objet que la tragédie, dit textuellement ces mots remarquables, que j'ai déjà cités ailleurs : La tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'histoire même.

Il ne nous reste du théâtre latin, ni les tragédies de Pomponius secundus, ni le Thieste de Varius, comparable, selon Quintilien, aux chefs-d'œuvre de la scène grecque, ni la Médée d'Ovide, que le même Quintilien semble regarder comme la plus haute preuve du génie de ce grand poète. Sénèque, ou si l'on veut, les deux Sénèques, moraux et sentencieux comme les tragiques d'Athènes, ne peuvent être toutefois comptés parmi les modèles. Octavie, pièce très-faible, écrite peu de temps après eux, mérite une seule remarque. Les spectateurs avaient pu voir les héros de cette tragédie historique. Néron

y paraît avec ses victimes; et tous les vers portent ce caractère d'indignation qu'une tyrannie récente inspire à des esclaves délivrés. Nous n'avons aucune comédie peignant les mœurs des Romains : ils en avaient pourtant un grand nombre : ATTELLANÆ, TABERNARIÆ, PRETEXTÆ, TOGATÆ. Celles qui nous sont parvenues étaient nommées PALLIATÆ. Elles ne représentent que des Grecs, et ne sont que des imitations du grec. Il ne faut pas chercher la philosophie dans Plaute dont les vers mal tournés et les grossiers jeux de mots ne sont point du goût d'Horace; mais Térence, écrivain d'une élégance exquise, offre souvent dans ses vieillards cette morale épurée de Ménandre qu'il avait choisi pour modèle. Les critiques latins pensent comme les critiques grecs. Quintilien donne la palme comique à Ménandre, ce philosophe de la comédie. Pour la tragédie, il hésite entre Euripide et Sophocle; il semble même pencher en faveur du premier qu'il dit presque égal aux philosophes, dans leur propre science. Un critique d'un ordre bien plus élevé, Horace, dans son Art poétique, développant en beaux vers le caractère du chœur tragique, lui fait tracer un véritable cours de morale. Ce poète de la raison n'enseigne-t-il pas d'ailleurs à tous les poètes, que, pour atteindre au but de l'art, ils doivent réunir l'agréable et l'utile, éclairer le lecteur en l'amusant? Ne leur recommande-t-il pas expressément d'étudier la phi-

losophie de Socrate; après avoir prononcé ce grand axiome : le bien penser est la source du bien écrire?

On sait dans quelle honteuse ignorance l'Europe fut plongée durant treize siècles, depuis l'époque où le christianisme devint la religion dominante de l'empire romain, jusqu'à l'invention de l'imprimerie. La théologie était forte; les sciences faibles; la philosophie et la littérature à peu près nulles. L'Italie seule avait produit un Dante, un Pétrarque, un Bocace; elle n'avait pas une scène régulière. Long-temps après eux, le cardinal Bibiena, auteur de la première comédie moderne, oublia d'y mettre du talent; mais au commencement du seizième siècle, un des plus beaux génies que les derniers âges puissent opposer à l'antiquité, Machiavel, qui n'oubliait rien, fit représenter devant le pape Léon X sa piquante comédie de la Mandragore. Le pontife éclairé, tout en excommuniant Martin Luther si déchaîné contre les moines, ne fut point choqué de voir, dans le personnage de frère Timothée, un moine odieux et ridicule. L'archevêque Trissino, vers le même temps, donna Sophonisbe, la première tragédie moderne : la tragédie de l'archevêque ne valait guère mieux que la comédie du cardinal; mais, comme lui du moins, il ouvrait la route; il l'ouvrait par une tragédie historique; et, dès la fin du même siècle, Lopès de Véga, chez les Espagnols, allait plus loin que Trissino. Les

drames de Lopès, beaucoup trop compliqués, sans doute, offrent souvent une morale noble et saine. Il puisa plusieurs sujets dans l'histoire d'Espagne; et cet exemple fut suivi par Caldéron et Guillen de Castro, ses successeurs. Quand notre théâtre était encore en pleine barbarie, l'Angleterre se glorifiait déjà d'un grand poète dramatique, Shakespeare, contemporain de Lopès, et génie bien plus remarquable. La plupart de ses pièces sont tirées des histoires modernes, défigurées, il est vrai, par une foule de traditions fabuleuses. L'impérieuse Élisabeth entendit parler sur la scène les Plantagenet, les Tudor, les rois, les reines, les ministres, les prélats d'Angleterre, et jusqu'à son père Henri VIII. Élisabeth et Jacques Ier. qui lui succéda, bien loin d'arrêter le poète dans sa carrière, assistaient fréquemment à la représentation de ses pièces. On ne les accusera point d'avoir trop favorisé la liberté. Cependant, si les ouvrages de Shakespeare fourmillent d'obscénités et d'extravagances, tribut surabondant qu'il payait à son peu de culture, à l'ignorance de son siècle, au goût du public et de la cour, ces mêmes ouvrages étonnent par des traits sublimes et par une morale admirable. Indépendant comme la nature qui l'inspire seule, Shakespeare peint à grands traits l'ambition délirante, et les fureurs du despotisme. Plus d'un siècle après sa mort, les historiens de sa patrie, sans en excepter le philosophe

David Hume, sont loin d'avoir égalé la sévère impartialité du poète, et la haine généreuse que lui inspirait la tyrannie.

Pierre Corneille, immortel fondateur de la scène française, puisa dans l'histoire presque tous ses sujets tragiques, quelques-uns même dans l'histoire moderne. Il introduisit sur la scène deux martyrs du christianisme, et auprès d'eux un païen persécuteur qui se convertit, et un sceptique tolérant qui ne se convertit pas. Il est sentencieux jusque dans le Cid où l'amour domine avec tant d'éclat. Il l'est surtout quand il représente la majesté des peuples libres, ou quand il peint les tyrans avec une horrible vérité qu'il ne daigne pas même adoucir. Ce qui refroidit plusieurs de ses ouvrages, ce sont des amours déplacées, et non ces tableaux politiques où il excelle, et qui lui ont mérité le nom de Grand. Si l'on s'intéresse fort peu aux tendresses d'Eudoxe, de Rodogune, de Jules César, d'Attale, de Perpenna, de Maxime, quoi de plus vrai que les sombres terreurs de Phocas; que l'ambition forcenée de Cléopâtre; que la bassesse de Ptolomée et de son conseil; que l'ignominie de Prusias! Quoi de plus admirable que les belles scènes d'Horace, de Cinna, d'Héraclius; que l'entrevue de Sertorius et de Pompée; que ce Nicomède, digne élève d'Annibal, luttant, seul après lui, contre le despotisme des conquérans du monde; que Pompée mort, et toujours présent, toujours le

premier personnage de la tragédie; que sa veuve Cornélie tenant en main cette urne funèbre où la liberté romaine n'est plus qu'un peu de cendre!

Nous avons de Racine onze tragédies, dont sept historiques, puisque Bérénice même est de ce nombre, et qu'on ne veut pas sans doute ranger Esther et Athalie parmi les sujets fabuleux. Bajazet seul est tiré de l'histoire moderne. Croit-on que le rôle entièrement politique d'Acomat, soit la moins belle partie de cette pièce? Croit-on que la tragédie de Mithridate soit refroidie par l'entretien de ce monarque et de ses enfans, et par le beau récit d'Arbate? Aimerait-on mieux les scènes où le roi de Pont avilit son grand caractère par une tendresse glaciale et des ruses de comédie? Quant à Britannicus, si l'on trouve au théâtre une peinture énergique de la tyrannie qui achète les crimes, et de la servitude qui les vend, n'est-ce pas dans cet austère chef-d'œuvre où vit tout entier le génie de Tacite? Si, dans Iphigénie, l'art merveilleux du poète inventa l'épisode d'Ériphile, pour amener un dénouement convenable à la scène française, toutefois ce qui est digne de l'admiration de tous les siècles, n'est-ce donc pas cette foule de beautés sévères, ces richesses d'Homère et d'Euripide, étalées et augmentées par le talent pompeux de Racine? C'est dans Phèdre que l'amour est à sa place, non l'amour d'Aricie et du farouche Hippolyte, mais l'amour de

Phèdre, le personnage le plus passionné que nous ait laissé la scène antique. N'est-elle pas, d'ailleurs, essentiellement morale, cette pièce, où *les faiblesses de l'amour sont données pour de vraies faiblesses*, où *les passions ne sont présentées que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause*, où *le vice est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité?* Et qu'on y prenne garde, c'est Racine lui-même qui s'exprime ainsi dans sa Préface, et voici les mots qu'il ajoute: « C'est ce que tout homme qui travaille pour le » public doit se proposer, et c'est ce que les pre- » miers poètes tragiques avaient en vue sur toute » chose. Leur théâtre était une école où la vertu » n'était pas moins bien enseignée que dans les » écoles des philosophes. » Telle est la théorie de Racine. Je ne veux attaquer ni justifier le choix du sujet d'Athalie; mais près de l'enfant roi, près du pontife prophète, ne voit-on pas une reine exécrable, un prêtre infame, altérés du sang innocent? Une éloquente morale embellit chaque scène. Le style, toujours ferme et sublime, est en même temps plus sentencieux que dans aucune tragédie française. L'ouvrage est simple, sévère, religieux, politique, ainsi qu'une tragédie grecque. Long-temps avant ce chef-d'œuvre, Racine, jeune encore, et dans toute sa force, abandonna la carrière, avant de toucher la borne où lui seul pouvait at-

teindre. Mais à quoi faut-il l'attribuer? Aux chaînes qu'il traînait dans sa route, aux spectateurs égarés qui négligeaient Britannicus, à la cour qui commandait Bérénice, à d'ineptes critiques, à d'indignes rivaux, à des cabales odieuses, aux intrigues de quelques puissans qui forçaient le génie de choisir entre l'honneur dangereux de leurs persécutions, et l'opprobre de leur protection.

Dès les commencemens de ce grand poète, un talent aussi rare et plus audacieux, qui avait dirigé ses premiers travaux pour le théâtre, et dont il aurait dû rester l'ami, introduisait sur la scène comique une philosophie supérieure. Elle éclate partout chez Molière; dans les sujets, dans les compositions, dans les maximes d'un grand sens, dans une foule de vers nés proverbes, et plus encore dans l'étonnante hardiesse des tableaux qu'il représente. Sous une monarchie, il ne fit point, comme la plupart des poètes comiques, un traité secret avec la vanité des gens du beau monde. Il ne flatta point leurs portraits; il ne leur immola point les classes inférieures: il attaqua le vice où il régnait, et puisa le ridicule au plus haut de sa source. Dans le Bourgeois gentilhomme, les vices de cour vivent aux dépens des ridicules en roture: dans Georges-Dandin, les ridicules sont partagés; la classe privilégiée garde le privilége du vice. Molière poursuit le charlatanisme chez les mé-

decins du roi, chez les beaux esprits accrédités, chez les femmes considérées et puissantes, à l'hôtel Rambouillet, à l'Académie française. Tous les genres de fausseté sont mis en jeu dans le Misanthrope, et tous les personnages sont de la cour. N'est-il pas aussi du grand monde, ce débauché D. Juan, qui, après avoir porté la désolation dans vingt familles, se propose de contrefaire le dévot, et trace le portrait vigoureux et trop fidèle de l'athée hypocrite? Dans Tartuffe, l'imbécille Orgon n'est-il pas un homme de la haute robe? Quant au personnage principal, non-seulement il indique en masse le corps nombreux des bigots, mais il désigne directement ce qu'on appelait alors les nouveaux casuistes. Les jésuites n'y furent pas trompés. Un de leurs coryphées, le célèbre P. Bourdaloue, fit, et prononça contre Tartuffe un sermon qui n'est d'ailleurs ni aussi moral, ni même aussi divertissant que cette admirable comédie. Molière s'élève expressément, dans sa préface, contre certaines gens qui voulaient interdire au théâtre les matières de la religion. Il leur répond avec une une raison victorieuse : « Si l'emploi de la comédie est de corriger » les vices des hommes, je ne vois pas par quelle » raison il y en aura de privilégiés. » Que l'on pèse ces mots remarquables, et que les littérateurs non lettrés cessent d'opposer leur autorité burlesque à celle d'un profond et puissant génie, enlevé trop

tôt à la gloire nationale, distingué au premier rang des philosophes, seul au premier rang des poètes comiques, supérieur à ses modèles comme à ses successeurs, dans tous les genres de comédie qu'ils ont traités; et, dans la comédie philosophique, resté sans successeurs, comme il avait été sans modèle.

N'oublions pas, mon ami, d'unir à tant de grands hommes le premier de nos critiques, ce Despréaux dont vous avez fait un si judicieux éloge; l'ami, le guide, l'oracle des illustres écrivains de son siècle; ce Despréaux que Voltaire a nommé LEUR MAÎTRE EN L'ART D'ÉCRIRE, et dont l'épais Marmontel eut le malheur de ne pas apprécier le mérite. L'élève des anicens, l'Horace français, voulait aussi que le théâtre fût une école de vertu et de philosophie. Sans rappeler même les leçons de son Art poétique, il suffit pour s'en convaincre de lire cette belle épître où il réconcilie l'ombre de Molière avec Racine vivant. C'est là surtout qu'il peint et juge en maître l'audace éclairée du poète comique, honoré par lui du nom de contemplateur. C'est là qu'il loue spécialement dans le poète tragique la simple et touchante Iphigénie, et *les nobles traits* de Burrhus, et *la douleur vertueuse* de Phèdre; il ne s'agit ni d'épisodes, ni de fades entretiens qui répugnaient à son goût sévère. On sait qu'il blâmait Racine d'avoir consenti à traiter le sujet de Bérénice. On sait

encore qu'il opposa son approbation courageuse et consolante au froid accueil que reçurent d'abord Britannicus et le Misanthrope. Despréaux avait vu la comédie terrassée avec Molière; il vit la tragédie dégradée après la mort de Racine; les aventures, les mœurs, le style des romans souiller la sévérité des sujets antiques, et la majesté de l'histoire; pénénétrer dans le camp du farouche Arminius, dans la prison même de Phocion; introduire une partie carrée dans Électre, et une intrigue d'amour jusque dans l'horrible sujet d'Atrée. Ce qui, depuis, rendit Despréaux injuste pour les beautés réelles de Rhadamiste, ce ne fut pas seulement un style dur, souvent faible, et presque toujours incorrect. Ce fut encore une princesse inconnue, un prince travesti, les galanteries d'Arsame, et La Calprenède mêlé à Tacite, ainsi qu'il était mêlé à Sophocle, dans l'Électre du même auteur. Qu'aurait dit l'ami de Racine, s'il eût vécu assez long-temps pour retrouver ces fadeurs et ces travertissemens ridicules au milieu d'une conjuration pour l'empire du monde? S'il eût vu le sénat, non celui de Tibère, mais celui de Rome, libre encore, avili devant Catilina; un Caton sans courage; un Cicéron sans éloquence; et le sauveur de la patrie prostituant sa fille aux tendresses d'un chef de brigands? Qu'aurait dit l'ami de Molière, s'il eût vu, graces à La Chaussée, la comédie prude et larmoyante, sans miroir, sans

masque et sans brodequin, en paix avec les vices et les ridicules? S'il eût vu Marivaux mettre à la mode les madrigaux en dialogue, et le jargon des précieuses; non parce qu'il avait trop d'esprit, mais parce qu'il n'avait point assez d'esprit pour être naturel; bien moins encore assez de génie pour peindre énergiquement les travers de l'humanité?

Le Sage, par la forte comédie de Turcaret; Destouches, Piron, Gresset, par quelques heureux ouvrages, relevèrent un peu, dans le dix-huitième siècle, la scène comique en décadence. Voltaire remplit la scène tragique. Je le considère uniquement dans ses tragédies; sa gloire vaste et diverse dépasse les bornes de mon sujet. Élève de Racine et des Grecs, Voltaire nous rendit l'austérité du théâtre antique, presqu'entière dans les trois derniers actes d'OEdipe, entière dans le beau rôle d'Électre, et dans le chef-d'œuvre de Mérope. Brutus et la mort de César semblent des pièces de Corneille, corrigées par Racine. Voltaire attaqua de front les préjugés, quelquefois la tyrannie politique, toujours la tyrannie sacrée. Il tenta l'histoire moderne, traita historiquement jusqu'aux sujets d'invention, osa tout ce qu'il pouvait pour agrandir la carrière, fraya des routes nouvelles, en marqua les écueils, indiqua des sentiers encore impraticables, prévit et prépara l'époque où ils seraient frayés à leur tour: du reste, en ses compositions,

moins original que Corneille, moins sage que Racine, plus large et plus varié que l'un et l'autre; le le premier pour la force, après l'auteur d'Horace; le premier pour l'élégance, après l'auteur de Phèdre; leur égal pour émouvoir les passions; le premier de tous pour appliquer la philosophie à l'art tragique. Il mérita, comme Euripide et Molière, le nom de philosophe du théâtre. Il eut, comme Euripide, des poètes pour détracteurs, et comme Molière des jésuites; mais point d'Aristophane ni de Bourdaloue. Ainsi que l'auteur de Tartuffe, l'auteur de Mahomet fut, des grands Écrivains de son siècle, celui qui s'attira le plus d'ennemis. Tous deux obtinrent les mêmes, ceux de la raison humaine. De nos jours encore, les dignes héritiers de Fréron déclament sans pudeur contre les plus belles tragédies du grand homme; mais de pareils ouvrages useront facilement plusieurs générations de pareils critiques.

Je crois superflu de faire observer que Voltaire littérateur est d'accord avec Voltaire poète; et certes, ce n'était pas un littérateur vulgaire. Mais de tous les faits que je viens d'exposer, ne m'accordez-vous pas, mon ami, le droit de conclure hardiment, n'en déplaise aux anti-philosophes et à leur poétique nouvelle, que tout ce qui intéresse la politique, la religion, que tous les personnages de l'histoire, tous les états de la société, appartiennent

de droit au théâtre ; qu'il n'y faut disserter ni sur la liberté, ni sur l'amour ; mais qu'il n'en faut exclure aucune des passions humaines ; que la tyrannie et la superstition peuvent bien y occuper un peu d'espace, puisqu'elles en ont occupé beaucoup trop dans l'histoire des hommes ; que les sentences riches de sens et bien placées sont des ornemens dont la poésie dramatique doit se parer, mais non se couvrir ; qu'il faut maintenir avec honneur la philosophie sur les deux scènes, et que tout l'art se renferme en deux mots : Instruire et plaire. Les vrais poëtes suivront les sentiers difficiles qui mènent au but, non des sentiers faciles qui en écartent. Ils porteront le joug de l'art tout entier, non de ridicules entraves, qui ne gêneraient que le talent. D'autres écrivains, plus dociles, accepteront cette servitude ; mais l'art tombera : les esclaves n'ont pas de génie.

J'étais bien jeune encore, mais déjà convaincu de ces principes, lorsque je composai la tragédie de Charles IX. Elle indisposa des partis nombreux qu'irritèrent de nouvelles tentatives également accueillies par l'indulgence publique. Des succès me tinrent lieu des talens que mes ennemis me contestaient, non sans quelque raison, mais peut-être aussi avec une exagération passionnée. Dès-lors, et depuis douze années, j'ai vu se former contre moi des recueils d'injures, des bibliothèques de calom-

nies. Qu'est-il arrivé ? Les imposteurs ont voulu me nuire : ils m'ont servi. Les hommes honnêtes, divisés sur des opinions, mais ralliés sur la morale, ont été révoltés d'un acharnement sans pudeur comme sans justice. Tout-à-l'heure encore, on n'a vu qu'avec indignation des journalistes décriés, après avoir indécemment outragé le grand acteur qui a si bien créé le rôle de Fénélon, me reprocher les sentimens d'humanité que je fais professer à l'auteur du Télémaque, le justifier du crime de tolérance, et m'opposer jusqu'à l'époque où ma tragédie fut représentée. Comment ces tartuffes maladroits n'ont-ils pas senti qu'il m'était doublement honorable d'avoir publié Charles IX sous la royauté, et Fénélon sous la tyrannie démagogique? Comment n'ont-ils pas vu que les principes d'une faction cruelle étaient combattus dans Fénélon, et la faction elle-même attaquée ouvertement dans le discours préliminaire? Ne savent-ils pas qu'à cette occasion je fus dénoncé dans ses clubs et dans ses journaux ? Ne savent-ils pas que lorsqu'elle fut entièrement dominante, elle bannit du théâtre Fénélon et Calas comme fanatiques, Henri VIII et Charles IX comme royalistes, Caïus Gracchus comme suspect d'aristocratie ? N'ont-ils jamais ouï dire qu'en plein spectacle, un homme que je ne veux pas nommer, puisqu'il est aujourd'hui sans pouvoir, entendant Gracchus s'écrier : *Des lois et non du*

sang, m'accusa devant quinze cents spectateurs d'être un ennemi de la liberté? Ignorent-ils que je fus contraint de laisser long-temps anonyme ce Chant du départ, que les fiers accens de Méhul ont rendu cher à nos guerriers victorieux? Ignorent-ils enfin que, sans partager la gloire de votre captivité, mon respectable ami, je n'étais pas étranger aux périls qui menaçaient votre existence; et qu'un mois avant la chute du tyran populaire, des hommes qui vivent encore sollicitaient devant moi, dans un comité redoutable, un décret d'accusation contre moi? La chance a tourné; les persécuteurs ont survécu à leur puissance. Comment me suis-je vengé d'eux? De quelques-uns par des services, du plus grand nombre par le mépris, d'aucun par la persécution. Voilà ce que les écrivains de parti pourraient facilement savoir; voilà même ce qu'ils pourraient dire, si la vérité leur paraissait préférable à l'imposture; mais peut-être l'imposture est lucrative, et la vérité les ruinerait.

Que faire toutefois, au milieu de tant d'ennemis littéraires, politiques, religieux? Continuer sa route avec courage, mépriser les calomnies, écouter les critiques, même injustes; profiter des critiques judicieuses, fussent-elles gâtées par les injures, consulter les vrais connaisseurs, respecter le public, cultiver à la fois l'art de penser et l'art d'écrire. Animé de cet esprit, j'ai cru devoir corriger, sur-

tout pour le style, les tragédies de ma jeunesse, long-temps après leur succès. Ce que j'ai déjà tenté pour les deux premières, je l'essaie maintenant pour Fénélon. Sans doute il n'y restera que trop de fautes; nul n'en est plus persuadé que moi; mais du moins l'intérêt qu'inspire cette pièce est le résultat d'une morale pure, conforme aux sentimens du philosophe illustre que je fais agir et parler, commune aux différentes sectes, étrangère aux dogmes religieux, humaine, et faite pour des hommes. Voilà ce qui a soutenu l'ouvrage, en France et et chez l'étranger. Voilà ce qui peut le rendre digne de vous être aujourd'hui dédié; à vous, mon ami, qui, dans la Convention nationale, durant plusieurs législatures, au sein du tribunat, n'avez cessé de défendre avec éloquence les principes d'une sage liberté; à vous, sans trésors comme sans intrigues; pur de tyrannie et de servitude; à vous, qui honorez vos amis, comme vous avez honoré les fonctions publiques. L'exemple que je m'empresse de donner trouvera plus d'un imitateur. Les gens de lettres, ceux qui méritent ce nom, sentiront de plus en plus que l'indépendance convient seule à l'auguste profession qu'ils exercent. Ils réserveront désormais pour l'amitié modeste, éclairée, vertueuse, des hommages prostitués long-temps à l'orgueil sans fierté, à la richesse sans lumières, et au pouvoir sans vertu.

PERSONNAGES.

FÉNÉLON, archevêque de Cambrai.
D'ELMANCE, commandant de Cambrai.
HÉLOISE.
AMÉLIE.
ISAURE.
L'ABBESSE.
LE MAIRE.
UN PRÊTRE.
CLERGÉ.
RELIGIEUSES.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
LE PEUPLE.

La scène est à Cambrai. Le premier acte se passe dans l'intérieur d'un couvent de femmes, le deuxième et le quatrième dans un souterrain du même couvent, le troisième et le cinquième dans le palais de l'archevêque.

FÉNÉLON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos voeux seront comblés : bientôt, jeune Amélie,
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie !
Vos sermens solennels, prononcés devant nous,
Fermeront la barrière entre le monde et vous.
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux !

Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance;
Ne vous contraignez pas, rompez ce dur silence;
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez céler,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMÉLIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre,
Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre;
Par moi-même en secret mon cœur interrogé
Soupçonne à peine encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie;
C'est là mon seul asile, et ma seule patrie;
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi même fus témoin de mon impatience;
Au destin de nos sœurs je m'unissais d'avance;
Je partageais leurs soins; ma bouche à tout moment,
D'accord avec mon cœur prononçait le serment.
Mais dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice,
L'heure approche, tout change; et ce grand sacrifice,
Qui fut long-temps l'objet de mon plus doux espoir,
N'est désormais pour moi qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Vous me voyez surprise, et bien plus consternée.
Il faut gémir encor sur une infortunée.
D'un riant avenir votre œil était séduit:
Ce jour brillant et pur s'est perdu dans la nuit.

AMÉLIE.

Déjà depuis six mois de ma raison plus mûre,

Je voulais vainement étouffer le murmure.
On me vantait la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lien sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême ?
Peut-être ce lien, me disais-je à moi-même,
Est un poids révéré qu'on porte avec effort.
Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort.
Ainsi je nourrissais dans cette solitude,
Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude;
Ainsi tout préparait mon ame au changement :
Mais hier, dans la nuit, un triste événement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déjà corrompaient les destins d'Amélie.
Vous connaissez la voûte et les degrés obscurs
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs.
A l'heure où finissait la nocturne prière,
Un peu loin de nos sœurs, je montais la dernière,
Pensive, et les regards sur la terre attachés,
Me livrant tout entière à mes chagrins cachés.
Tandis que de ces soins j'étais préoccupée,
Tout à coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée;
Je marche vers ce bruit; je m'arrête, et j'entends
Le cri d'un être faible, et qui souffrit long-temps.
Cette plaintive voix, ces sons lents et funèbres,
Plus déchirans encor au milieu des ténèbres,
Ont accablé mes sens glacés d'un morne effroi,
Et du fond d'un cercueil semblaient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, ou vous êtes perdue.

AMÉLIE.

Isaure!

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chère Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
D'un tel événement renfermez le secret.
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance:
Avec elle surtout observez le silence.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, AMÉLIE.

L'ABBESSE.

Je vous cherche, Amélie; Isaure, laissez-nous.
Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMÉLIE, à part.

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie;
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMÉLIE.

Le nouvel archevêque...

L'ABBESSE.

Est parti de la cour.
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMÉLIE, à part.

Malheureuse !

L'ABBESSE.

Pour vous quelle gloire s'apprête !
Bientôt le voile auguste ornera votre tête :
Déjà l'époux sacré vous attend aux autels ;
Fénélon recevra vos sermens immortels.

AMÉLIE.

Fénélon ! par vos soins j'appris dès mon enfance
A chérir ses vertus et sa douce éloquence ;
Zélé sans amertume, austère sans rigueur,
Il ne sait point, dit-on, tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine :
Élevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne ;
Et le ciel est content de ces vœux épurés,
Saints comme le ciel même à qui vous les offrez.
Il est des nœuds moins doux, des sermens plus pénibles ;
Nous voyons trop souvent, dans ces cloîtres paisibles,
Un cœur, qui dans le monde, épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage.
Vainement il aspire à la tranquillité ;
Au pied du sanctuaire il se sent agité ;
Du Dieu qu'elle a cherché l'épouse criminelle,
Étendant loin du cloître un regard infidèle,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient long-temps à lui, du moins par les regrets.

Mais jusqu'ici votre ame, encor neuve et docile,
A respiré l'air pur qui règne en cet asile;
Le souffle empoisonné d'un monde séducteur
Jamais de vos desirs n'altéra la candeur.

AMÉLIE.

Ah! que votre bonté m'écoute, et me pardonne.

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Mon nouveau sort m'étonne.

L'ABBESSE.

Comment!

AMÉLIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager?

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Pour jamais! je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui? vous?

AMÉLIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable.
Mon cœur prêt à franchir un pas si redoutable,
Un peu de temps encor voudrait s'y préparer:
Exaucez-le, madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous?

AMÉLIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE.

Puis-je à cette tiédeur reconnaître Amélie?
Quelles réflexions ou quels événemens
Ont ainsi tout à coup changé vos sentimens?
Les jours étaient trop lents au gré de votre attente;
Chaque instant fatiguait votre ame impatiente;
Ce zèle ardent et pur s'est bientôt rallenti;
Après tant de sermens ce cœur s'est démenti.

AMÉLIE.

Hélas!

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaîne éternelle!

AMÉLIE.

Eh bien! s'il était vrai, serais-je criminelle?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez!

AMÉLIE.

Je puis l'avouer sans rougir.
J'ai changé malgré moi; devez-vous m'en punir?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse:
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignait sans cesse,
Mes yeux n'ont aperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas! comme sans souvenir.
Voilà donc mon destin! la paix de cet asile
Éternise le temps qui s'écoule immobile.
En prononçant mes vœux, plus de vœux à former;

Point de père qui m'aime, et que je puisse aimer;
Plus rien autour de moi; rien que la solitude!
Mon cœur de vos liens craignant la servitude,
A par des nœuds plus doux besoin de s'attacher:
J'ignore mes parens; je voudrais les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Eh bien! Dieu me créa; Dieu verra ma disgrace.
Resterai-je orpheline, en regardant les cieux?
Ah! je le tiens de vous; rien n'échappe à ses yeux;
Tout éprouve ici bas ses bontés paternelles;
Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui;
Il est seul dans le monde; et Dieu prend soin de lui.

L'ABBESSE.

Je vous laisse à penser si je pouvais attendre
Cet aveu qu'un peu tard vous m'osez faire entendre,
Et ce trouble inoui de vos sens agités;
Vous voulez m'attendrir, et vous me révoltez.
Quand déjà l'on prépare un sacrifice austère,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parens qui vous sont inconnus!
Vos parens!... pour jamais vous les avez perdus.
Des mortels méprisés vous ont donné la vie
Au sein de l'infortune et de l'ignominie;
Vous expiriez sans moi; mes bienfaisans secours
Dans ce pieux asile ont conservé vos jours:
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous telle est la récompense!
Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins, et m'arrête un moment:

Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mère :
Sachez de vos destins supporter la rigueur ;
Ne les oubliez plus, et domptez votre cœur.

AMÉLIE.

Ce cœur que sous vos lois j'ai fait plier sans cesse
Connaît la modestie, et non pas la bassesse.
Ce discours vous surprend : si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née ?
Ah ! je n'ai point choisi ma triste destinée ;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front ;
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance ;
J'ai long-temps de votre ame éprouvé l'indulgence ;
Et, malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connaître, et plaignez Amélie :
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie,
Dans le sein qui m'anime ont mis une fierté
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus long-temps timide ;
C'est votre dureté qui me rend intrépide :
Mais puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une ame libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet autel, qui fut long-temps sinistre,
De l'Éternel bientôt je verrai le ministre ;
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité ;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité.
D'autres ont prononcé le serment de la crainte :

Vous entendrez ma bouche, incapable de feinte,
Rejeter loin de moi des liens que je hais :
Voilà dès aujourd'hui le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah ! je ne reçois point ce serment sacrilége.
Adieu. Gardez-vous bien de tomber dans le piége ;
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié ;
Mais je veux écouter un reste de pitié.
A vos premiers desirs cessez d'être infidèle ;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle ;
Immolez à ce Dieu vos faibles volontés :
Je saurai vous punir, si vous me résistez.

SCÈNE III.

AMÉLIE.

Me punir ! et de quoi ? Quelle est donc mon offense ?
Que m'ordonne ce Dieu, soutien de mon enfance ?
Dans un autre séjour ne puis-je le chérir ?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir ?
J'attends tout de lui seul : il me sera propice ;
On n'achèvera point le cruel sacrifice :
Cette voix du tombeau, ces accens du malheur,
Qui portèrent l'effroi dans le fond de mon cœur,
Me donneront la force et la persévérance.
Cieux ! ne confondez pas ma timide espérance.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, ISAURE.

AMÉLIE.

Chère Isaure? est-ce toi?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas! qu'avez-vous fait? L'abbesse est en courroux.
Sait-elle qu'à ses lois votre ame est infidèle?

AMÉLIE.

J'ai tout dit. J'ai fait plus: j'ai juré devant elle
Que la triste Amélie, à la face des cieux,
Ne prononcerait pas des sermens odieux.

ISAURE.

Qu'a-t-elle répondu?

AMÉLIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous?

AMÉLIE.

De lui désobéir.

ISAURE.

Écoutez, Amélie, et vous allez frémir.

Écoutez. Je vous parle avec pleine franchise :
A des lois que je hais vous me voyez soumise.
Les nœuds que j'ai formés sont le choix du malheur,
Le vœu de l'indigence, et non pas de mon cœur.
Dans cet asile sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée :
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau;
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau :
Mes soins pour votre enfance, ô ma chère Amélie,
Par fois m'ont fait sentir et supporter la vie :
Ce temps est déjà loin ; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas ! autant que moi.
Ne le soyez pas plus ; croyez-en mes alarmes :
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes ;
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés :
Soumettez-vous, ma fille, en vain vous espérez.
L'espérance, à votre âge, est prompte à nous séduire.
Un exemple effrayant, dont je peux vous instruire,
Un châtiment bien long... vous ouvrira les yeux ;
Il existait déjà quand je vins en ces lieux.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Il dure encor.

AMÉLIE.

Quel est donc ce mystère ?
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurais dû vous le taire.

Mais enfin mon devoir cède à votre intérêt;
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMÉLIE.

Dieu! qu'est-il? Je brûle et je crains de l'apprendre.

ISAURE.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Hier de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris...

AMÉLIE.

Eh bien! ces cris? Je frissonne d'avance...

ISAURE.

Parlez bas, craignons tout.

AMÉLIE.

Ces cris donc?...

ISAURE.

Je balance.

AMÉLIE.

Vous!

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMÉLIE.

Isaure, il n'est plus temps de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont...

AMÉLIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,
Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMÉLIE.

Ah! que m'avez-vous dit?

ISAURE.

L'horrible vérité.

AMÉLIE.

O comble de fureur et d'inhumanité!
La malheureuse...

ISAURE.

Eh bien!

AMÉLIE.

Vous est-elle connue?
Qui vous en a parlé? qui pourrait?...

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMÉLIE.

Ici?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMÉLIE.

Où donc?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMÉLIE.

O ciel!

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot de tristes alimens,
Qui de ses jours flétris prolongent les tourmens.

AMÉLIE.

Des femmes ont osé!... mais apprends-moi son crime.

ISAURE.

Je l'ignore.

AMÉLIE.

Quel est le nom de la victime?

ISAURE.

Hélas! je ne sais rien que ses revers affreux.

AMÉLIE.

Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle, en ce tombeau... Que son sort m'intéresse!
Si votre ame pour moi ressent quelque tendresse...

ISAURE.

En doutez-vous?

AMÉLIE.

Je veux la voir, et lui parler.

ISAURE.

Vous, ma fille!

AMÉLIE.

A l'instant.

ISAURE.

Vous me faites trembler.

Vous voulez...

AMÉLIE.

Compatir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle,
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourans essuyer quelques pleurs.

ISAURE.

Moi! je vous conduirais.

AMÉLIE.

C'est trop vous en défendre.

ISAURE.

Mais vous ne songez pas qu'on pourrait nous surprendre.

AMÉLIE.

Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.
Vers la victime enfin mon ame est entraînée:
A soulager ses maux je me sens destinée.
Venez.

ISAURE.

Vous l'exigez.

AMÉLIE.

J'embrasse vos genoux.

ISAURE.

Suivez-moi, mon enfant: ciel, prends pitié de nous!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE endormie.

EST-IL vrai? je revois les lieux qui m'ont vu naître!
D'Elmance, cher époux, j'ai cru te reconnaître.
Non, je suis seule encor, seule avec mes tourmens:
J'ai vécu quelques jours; je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, et ma voix ne peut être entendue:
Vivante, cn un cercueil me voilà descendue.
Respirons... Tant de maux seront-ils éternels?
Dieu, qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, et véritable père,
Entends mes vœux, entends; c'est la mort que j'espère;
Daigne enfin terminer mon douloureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein!

SCÈNE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Avançons.

AMÉLIE.

Elle dort!

ISAURE.

Vous pleurez!

AMÉLIE.

O nature!
Dieu bon, Dieu bienfaisant, voilà ta créature.

ISAURE.

Vous venez de la voir; il est temps de rentrer.

AMÉLIE.

Non.

ISAURE.

Je tremble : venez.

AMÉLIE.

Non; je veux demeurer.

ISAURE.

Songez que dans ces lieux je ne saurais attendre.

AMÉLIE.

Chère Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.

Vous prétendez rester?

AMÉLIE.

Oui, tel est mon desir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir :
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.

Ah! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie.
Je vous laisse à regret : vous l'ordonnez. Adieu.

SCÈNE III.

HÉLOISE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu:
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,
Tout porte au fond du cœur un abattement sombre.
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau
Semble, de son feu pâle, éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as-tu fait, malheureuse victime?
Et comment peux-tu vivre au fond de cet abîme?
Du pain! de l'eau! des fers! je n'ose m'approcher.
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheur ses traits sont pleins de charmes.
Ciel! de ses yeux fermés je vois couler des larmes!
Par celui qui voit tout c'est un être oublié.

Divine Providence, humanité, pitié,
Accourez, sauvez-là, tandis qu'elle respire.
Tu peux dormir!... ici!... Je l'entends qui soupire;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HÉLOÏSE.

Quelle est donc cette voix qui cause mon réveil?

AMÉLIE.

Je n'ai jamais été si tendrement émue.

HÉLOÏSE

A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMÉLIE.

Je vous aime, et vous plains : n'ayez aucun effroi.

HÉLOÏSE.

Ah! qui que vous soyez, approchez-vous de moi:
Mais vos yeux sur les miens s'arrêtent en silence;
Vos pleurs compatissans coulent en abondance:
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs.

AMÉLIE.

Vous m'attirez à vous, contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien; versez dans mon ame attendrie
Tous les chagrins amers de votre ame flétrie:
Ils sont déjà les miens; je veux les partager,
Et mes soins caressans pourront les soulager.

HÉLOÏSE.

Vous voyez mon néant : vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse;

Vain éclat dont mes yeux n'étaient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis;
Comme eux j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.
Ce nom qu'ont illustré l'amour et le malheur,
Semblait de mon destin présager la rigueur.
L'amante d'Abailard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout à coup dans mon ame enflammée;
Je rencontrai ses yeux; j'aimai, je fus aimée.
Mon père apprit bientôt et rejeta ses vœux;
Il voyait dans sa fille éteindre un nom fameux;
L'orgueil me haïssait : mes soins et ma constance
N'ont pu de cet orgueil vaincre la résistance;
Ma mère au désespoir, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avait, sans succès, sollicité mon père;
D'Elmance m'adorait; j'aimais, elle était mère;
Elle unit nos deux mains à ses derniers momens,
Et de son lit de mort entendit nos sermens.

AMÉLIE.

Que vous deviez chérir cette mère sensible!

HÉLOÏSE.

Je perdis tout en elle; et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours:
Le ciel devait alors en terminer le cours.
Je quittai sur ses pas notre belle Provence;

Son dessein même était d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi des souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte;
De mon cruel tyran j'embrassai les genoux;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux:
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Uue mère à d'Elmance avait donné ma vie;
Que d'uu secret hymen formé devant ses yeux,
Je portais dans mon scin le gage précieux.
Le ciel ne voudra pas que mon père m'opprime,
Lui disais-je en pleurant; pardonnez-moi mon crime,
Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur;
A me déshériter bornez votre rigucur;
Faites-moi reconduire aux lieux de ma naissanec;
Reprenez tous vos biens, je ne veux que d'Elmance.

AMÉLIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister?

HÉLOÏSE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussitôt par lui-même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.
Bientôt leur piété, saintement inhumaine,
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne:
Je maudis leurs sermens, je détestai leurs vœux;
Do l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds;

Plutôt que d'achever un affreux sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quel forfait des femmes en fureur
Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur.
Ici, depuis quinze ans, je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du ciel abandonnée.
Cependant je vous vois, vous daignez m'écouter,
Et peut-être il est las de me persécuter.

AMÉLIE.

En ses touchans discours chaque mot m'intéresse.
Ah! mon respect pour vous égale ma tendresse;
De nos communs destins vous me voyez frémir,
Et c'est peut-être ainsi qu'on voulait me punir.

HÉLOÏSE.

Vous punir!

AMÉLIE.

Apprenez quel est mon sort funeste.
On exige de moi des vœux que je déteste.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous prononceriez ces horribles sermens!

AMÉLIE.

Mon cœur a découvert ses secrets sentimens;
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie?
On prétend malgré moi disposer de ma vie.

HÉLOÏSE.

Et vos cruels parens vous ont fermé leurs bras!

AMÉLIE.

Mes parens, dites-vous? je ne les connais pas.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère!
Je vous plains à mon tour.

AMÉLIE.

O pitié douce et chère!
Dans l'abîme où le ciel a voulu vous plonger,
Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger?
L'infortune aigrit l'ame, et la rend inflexible.

HÉLOÏSE.

A force de malheur la mienne est plus sensible.

AMÉLIE.

N'est-il aucune femme en ces lieux abhorrés
Qui sache compatir aux maux que vous souffrez?

HÉLOÏSE.

Celle qui m'apportait, dans la première année,
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignait jeter les yeux sur moi,
Me lançait des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère:
Son aspect chaque jour me parut moins austère;
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs:
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrins, ma triste nourriture,
Paraissaient quelquefois accabler la nature;
Cette femme, attentive à ces cruels momens,
M'apportait en secret de plus doux alimens.
Lorsque, pendant l'hiver, une humide froidure
Aigrissait tout à coup les tourmens que j'endure,

Un foyer bienfaisant, par ses soins allumé,
Pénétrait dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance;
Dieu seul en fut témoin : que Dieu les récompense.

AMÉLIE.

Ainsi vos plus beaux jours furent de longues nuits,
Héloïse; et jamais de vos sombres ennuis
Un rayon du printemps n'adoucît l'inclémence!
Jamais un soleil pur! et jamais l'espérance!
A quels tristes objets chaque jour pensiez-vous?

HÉLOÏSE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMÉLIE.

Cet époux à votre ame est-il présent encore?

HÉLOÏSE.

Mon cœur plus que jamais le regrette et l'adore.

AMÉLIE.

Pardonnez, Héloïse; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour?

HÉLOÏSE.

Moi, l'étouffer, grand Dieu! moi j'oublierais d'Elmance!
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Étouffer mon amour! j'eusse expiré sans lui;
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui;
C'est le dernier roseau que du fond de l'abîme,
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,

Du nom de mon époux, et de son souvenir:
Près de lui, sur ses pas, j'ai revolé sans cesse
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse;
Je recevais sa foi, j'entendais ses soupirs,
Mes desirs s'unissaient à ses brûlans desirs;
De ce rêve enchanteur je goûtais le mensonge:
Partout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe.
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor cette heureuse contrée
Où d'un époux chéri je vivais adorée.
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux:
On l'écarte avec soin des regards de sa mère.
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMÉLIE.

Quoi! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux:
Celui de votre enfant n'est point connu de vous?

HÉLOÏSE.

Vous voyez.

AMÉLIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie?

HÉLOÏSE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Elle éprouvait déjà ses premières douleurs,
Et commençait à vivre en connaissant les pleurs.
Elle était dans les bras, sur le sein de sa mère;
Je caressais ma fille, et j'appelais son père:

En cet instant cruel, et cependant si doux,
J'avais besoin de voir, d'entendre mon époux,
De confier ma fille à des mains paternelles.
Je ne vois, je n'entends que des femmes cruelles
Qui, d'un œil de courroux, épiaient les momens
D'enlever ce trésor à mes embrassemens.
Hélas! on étouffa ma voix plaintive et tendre;
En accens prolongés l'airain se fit entendre;
On partit: mes tyrans coururent à l'autel,
Le crime au fond du cœur, invoquer l'Éternel.
O de mes longs tourmens époque mémorable!
On célébrait le jour où dans Sion coupable,
Dieu Rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,
De ses jours immortels ralluma le flambeau.

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit? c'était... comblez mon espérance:
Dans ce jour solennel j'ai reçu la naissance.

HÉLOÏSE.

En quels lieux?

AMÉLIE.

Ici même, en ce cloître odieux.

HÉLOÏSE.

Si j'étais mère encore! achevez, justes cieux!
Et votre âge?

AMÉLIE.

Quinze ans.

HÉLOÏSE.

On vous nomme...

AMÉLIE.

Amélie.

HÉLOÏSE.

Ma fille !

AMÉLIE.

Quoi ! c'est vous dont j'ai reçu la vie?

HÉLOÏSE.

Amélie! Ah! ce nom te fut donné par moi ;
En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi ;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chère ;
C'est le nom, le doux nom qu'avait porté ma mère.

AMÉLIE.

Quoi! vous êtes la mienne! ô moment trop heureux!

HÉLOÏSE.

Le ciel a mis un terme à mes tourmens affreux.

AMÉLIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que durant si long-temps ma mère a consacrées.

HÉLOÏSE.

Amélie !

AMÉLIE.

Et c'est vous qui, loin de l'Univers,
Souffrez depuis quinze ans tous les maux des enfers !

HÉLOÏSE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel, oh ! viens que je te presse.
Son père, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux.

Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens, que j'embrasse encore et la fille et le père ;
O mon bien, mon trésor ! viens, c'est moi, c'est ta mère,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCÈNE IV.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Amélie, au plus tôt quittez ce sombre abîme.

HÉLOÏSE.

Nous séparer !

AMÉLIE.

Apprends quelle est cette victime.
C'est ma mère.

ISAURE.

Grand Dieu ! qui pourrait vous porter...?

AMÉLIE.

C'est ma mère, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle.
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOÏSE, AMÉLIE.

Ciel !

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénélon...

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le ciel m'inspire. Allons; mon cœur est plus tranquille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétendez-vous?

AMÉLIE.

Je cours du saint prélat embrasser les genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui...

AMÉLIE.

Je compte sur ton zèle.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMÉLIE.

Y penses-tu, cruelle?

Quand ma mère est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment!

ISAURE.

Songez-vous aux périls...

AMÉLIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte?

ISAURE.

Non. Vous pourriez à peine échapper vers le soir,
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMÉLIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce temps vous seriez aperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue...

AMÉLIE.

Viens. Je le franchirai.

HÉLOÏSE.

Tu me remplis d'effroi.

AMÉLIE.

Non, ne redoutez rien; Dieu veillera sur moi.

HÉLOÏSE.

Conserve-moi tes jours.

AMÉLIE.

J'ai retrouvé ma mère,

Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospère.

HÉLOISE.

Attends.

AMÉLIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu :
J'en réponds. Viens, Isaure; et vous, ma mère, adieu.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Vous commandez ici? quoi! c'est vous, cher d'Elmance,
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort; et je rends grace aux cieux
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur, ce jour a bien des charmes!
Un accueil si touchant me fait verser des larmes :
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,

De la commune joie éclatans témoignages.

FÉNÉLON.

Ces présens, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtemens,
D'un ministre du ciel superbes ornemens.

FÉNÉLON.

Eh quoi! vous n'avez point de pauvres dans la ville?

LE MAIRE.

Hélas!

FÉNÉLON.

Vous en avez : où donc est leur asile?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir :
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présens; un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple :
Donnez aux malheureux cet or et cet argent;
Le ministre d'un Dieu, qui vécut indigent,
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple! dans ces murs je fixe mon séjour :
Je ne quitterai point mes enfans pour la cour;
Je veux des citoyens justifier la joie;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas : adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire :

Mes enfans, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens;
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin :
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires;
Plaignez-les, aimez-les : ils sont aussi vos frères.
L'erreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel :
Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs;
Nous, prêtres, nous surtout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop long-temps séparées?
La douceur et le temps combleront nos desirs;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCÈNE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

FÉNÉLON.

Vous, demeurez; et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé!
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé,

Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimiez peut-être?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNÉLON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu;
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage?
Non; je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNÉLON.

Parlez à Fénélon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins c'est me faire une offense:
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence:
Une femme en ces lieux décida de mes jours;
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos ames étonnées:
J'avais alors vingt ans, elle avait seize années;

C'était d'un sang fameux le dernier rejeton,
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière:
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus:
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'ame n'est point soumise;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante
Consacra nos sermens de sa bouche mourante:
Elle serrait nos mains, et les baignait de pleurs:
L'aspect de ses enfans soulageait ses douleurs.
Notre espoir au tombeau descendit avec elle;
Un beau jour fut suivi d'une nuit éternelle.
Le père... d'un tel nom dois-je encor l'appeler?
De ma tendre Héloïse il vit les pleurs couler;
Mais bercé des grandeurs d'une illustre famille,
Il osa préférer son orgueil à sa fille,
Me ravit à jamais ce trésor précieux,
Et déserta les champs qu'habitaient ses aïeux.
Je restai tout à coup seul au milieu du monde,
Traînant de bords en bords ma douleur vagabonde,
Interrogeant partout la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas.
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère,

Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière;
Que voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste:
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que, loin de lui, sa fille, sans secours,
A Cambrai, dans un cloître, a terminé ses jours;
Que le fruit d'une amour aussi triste que chère
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.
Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là je gémis en vain; là, depuis douze années,
Héloïse au tombeau consume mes journées;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image;
Elle eut mes premiers vœux, et mon unique hommage;
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNÉLON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême:
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même;
Et, quand Dieu le voudra, par des moyens secrets,
A votre ame agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage:

Épanchez votre cœur devant ce grand témoin,
Attendez le moment; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage;
Fénélon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme et sensible aux passions humaines;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines:
Elles s'adouciront auprès de l'amitié;
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble:
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!
Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous?
La vertu d'elle-même est partout respectable;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénélon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;
Que je puisse admirer l'éclat de votre vie:
Vous méritiez sans doute un sort digne d'envie.
La fortune en naissant vous a tendu les bras;
Les plus brillans succès ont marqué tous vos pas;
Vertueux sans orgueil, sage avec indulgence,
Vous avez condamné vos rivaux au silence;
Votre ame a triomphé quand la mienne a gémi,
Et la gloire...

FÉNÉLON.

D'Elmance, épargnez votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,

Même pour le grand homme, est une ombre frivole.
On ne m'admire point; puissé-je être estimé!
Je tiens surtout, d'Elmance, au bonheur d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence:
Je ne murmure point contre la Providence;
J'ai connu les chagrins, mais j'ai su les souffrir,
Et tout homme ici bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles;
Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous, trop souvent, qui faisons nos malheurs.
J'ai sur ces sentimens fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière;
L'indulgence accueillit mes timides essais;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
J'ai durant trois hivers, au bord de la Charente,
Parmi les protestans traîné ma vie errante,
Pour apaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique;
J'ai calmé les chagrins; j'ai converti l'erreur:
Aujourd'hui de Cambrai je suis nommé pasteur:
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques momens paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.

Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs, un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés!
Pour eux aux arts brillans j'ouvrirai mon asile;
Télémaque instruira leur jeunesse docile:
Là, mauvais courtisan, je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra dans la postérité.

D'ELMANCE.

Quelqu'un vient nous troubler.

FÉNÉLON.

Une femme s'avance.

D'ELMANCE.

Une novice, hélas! presque dans son enfance,
Précipite en ces lieux ses pas désespérés.

SCÈNE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Monseigneur...

FÉNÉLON.

Qu'avez-vous? je vois que vous pleurez.

AMÉLIE.

Je viens... vous annoncer...

D'ELMANCE.

Peut-être un nouveau crime.

FÉNÉLON.

Oui; je lis dans ses yeux que c'est une victime.

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Il me semble revoir celle que j'ai perdue;
C'était cette candeur, cette grace ingénue:
Un objet si touchant réveille mes douleurs:
Adieu; je vais gémir; vous tarirez ses pleurs.

SCÈNE IV.

FÉNÉLON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Hélas !

FÉNÉLON.

Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre.
Mon ami vous plaignait.

AMÉLIE.

Lui-même il est à plaindre!
Je chéris la pitié de son cœur généreux.

Quoi! même hors du cloître il est des malheureux!

FÉNÉLON.

S'il en est!... mais de grace, expliquez-vous ma fille.

AMÉLIE.

Ah! les infortunés...

FÉNÉLON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds.

FÉNÉLON.

Mon enfant, levez-vous;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez... sachez... ma voix expire dans ma bouche.

FÉNÉLON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNÉLON.

Ce parti, mon enfant, peut sembler condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNÉLON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur,

Et des vœux éternels vous craignez la rigueur?

AMÉLIE.

Oui, j'étais sans secours contre la tyrannie;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie :
Mais ce n'est point pour moi que je viens vous parler.

FÉNÉLON.

Et pour qui, mon enfant? cessez de vous troubler.

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.

FÉNÉLON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNÉLON.

Pour qui donc?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNÉLON.

Pour sa mère! à l'instant portons-lui des secours.
Elle est dans ces remparts? Guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis!

FÉNÉLON.

La douleur vous accable.
Où est donc votre mère?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,

Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNÉLON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez!
Vous avez pu savoir un secret si funeste!

AMÉLIE.

Apprenez...

FÉNÉLON.

En chemin vous m'apprendrez le reste.

SCÈNE V.

FÉNÉLON, AMÉLIE, UN PRÊTRE, CLERGÉ.

LE PRÊTRE.

Monseigneur...

FÉNÉLON.

Laissez-moi; je sors pour un instant.

LE PRÊTRE.

Qui peut donc l'exiger?

FÉNÉLON.

Un devoir important.

LE PRÊTRE.

Le peuple est aux autels, songez que le temps presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'allégresse.
On vous attend; venez.

FÉNÉLON.

Vous, plutôt, suivez-moi;
Une femme périt dans un séjour d'effroi :
Du fond de son tombeau la victime m'appelle;
Mon cœur entend ses cris; et je vole auprès d'elle,
C'est mon premier devoir : servons l'humanité;
Après, nous rendrons grace à la Divinité.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE, seule.

Isaure ne vient point! mon ame impatiente,
S'agite, se consume, et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer;
Si long-temps malheureuse, est-ce à moi d'espérer?
Oui: j'ai revu ma fille, et j'aime encor la vie.
Mais que fait, que devient mon aimable Amélie?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocens écarte le danger!
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aile,
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle!

SCÈNE II.

HÉLOISE, ISAURE.

HÉLOISE.

J'entends du bruit. Venez : de grace instruisez-moi.

ISAURE.

Hélas!

HÉLOÏSE.

Vous gémissez! vous me glacez d'effroi.
Amélie...

ISAURE.

Apprenez...

HÉLOÏSE.

Dieu! votre cœur soupire!

ISAURE.

Ne craignez rien pour elle.

HÉLOÏSE.

Achevez; je respire.

ISAURE.

L'orage se prépare, et va fondre sur nous.

HÉLOÏSE.

D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous?

ISAURE.

L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie

S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.

HÉLOÏSE.

Est-il vrai? mon enfant n'est donc plus en ces lieux?

ISAURE.

Elle en est déjà loin.

HÉLOÏSE.

Soyez bénis, ô cieux!
Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amélie... Elle n'est point blessée?

ISAURE.

Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours:
S'arrachant de vos bras, votre fille éplorée
Quitte ce sombre abîme, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussitôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide, et d'un faible treillage;
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.
Monter, franchir le mur fut pour elle un instant;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant;
Je ne la voyais point, et déjà, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue.
Le ciel, a-t-elle dit, vient de me conserver;
Va rassurer ma mère, et je cours la sauver.

HÉLOÏSE.

O ma fille! ô mon sang! tu me rendras la vie!

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie:

Elles vont vous punir ; sans doute leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs.

HÉLOÏSE.

Les augmenter! l'enfer n'oserait y prétendre.

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

HÉLOÏSE.

Ma fille est loin d'ici ; je ne sens plus d'effroi.

SCÈNE III.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, RELIGIEUSES.

HÉLOÏSE.

Monstres, après quinze ans enfin je vous revoi :
Contemplez vos tourmens, venez vous satisfaire.

L'ABBESSE.

Nous venons de découvrir un coupable mystère.
Isaure, en ce moment, que faites-vous ici?

ISAURE.

Qui, moi?

L'ABBESSE.

Vous hésitez! mon doute est éclairci.

ISAURE.

J'arrivais... j'annonçais...

L'ABBESSE.

Le départ d'Amélie?

ISAURE.

De ce cloître à l'instant je sais qu'elle est partie.

L'ABBESSE.

Elle venait, dit-on, de ce sombre séjour?

ISAURE.

Vous croyez...

L'ABBESSE.

On l'a vue.

ISAURE.

O trop malheureux jour!
Il est vrai... punissez...

L'ABBESSE.

Oui, vous serez punie.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! tu n'es point las de tant de tyrannie!

ISAURE.

C'est contre mon aveu...

L'ABBESSE.

Croyez-vous m'abuser?
Isaure, il n'est plus temps de me rien déguiser.
C'est par vous qu'Amélie en ces lieux fut conduite,
Et vous avez encor favorisé sa fuite.

HÉLOÏSE.

Elle aussi, cette enfant, vous vouliez l'opprimer!
La victime est si jeune, Isaure a dû l'aimer.

L'ABBESSE.

Quel intérêt vous touche en faveur d'Amélie?

HÉLOÏSE.

N'est-ce pas dans mon sein qu'elle a puisé la vie?

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importans secrets?

HÉLOÏSE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

Rougissez, et cachez votre honte éternelle.

HÉLOÏSE.

C'est moi qui dois rougir? moi, qui suis criminelle?
Ah! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous.
S'il daignait aujourd'hui décider entre nous,
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable
De nous deux à l'instant frappait la plus coupable,
Si les foudres vengeurs tombaient pour l'accabler!...
Vous vous rendez justice, et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Quelle est donc cette audace? et que viens-je d'entendre?
A vous justifier oseriez-vous prétendre?
Ne vous souvient-il plus qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel?

Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste?

HÉLOÏSE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous?
Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature,
Des tourmens qu'a soufferts sa faible créature?
Mon crime fut d'aimer; le votre est de haïr.
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir :
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage;
Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'Éternel,
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois si le ciel est propice,
C'est quand sa voix gémit, et demande justice;
Quand l'infortune en pleurs, maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'Être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?
L'Éternel, selon vous, prendra votre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOÏSE.

N'en doutez point, cruelle.
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs :
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instans de mes jours déplorables;

Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du ciel, la pitié des humains,
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'une autre victime
Ne vienne, après ma mort, au fond de cet abîme,
Déposer les chagrins de son cœur désolé,
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé!
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles!
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés :
Que la liberté règne au pied du sanctuaire;
Que jamais un mortel, ou faible ou téméraire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé!
Vous, dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remords vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers momens :
Puissiez-vous d'Héloïse envier les tourmens,
Traîner avec lenteur une mort douloureuse,
Mourir dans l'abandon qui la rend plus affreuse,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels,
Créés pour les tyrans et les grands criminels!

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphème et l'outrage!
Et vous ne craignez pas?...

HÉLOÏSE.

Épuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici; vous le savez trop bien.

HÉLOÏSE.

Ah ! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours ? quelle est votre espérance ?

HÉLOÏSE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille...

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment :
On a suivi ses pas ; elle fuit vainement.

HÉLOÏSE.

Qu'entends-je ?

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOÏSE.

Quel sera son destin ?

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOÏSE.

Quoi ! vous la punirez ?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu ! ma fille infortunée.

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous, doit languir enchaînée.

HÉLOÏSE.

Ma fille! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante :
Votre fureur...

HÉLOÏSE.

Laissez ma fureur impuissante :
Le reproche est permis dans ma calamité;
Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimaient vous ont donné la vie;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien! par ces parens, objets de votre amour,
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié;
Puisque j'ai tant souffert, son crime est expié.
Ah! ne repoussez point les sanglots d'une mère;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misère :
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,
Ceux que vous concevez, quinze ans de désespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oubliera tout en faveur d'Amélie :
Oui tout : ne formez plus le vœu de la punir;
Si vous lui pardonnez je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah! cessez...

HÉLOÏSE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse;
Que la pitié vous parle; accordez-moi sa grace;
N'unissez point ma fille à mes destins affreux:
Qu'elle ne souffre point; mon sort est trop heureux.

AMÉLIE, hors du souterrain.

Ma mère!

HÉLOÏSE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.
Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours...

HÉLOÏSE.

Grace, pardon. C'est trop de cruautés.
Vous voulez...

L'ABBESSE.

La punir; et j'y vole.

SCÈNE IV.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, AMÉLIE, FÉNÉLON, PRÊTRES, RELIGIEUSES.

(Les prêtres portent des flambeaux).

FÉNÉLON.

Arrêtez !

HÉLOÏSE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel !

AMÉLIE, courant aux genoux d'Héloïse.

Ma mère !

HÉLOÏSE.

Amélie !

AMÉLIE.

On vient briser vos chaînes.

FÉNÉLON.

O superstition ! ô fureurs inhumaines !

AMÉLIE.

C'est lui, c'est Fénélon.

HÉLOÏSE.

Je tombe à vos genoux.
Pontife du Très-Haut, vous pleurez !

FÉNÉLON.

Levez-vous.

Quel objet!... vous, qu'ici mon aspect doit confondre,
Elle a gémi quinze ans : qu'osez-vous lui répondre?

L'ABBESSE.

Par les décrets du ciel son arrêt fut dicté.

FÉNÉLON.

Ce ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FÉNÉLON.

Toujours le ciel et Dieu quand on commet des crimes!
Ce Dieu vous a-t-il dit, je veux être vengé?
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie
Qu'accusent à la fois sa doctrine et sa vie?
Ah! puisque votre cœur est si mal inspiré,
Instruisez-vous du moins dans le livre sacré.
Comment Dieu parle-t-il à la femme adultère?
Elle pleure à ses pieds; va-t-il, dans sa colère,
Chercher pour la punir des tourmens inconnus?
Il pardonne, et lui dit : *Allez, ne péchez plus.*
Il fallait égaler sa sublime indulgence.
Ne songez désormais qu'à fléchir sa vengeance.
Si des juges mortels j'invoquais le courroux,
Vous sentiriez les lois s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre.
Vous dont il a souffert les destins inouis,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :

Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah ! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers ;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOÏSE.

O pitié douce et tendre ! ô sagesse suprême !
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Éternel lui-même ?

L'ABBESSE.

Mais son père irrité par un cruel amour,
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit...

FÉNÉLON.

D'inventer des supplices ?
De la voir expirer ? d'y trouver des délices ?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas ?
C'est le droit des bourreaux ; ne le réclamez pas.

HÉLOÏSE.

Que son langage est doux ! que son ame est sublime !

FÉNÉLON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime ;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs ;
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMÉLIE, à sa mère.

Vous allez, loin d'ici, jouir de ma tendresse.

ISAURE.

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse !

AMÉLIE.

Qui, vous ? le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encor à délivrer.

FÉNÉLON.

Comment?

HÉLOÏSE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a par ses soins adouci mon malheur,
Et de mes jours éteints ranimé la chaleur.

AMÉLIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FÉNÉLON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre desir?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FÉNÉLON.

Eh bien, vous les suivrez.

ISAURE.

Héloïse! Amélie!

FÉNÉLON, avec une surprise mêlée de joie à ce nom d'Héloïse.

Qu'entends-je?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FÉNÉLON.

Héloïse!

AMÉLIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FÉNÉLON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux.

L'ABBESSE.

Quoi! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidèle Isaure?

FÉNÉLON.

Vous venez de l'entendre, elle haît ce séjour :
Elle est libre; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les sermens du malheur, les liens de la crainte,
Mettre à jamais un terme aux attentats sacrés,
Et convertir les cœurs d'un faux zèle enivrés!

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai...

FÉNÉLON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous ?...

FÉNÉLON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux!

FÉNÉLON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment...

FÉNÉLON.

J'en ai fait un plus juste :
Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler,
D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez, sensible Isaure, et vous, jeune Amélie,
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Nous, heureux instrumens du ciel qui nous contemple,
Rendons-nous à sa voix qui nous appelle au temple;
Offrons-lui les bienfaits qu'il dispense aujourd'hui :
Jamais plus digne encens n'aura monté vers lui.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Ces applaudissemens, ces transports d'allégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite ont droit de m'émouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir;
Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui sauve la victime;
C'est lui qui m'envoya, lui qui m'ouvrit l'abîme;
Dans la nuit du tombeau lui-même est descendu.
Allez. C'est un beau jour : qu'il ne soit point perdu.
Craignez ces passions qu'un long remords expie,
L'ambition, l'orgueil, le fanatisme impie :
Pères, de vos enfans ne forcez point les vœux :
Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.

SCÈNE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois, et plus je vous admire.

FÉNÉLON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avaient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Mais, éclairés en vain par vos touchans exemples,
Les ministres de Dieu déshonorent ses temples.
De sanglans tribunaux consacrent leurs succès;
Des Français à leur voix égorgent des Français :
Sur les rives du Rhône, au pied des Pyrénées,
Ils dépeuplent encor nos villes consternées,
Et leurs crimes nouveaux épouvantent nos yeux
Mouillés des mêmes pleurs qu'ont versés nos aïeux.

FÉNÉLON.

De la religion qu'ils osent méconnaître
Cette époque est la honte, et la perte peut-être.

A force d'attentats ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déjà le chef de cette église,
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse!
Le cœur de Fénélon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée :
Tous mes jours sont amers, tous mes jours seraient doux :
Je serais père encore, et je serais époux.

FÉNÉLON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence :
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu?

FÉNÉLON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon ame est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénélon, qu'inspirer la pitié;
Rien ne ranimera ma languissante vie;
C'est une fleur qui tombe avant le temps flétrie.

FÉNÉLON.

Vos tourmens, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi! prétendez-vous m'arracher mon amour?
Le pourrai-je oublier? Pensez-vous m'y contraindre?
Je vois couler vos pleurs! oui! vous devez me plaindre.

FÉNÉLON.

Je pleure, mon ami, mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas...
Écoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu! qu'avez-vous à me dire?

FÉNÉLON.

Détrompez-vous, d'Elmance : Héloïse respire.

D'ELMANCE.

Elle respire? O ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des momens précieux.
Mais, peut-être, j'en crois une vaine espérance.

FÉNÉLON.

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux; vous êtes père, époux;
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici! je suis époux! je suis père! qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins ce changement étrange?

FÉNÉLON.

Cette jeune novice...

D'ELMANCE.

Eh bien!

FÉNÉLON.

Qui, dans ces lieux,
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux;
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je?

FÉNÉLON.

Elle venait m'implorer pour sa mère
Que la bonté du ciel a su nous conserver:
C'est votre épouse enfin que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi! dans ce souterrain... depuis quinze ans...

FÉNÉLON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage! ô fanatisme! ô vengeance cruelle!
Quinze ans... mais elle vit: quel heureux coup du sort!
Si ce n'est qu'une erreur, vous me donnez la mort.

FÉNÉLON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai, dans ces lieux, pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple où j'étais attendu.
Des princes d'Arlemont son père descendu
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence;
On la nomme Héloïse; elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE.

Ah! déposons le poids de tant d'adversité :
Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.
Héloïse respire! ô tendresse! ô surprise!
C'est ici qu'est ma fille! ici qu'est Héloïse!
Combien je vais l'aimer après tant de revers!
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts!
Que tardons-nous? Daignez me conduire auprès d'elle...
Que d'Elmance enivré, que son époux fidèle,
Puisse encore à ses pieds lui redonner son cœur;
Dût-il en la voyant mourir de son bonheur.

FÉNÉLON.

Au nom du sentiment, et vertueux et tendre,
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli long-temps abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée;
D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur trop fortement ému.
Elle sera long-temps languissante, affaiblie;
Hélas! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'événemens agitée en ce jour,
Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa présence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvemens mon cœur sera-t-il maître?

FÉNÉLON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCÈNE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler;
Héloïse, en ces lieux, demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNÉLON.

Elle approche. Fuyez; gardez qu'on ne vous voie.

SCÈNE IV.

FÉNÉLON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HÉLOÏSE, soutenue par Amélie et Isaure.

O terre des vivans, salut! heureux séjour!
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour!

Que ses rayons sont purs! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière!

FÉNÉLON.

Héloïse, approchez; vous voulez me parler :
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler ?
Renaissez au bonheur qui pour vous va renaître :
Vos maux... oui, tous vos maux sont réparés peut-être;
Peut-être puis-je encor vous servir aujourd'hui.

HÉLOÏSE.

Grace à vous, l'infortune est sûre d'un appui;
Je le sais; je le vois.

FÉNÉLON.

Daignez enfin me dire
Quel sujet maintenant près de moi vous attire.

HÉLOÏSE.

Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie,
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cette enfant, fruit d'un lien si doux :
Ne pourrai-je savoir le sort de mon époux?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père,
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère?

FÉNÉLON.

Votre père autrefois tyrannisa vos jours;
Les siens dans le remords ont terminé leur cours.

HÉLOÏSE.

Il ne vit plus! son cœur repoussait mes tendresses;
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti;
Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FÉNÉLON.

D'Elmance...

HÉLOÏSE.

Eh bien, parlez.

FÉNÉLON.

Voit encor la lumière.

HÉLOÏSE.

La main de mon époux fermera ma paupière!
Je ne demande point s'il pense encore à moi:
Je n'ai point le desir de contraindre sa foi;
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie:
Un bien qu'on n'attend plus facilement s'oublie.
Il a pu, loin de moi, former des nœuds plus beaux,
Quand je le regretais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours languissans, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie,
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas,
Lui remettre sa fille, et mourir dans leurs bras.

FÉNÉLON.

Ne portez point vos pas aux rives de Provence:
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HÉLOÏSE.

Et sait-on sur quels bords il respire le jour?

FÉNÉLON.

Il a dans ces remparts établi son séjour.

HÉLOÏSE.

Dans Cambrai, dites-vous? Il venait pour me suivre?

FÉNÉLON.

Pour vous pleurer du moins: il croyait vous survivre.

HÉLOÏSE.

Quoi! si près d'Héloïse, il ignorait son sort?

FÉNÉLON.

On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOÏSE.

Il a formé peut-être un nouvel hyménée?

FÉNÉLON.

Sa main depuis ce temps n'a point été donnée.

HÉLOÏSE.

Je suis loin de son cœur; il a dû m'oublier.

FÉNÉLON.

Son cœur vous appartient; vous l'avez tout entier.

HÉLOÏSE.

Ciel! à mon souvenir il trouve encor des charmes?

FÉNÉLON.

Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HÉLOÏSE.

Je respire. D'Elmance est donc connu de vous?

FÉNÉLON.

La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HÉLOÏSE.

A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance?

FÉNÉLON.

Ce sont des nœuds formés au temps de notre enfance.

HÉLOÏSE.

Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui?

FÉNÉLON.

Ici même, à l'instant, j'étais auprès de lui.

HÉLOÏSE.

Auriez-vous sur mon sort observé le silence?

FÉNÉLON.

J'ai dit votre infortune et votre délivrance.

HÉLOÏSE.

Comment a-t-il appris cet étonnant récit?

FÉNÉLON.

Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HÉLOÏSE.

Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre?

FÉNÉLON.

A l'heure où nous parlons il peut déjà l'entendre.

HÉLOÏSE.

Expliquez-vous. D'Elmance...

FÉNÉLON.

Est proche de ces lieux.

HÉLOÏSE.

Pourquoi ne vient-il pas? qu'il paraisse à mes yeux.

SCÈNE V.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

D'ELMANCE.

Héloïse!

HÉLOÏSE.

C'est lui.

AMÉLIE, ISAURE.

Ciel!

HÉLOÏSE.

Mon époux.

AMÉLIE.

Mon père!

HÉLOÏSE.

Aimez-la bien, d'Elmance; elle a sauvé sa mère.

D'ELMANCE.

O ma fille!

HÉLOÏSE.

Embrassez l'enfant de notre amour.
Hélas! loin de vos yeux elle a reçu le jour.

D'ELMANCE.

Que vous avez souffert! Des monstres que j'abhorre...

HÉLOÏSE.

Non, je n'ai rien souffert, si vous m'aimez encore.

D'ELMANCE.

Je prétends vous venger; la loi doit les punir.

HÉLOÏSE.

D'Elmance, je n'ai plus la force de haïr.
Mon cœur las, de tourmens, fatigué de vengeance,
Est tout à la tendresse, à la reconnaissance.
(En lui montrant Isaure.)
Celle que vous voyez, par ses heureux secours,
Dans le sein de l'abîme a prolongé mes jours;
Elle a veillé sur moi, veillé sur Amélie;
Mon sort sera le sien, c'est ma plus tendre amie.

ISAURE.

Tant que j'existerai, puissé-je vous servir!

D'ELMANCE.

En ce jour fortuné je dois tous vous bénir;
Vous surtout, Fénélon, grand homme, ami fidèle,
De la simple vertu rare et touchant modèle.

FÉNÉLON.

Approchez. Devant Dieu j'unis vos chastes mains :
Aimez-vous ; c'est la loi qu'il impose aux humains.
Cette loi pour vos cœurs sera toujours sacrée.
Héloïse, oubliez une chaîne abhorrée :
Vous renouvellerez, au pied de nos autels,
Des nœuds qui seront purs, qui seront immortels.
Vos malheurs publiés vaincront le fanatisme ;
La fin de vos revers confondra l'athéisme;
L'infortune, en secret se nourrissant de pleurs,
Saura qu'il est un Dieu témoin de ses douleurs,
Qu'il faut se résigner devant la Providence,
Et qu'il n'est jamais temps de perdre l'espérance.

FIN.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC DES CHŒURS,

Précédée d'une Ode sur la situation de la République durant l'oligarchie de Robespierre et de ses complices.

MUSIQUE DE MÉHUL.

ODE

SUR

LA SITUATION DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

DURANT L'OLIGARCHIE

DE ROBESPIERRE ET DE SES COMPLICES.

[Prairial, l'an second de la République. — Juin 1794.]

O vaisseau de l'État, fais un dernier effort :
Vaisseau, battu par les orages,
Tes mâts sont renversés; viens regagner le port :
Ces rochers qu'habite la mort,
Sont témoins d'assez de naufrages.

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes?

Ainsi, du sein des mers s'élevant jusqu'aux cieux,
Jaillit le géant furieux
Que vomit le cap des tempêtes,

Lorsque, précipités par la fureur de l'or,
Les Jasons de Lusitanie
Souillant de leur empire une onde vierge encor,
Sur l'océan d'Adamastor
Faisaient voguer la tyrannie.

O de nos jours de sang quel opprobre éternel!
C'est Catilina qui dénonce!
Vargonte et Lentulus dictent l'arrêt mortel;
Tullius est le criminel :
Céthégus est juge, et prononce.

Des forfaits autrefois les vils machinateurs
Conjuraient avec la nuit sombre :
Ils siégent maintenant au rang des Sénateurs,
Et les poignards conspirateurs
Ne sont plus aiguisés dans l'ombre.

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime :
Du nom de liberté le meurtre est revêtu;

Et l'audace de la vertu
Se taît devant celle du crime.

Le délateur vendu, pour prix de ses poisons,
Baigne dans l'or ses mains avides ;
Et des Pères conscrits les respectables noms,
Des Marius et des Carbons
Couvrent les tables homicides.

Le peuple est aveuglé par ses vils ennemis ;
Des Gracchus la mort est jurée :
Viens, Septimuléius, viens, meurtrier soumis,
Contre l'or qui te fut promis
Échanger leur tête sacrée.

Liberté des Français, que d'infâmes complots
Ont ralenti ta noble course!
Un monstre a dévoré nos fruits à peine éclos :
Le sang s'est mêlé dans tes flots
Si purs, si brillans à leur source.

Sur ton front, jeune encor, dieux! quel souffle infernal
Flétrirait tes palmes altières!
Vas-tu donc ressembler à ce fleuve inégal
Qui, de son opulent cristal,
Baigne le nord de nos frontières?

Né sur le Saint-Gothard, au milieu des torrens,
Fils impétueux des montagnes,
Le Rhin, dans sa naissance, ennemi des tyrans,
Des Suisses, des Germains, des Francs,
Fertilise au loin les campagnes.

Dans ce vaste jardin, par ses flots embelli,
Il épanche une urne féconde :
Bientôt ruisseau stérile, et sans cesse affaibli,
Il court dans la fange et l'oubli
Cacher l'opprobre de son onde.

Ah! le Peuple français repousse avec horreur
Ces flétrissantes destinées.
Liberté, chez les rois va porter la terreur;
Parmi nous répands le bonheur,
Comme en tes premières journées!

De la plaine de Mars où sont les jeux charmans?
Où sont les fêtes solennelles
Qui, dans la France entière, au milieu des sermens,
Voyaient, par mille embrassemens,
S'unir nos cités fraternelles!

Le soleil, souriant à notre liberté,
Hâtait le coucher de l'aurore,
Et sur l'autel sacré planant avec fierté,
De son immortelle clarté
Dorait l'étendard tricolore.

La nuit succède au jour, et le crêpe du deuil
Couvre nos villes désolées :
La licence aujourd'hui triomphe avec orgueil;
La liberté marche au cercueil :
Les lois l'accompagnent voilées.

Vulcain, vainqueur du Xante, au fond de ses roseaux
Portait la flamme dévorante :
Ainsi le fanatisme, agitant ses flambeaux,
Embrâse et soulève les eaux
De la Loire et de la Charente.

Philippe, c'est ainsi qu'en tes champs inhumains,
De Jule on vit l'image errante,
Le diadême au front, le glaive entre les mains,
Combattre les derniers Romains
Et la République expirante,

Quand Brutus, ne voulant ni régner ni servir,
Voyant Rome à jamais flétrie;

Accusant la vertu qui le faisait périr,
Confondit son dernier soupir
Avec celui de la patrie.

De la France éperdue infortunés enfans,
Contemplez sa douleur amère;
Déposez votre rage et vos glaives sanglans :
Ne vous battez plus dans les flancs
De votre déplorable mère.

O terre des Gaulois, redoutables remparts,
Champs fortunés, douce contrée,
Bords chéris d'Apollon, de Cérès et de Mars,
Terre hospitalière des arts,
Sois libre, opulente, adorée!

Tous les rois sont armés pour déchirer ton sein;
A leurs yeux rien ne peut t'absoudre :
Mais bientôt, si tu veux mériter ton destin,
Le colosse républicain
Réduira tous les rois en poudre.

Imprimant sur ton sol un pied profanateur,
Ils osent te porter la guerre :
Ils trouveront la mort : Peuple triomphateur,

Qu'à ton souffle exterminateur,
Ils disparaissent de la terre!

Mais plus de sang français; laisse frapper les lois :
Leurs vengeances sont légitimes :
Peuple républicain, n'imite point les rois
Dont la fureur a tant de fois
Puni les crimes par des crimes.

Renais chez les mortels, aimable égalité;
Viens briser le glaive anarchique :
Revenez, douces lois, justice, humanité :
Sans les mœurs, point de liberté;
Sans vertu, point de république.

PERSONNAGES.

TIMOLÉON, frère de Timophane.
TIMOPHANE.
ORTAGORAS.
ANTICLÈS.
DÉMARISTE, mère de Timoléon et de Timophane.
LE CHOEUR du peuple et des guerriers.

La scène est à Corinthe.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la maison de Démariste et de ses enfans.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOPHANE.

Je plains l'ambitieux qui n'est pas insensible.
Vertu, j'entends encor ton reproche inflexible!
Chaque jour qui s'écoule ajoute à mes ennuis,
Et tout Corinthe en pleurs m'éveille au sein des nuits.
O souvenir d'un père! ô voix de la patrie!

Voix plus puissante encor d'une mère chérie;
Exploits d'un frère absent, mais toujours redouté,
Vous pesez à la fois sur mon cœur agité.
Quoi! né républicain, je prétends à l'empire!
Timoléon combat, Timophane conspire;
Par la soif de régner Timophane est vaincu!
Timoléon plus jeune a déjà plus vécu.
Aux bords siciliens, sur les mers de l'Afrique,
Son glaive heureux et pur défend la république.
Je crois déjà le voir, libre de soins guerriers,
Sous le toît paternel, dédaignant ses lauriers,
Déposant à nos pieds ses marques de victoire,
Modeste et triomphant m'accabler de sa gloire.
Faut-il que son nom seul m'épouvante aujourd'hui?
Malheureux! tu pouvais être aussi grand que lui.

SCÈNE II.

TIMOPHANE, ANTICLÈS.

ANTICLÈS.

Timophane, il est temps, remplis ta destinée.

TIMOPHANE.

Anticlès, que dis-tu?

ANTICLÈS.

Cette illustre journée...

TIMOPHANE.

Va dévoiler peut-être et punir nos complots.

ANTICLÈS.

Quel fantôme sinistre a troublé ton repos?

TIMOPHANE.

Ami, le pauvre dort au sein de sa chaumière,
Et d'un œil vertueux il revoit la lumière.
Moi, puissant, mais coupable, après un lourd sommeil
Je trouve le remords qui m'attend au réveil.

ANTICLÈS.

Le remords! Timophane, excuse ma surprise.
Veux-tu donc renoncer à ta noble entreprise?
Hardi pour concevoir, timide pour agir,
Peux-tu la craindre?

TIMOPHANE.

Non; mais je puis en rougir.
La même ambition malgré moi me dévore;
Sa voix tonne, Anticlès, et me domine encore:
Dans l'abîme avec toi Timophane entraîné,
Déjà par la vertu se sent abandonné:
Mon parti, tes conseils, notre intérêt m'anime,
Et dans le fond du cœur j'ai consommé mon crime.
Mais, si je mens au peuple et lui manque de foi,
Si je feins avec tous, puis-je feindre avec moi?
Soit reste de vertu, soit faiblesse, peut-être,
Je répugne à tromper, je crains le nom de traître;
Je crains, je l'avoûrai, ce reproche éternel
Qui, jusques sur le trône, atteint le criminel,

Ce tribunal secret auquel il doit répondre,
Ces yeux de tout un peuple ouverts pour le confondre,
Et le sort en un mot d'un tyran détesté,
Obligé de frémir au nom de liberté.

ANTICLÈS.

Quand il faut achever, ce repentir me blesse,
Et ce n'est point, crois-moi, l'instant de la faiblesse.
Un conjuré qui tremble est bien près de périr,
Et tu dois désormais ou régner, ou mourir.

TIMOPHANE.

Mourir! J'ai combattu dans les champs de la gloire;
En bravant le trépas, j'ai connu la victoire;
Au nombre des héros mes lauriers m'ont placé;
Ils sont teints de mon sang que la guerre a versé.
Ce n'est donc point la mort, même terrible et lente,
Qui peut déterminer mon ame chancelante.
Le fer des assassins, le glaive de la loi,
A des conspirateurs n'inspirent point l'effroi.
Je ressens, il est vrai, de plus justes allarmes:
Qui ne craint point la mort peut redouter des larmes.

ANTICLÈS.

Des larmes!

TIMOPHANE.

D'une mère : elle a tant de pouvoir!
Obéir à ses vœux est un si doux devoir!
La mienne a bien des droits à ma reconnaissance:
Démariste, aux vertus instruisit mon enfance;
Et, des lois de Corinthe aimant l'austérité,
M'enseigna des leçons dont j'ai mal profité.

Et je vais maintenant, pour prix de sa tendresse,
De mon éclat honteux affliger sa vieillesse,
Attacher avec pompe à son front maternel
Du bandeau des tyrans l'opprobre solennel!

ANTICLÈS.

Tu peux...

TIMOPHANE.

Je le prévois : bientôt l'infortunée,
Loin de son fils coupable, aux larmes condamnée,
Desirant mon trépas que j'aurai mérité,
Maudira ma naissance et sa fécondité.

ANTICLÈS.

Eh bien, s'il est ainsi, renonce à la couronne;
Va, perds des conjurés que ton cœur abandonne;
Et si leur imprudence a compté sur ta foi,
Punis-les des complots qu'ils ont tramés pour toi.
Mais, quel sera le but de tant de perfidie?
Ne crois point acheter ton salut de leur vie.
Acharnés contre toi, tes nombreux ennemis
T'accableront bientôt, s'ils ne sont point soumis:
Avec ses affidés Ortagoras conspire;
A ton frère, peut-être, on veut donner l'empire.

TIMOPHANE.

Mon frère! lui, tyran! lui, régner! non, jamais.

ANTICLÈS.

Ortagoras...

TIMOPHANE.

Qu'importe un vieillard que je hais?
Magistrat insensé, dont le sombre génie

Ne rêve que forfaits, ne voit que tyrannie.
S'il partage avec nous cet honorable emploi
De convoquer le peuple et de sceller la loi,
S'il siége à nos côtés dans le rang de prytane,
Il frémit, mais il tremble au nom de Timophane.
Vingt fois dans la tribune il a conçu l'espoir
D'ébranler mon crédit, de sapper mon pouvoir;
Et moi j'ai toujours vu, calme au sein de l'orage,
S'exhaler à mes pieds son impuissante rage.

ANTICLÈS.

Et c'est-là le motif de ses chagrins jaloux;
C'est-là ce qui sans cesse irrite son courroux.
Adulateur zélé d'une foule inconstante,
L'aspect de tes amis l'afflige et l'épouvante.
Il sait qu'à ta fortune unissant leurs efforts,
Les riches t'ont voué leurs bras et leurs trésors;
Qu'au nom d'égalité leur ame est allarmée;
Que tu peux d'un coup-d'œil enfanter une armée;
Et, de tes fiers dédains essuyant la froideur,
D'un regard envieux il prévoit ta grandeur.
Il pense t'arrêter dans ta route sublime:
Sous ton chemin de fleurs sa main creuse un abîme.

TIMOPHANE.

Que veut-il, Anticlès? Dis; parle; réponds-moi.

ANTICLÈS.

Détruire tes amis pour venir jusqu'à toi.

TIMOPHANE.

Détruire mes amis! Je leur serai fidèle.

ANTICLÈS.

Oui : reprends à jamais ton courage et ton zèle.
Plus de ménagemens, plus de vaines terreurs.

TIMOPHANE.

Je veux d'Ortagoras prévenir les fureurs.
De nos fiers conjurés je connais la vaillance;
Je leur ai tout promis, richesse, honneurs, puissance :
En de vastes desseins, trop prompt à m'engager,
Je n'ai plus de remords quand je vois leur danger.
Denys, par leurs conseils, reçoit mes émissaires;
Épaississons la nuit qui couvre ces mystères.
Contre lui Syracuse implore notre appui;
Dans Corinthe, en secret, qu'ils agissent pour lui.
Ses trésors prodigués ont été leur partage :
Je n'oublîrai jamais que je suis leur ouvrage;
Ils m'ont ouvert, peut-être, un chemin dangereux;
N'importe, ils m'ont servi; je périrai pour eux.

ANTICLÈS.

Leur fortune est la tienne; et c'est aujourd'hui même
Qu'ils veulent sur ton front poser le diadème.

TIMOPHANE.

Aujourd'hui?

ANTICLÈS.

Dans la place, aux yeux du peuple entier,
Ceux qu'on ne peut séduire, on peut les effrayer.
Nous avons caressé l'orgueilleuse richesse,
Flatté l'ambition, soudoyé la paresse.
Crois-moi, n'attendons pas que ton frère, en ces lieux,
Oppose à nos desseins un front victorieux.

Voilà ton seul rival. C'est durant son absence
Que nous allons fonder ta nouvelle puissance :
De ce nom redoutable on voudrait t'accabler.

TIMOPHANE.

C'est à mes ennemis qu'il convient de trembler.

ANTICLÈS.

Leur foule, en te nommant, se permet la menace.

TIMOPHANE.

Eh bien ! je punirai leur insolente audace.

ANTICLÈS.

Que veux-tu que ma voix annonce à tes amis?

TIMOPHANE.

Dis-leur que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

ANTICLÈS.

Le succès, Timophane, est dans la confiance.

TIMOPHANE.

Il suffit. Laisse-moi. Démariste s'avance.
Qu'ils viennent sur tes pas me chercher en ces lieux;
Je les suivrai. Le reste est dans la main des dieux.

SCÈNE III.

TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Inquiète long-temps du sort de votre frère,
J'ai craint qu'il n'éprouvât la fortune contraire :
Mon cœur à cet effroi ne doit plus se livrer.
Pour Corinthe, mon fils, tout semble prospérer.
Il m'écrit d'Agrigente; et, maître de la ville,
Il a vaincu deux fois le tyran de Sicile.
Bientôt même, c'est lui qui m'en donne l'espoir,
Sous le toît paternel nous pourrons le revoir.
A nos vaillans guerriers Carthage en vain s'oppose :
Pour lui fermer la mer déjà tout se dispose;
Timoléon prétend l'attaquer dans ses ports,
Peut-être sur les flots surprendre ses trésors,
La chercher, la combattre, et, jusque sur nos rives,
Traîner son opulence et ses voiles captives.
Combien des immortels je ressens les faveurs!
Combien sur tous mes jours ils ont versé d'honneurs!
Épouse fortunée, et plus heureuse mère,
J'ai deux fils vertueux qui remplacent leur père.
Tous deux ont aux combats guidé nos étendards :
Maintenant, le premier, brillant sous mes regards,
D'un magistrat du peuple exerce la puissance;
L'autre, loin de mes yeux signalant sa vaillance,

Des mains d'un peuple ami fera tomber les fers,
Et du joug de Carthage affranchira les mers.

TIMOPHANE.

L'entreprise est sans doute illustre et magnanime,
Digne de cette ardeur dont la gloire l'anime.
Je l'avoûrai pourtant; j'ai peine à concevoir
Que l'on veuille tenter tout ce qu'on croit pouvoir.
Quel espoir nous séduit? quelle fureur nous presse?
Deux siècles de combats ont fatigué la Grèce.
L'Univers étonné la vit se réunir,
S'opposer aux Persans, les vaincre, les punir;
Et trois fois Marathon, Salamine et Platée
Relevèrent l'éclat de sa gloire insultée.
La justice, en ce temps, conduisait ses guerriers,
Et vingt peuples rivaux confondaient leurs lauriers.
Mais, depuis, excitant de plus sombres querelles,
La haine a divisé nos palmes fraternelles.
Durant un demi-siècle, au sein de nos cités,
Nos fleuves ont roulé des flots ensanglantés.
Pourquoi troubler encor la tranquille Aréthuse?
Pourquoi porter la guerre au sein de Syracuse?
Ceux que nous combattons nous ont-ils outragés?
A-t-on vu par Denys nos temples saccagés?
Ses voiles, daus Corinthe apportant les ravages,
Ont-elles violé l'orgueil de nos rivages?
Ah! sans chercher encor des succès incertains,
Sans vouloir rallumer des feux à peine éteints,
N'avons-nous pas nous-mêmes à réparer nos pertes?
Ne nous reste-t-il pas des campagnes désertes
Qui, d'un aspect stérile importunant les yeux,

Appellent vainement le soc laborieux?
Faut-il toujours braver la mort et les tempêtes?
Toujours perdre du sang et rêver des conquêtes?
Et nos braves soldats ne pourront-ils jamais
Goûter dans leurs foyers les douceurs de la paix?

DÉMARISTE.

La paix avec des rois! la paix avec des traîtres!
Corinthe et Syracuse ont les mêmes ancêtres.
Nos frères, sans secours, seraient abandonnés
Aux fureurs de Denys qui les tient enchaînés!
Non. Par leur liberté que la guerre s'achève :
Ne parlons, jusque-là, ni de paix ni de trève.
Quand un peuple asservi combat ses oppresseurs,
Aussi bien que la paix, la guerre a ses douceurs.
Avant de désarmer, que le tyran succombe;
Que le traité de paix soit écrit sur sa tombe :
Avec ses favoris qu'il périsse accablé
Sous les impurs débris de son trône écroulé;
Et que la Grèce alors, ainsi que l'Italie,
Dise, en félicitant Corinthe énorgueillie :
Syracuse captive avait compté sur toi;
Tu peux te reposer, Syracuse est sans roi.

SCÈNE IV.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS, à Timophane.

On t'attend. Viens; suis-nous.

DÉMARISTE.

Qu'est-ce donc qui s'apprête?

TIMOPHANE.

Ne vous allarmez point.

ANTICLÈS.

Viens; que rien ne t'arrête.

TIMOPHANE.

La fortune m'appelle, et je marche avec vous.

ANTICLÈS.

Que vois-je? Ortagoras qui s'avance vers nous.

TIMOPHANE.

Loin de moi ce vieillard.

DÉMARISTE.

Quel injuste langage!
Ah! du moins respectez ses vertus et son âge.

TIMOPHANE.

Ses vertus!

DÉMARISTE.

Vous devez...

TIMOPHANE.

Ah! je ne lui dois rien.

Quel est-il?

DÉMARISTE.

Votre égal, puisqu'il est citoyen,
Prytane, ainsi que vous, ami de votre frère.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, CONJURÉS.

ORTAGORAS.

O! de Timoléon digne et prudente mère,
Dont le cœur généreux lui fit chérir nos lois,
Pour votre récompense, apprenez ses exploits.

DÉMARISTE.

Quels sont-ils?

TIMOPHANE, bas à Anticlès.

Tu l'entends?

ANTICLÈS, bas à Timophane.

Un seul mot t'intimide.

ORTAGORAS.

Les rayons d'un jour pur doraient la plaine humide :
Nous respirions au port le calme du matin,
Et nos yeux contemplaient cet horizon lointain
Où la mer de Crissa, désertant nos rivages,
A la mer d'Ionie apporte des orages.
Des navires nombreux s'avançaient sur les flots;
Déjà, reconnaissant la voix des matelots,
Le peuple saluait, par des cris d'allégresse,
Les habits, le langage et les chants de la Grèce;
Et bientôt de plus près, s'offrant à nos regards,
Timoléon vainqueur aborde nos remparts.

DÉMARISTE.

Mon fils!

TIMOPHANE.

Mon frère! ô ciel!

ANTICLÈS.

Timoléon!

ORTAGORAS.

Lui-même.
Tandis qu'autour de lui nos citoyens qu'il aime,
Serrés entre ses bras, célébraient son retour,
Ses yeux mouillés de pleurs parcouraient ce séjour;
Et, le front ombragé de palmes de victoire,
Environné d'honneurs, il ignorait sa gloire.
Simple avec dignité, modeste sans effort,
Béni d'un peuple immense assemblé sur le port,
Le seul Timoléon, fuyant sa renommée,
Félicitait Corinthe et sa vaillante armée,

Et, sur tous nos guerriers rejetant son éclat,
Opposait à son nom la splendeur de l'état.

DÉMARISTE.

O mon fils !

TIMOPHANE, bas à Anticlès.

O couronne !

ANTICLÈS, bas à Timophane.

Elle n'est point perdue.

ORTAGORAS.

Une ivresse touchante est partout répandue.
Le port, que sa valeur enrichit tant de fois,
Etale avec orgueil les dépouilles des rois.
Les blés siciliens, les trésors de Carthage,
Du travail indigent vont être le partage.
Le cri de la victoire est cent fois répété :
Gloire aux républicains, triomphe, liberté !
Le long de nos deux mers les rivages mugissent.
Entendez-vous au loin ces voix qui retentissent ?
Ces chants de nos héros saluant leurs foyers
Aux sons harmonieux des instrumens guerriers ?
Vers le toît paternel Timoléon s'avance.
Que les ambitieux rentrent dans le silence !
Et que l'égalité, de retour avec lui,
Dans nos murs consolés refleurisse aujourd'hui !

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, CONJURÉS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Réjouis-toi, belle Corinthe :
Salut, foyers sacrés, vénérables remparts,
Séjour des lois, temple des arts!
Ton nom, chéri des dieux, glace les rois de crainte.
Vois flotter dans tes murs nos drapeaux triomphans :
Nous revolons vers toi, cité libre et puissante;
A leur mère, long-temps absente,
Neptune protecteur ramène tes enfans.

TIMOLÉON.

Voici le toît paisible où j'ai reçu la vie.
Qu'il est doux de rentrer au sein de sa patrie,
De revoir, d'embrasser tous ceux qu'on doit chérir,
Lorsque devant leurs yeux on n'a point à rougir!
Mère, dont les vertus égalent la tendresse,
Premier-né de mon père, et toi, dont la sagesse
Dans l'amour de nos lois m'a toujours affermi,
Respectable vieillard, mon guide et mon ami,
Au sein des immortels la victoire repose :
Ils ont de leur Olympe accueilli notre cause;
L'égide protectrice a marché devant moi :

Les destins de Corinthe ont triomphé d'un roi.
Nous n'avons cependant qu'ébranlé sa puissance.
L'ombre du grand Dion demande encor vengeance;
Elle doit l'obtenir; les chemins sont ouverts.
J'ai conquis Agrigente et délivré les mers;
C'était l'unique but de ma course guerrière;
Un autre achevera; j'ai rempli ma carrière.
Denys déconcerté tremble dans ses remparts:
Du despote vaincu voici les étendards.
Allez, braves guerriers; suspendez dans la place
Ces garans immortels de votre heureuse audace;
Que leur aspect nourrisse au cœur de vos enfans
L'amour de la patrie et l'horreur des tyrans!

DÉMARISTE.

Il est beau d'obtenir, de mériter l'estime:
Goûte bien, mon cher fils, cet hommage unanime
Dont l'éclat te poursuit jusques dans ces foyers
Où le front maternel attendait tes lauriers.
Tu rentres dans le sein de tes dieux domestiques:
Ton aspect réjouit ces Pénates antiques
Qui virent mes enfans respirer, sous mes yeux,
La douce égalité si chère à leurs aïeux.
Ces portiques sacrés où mûrit ta jeunesse,
Ces murs religieux te rappelaient sans cesse:
Ta gloire, loin de toi, remplissait ce séjour,
Et notre liberté demandait ton retour.

ORTAGORAS.

O! des bons citoyens, la plus chère espérance!
Je t'ai dit: *Tu vaincras*, lorsque, dans ton enfance,

Assis sur mes genoux, tu pleurais à ma voix
Qui d'Épaminondas récitait les exploits.
Ton ame fière et tendre, aux vertus destinée,
Le suivait pas à pas aux champs de Mantinée.
Là, sur son lit de mort, tu lui tendais les bras,
Et tes jeunes soupirs enviaient son trépas.
Conserve à ce grand homme un souvenir fidèle;
Ceux qui viendront un jour te prendront pour modèle.
Ta mère a, comme moi, prédit ton avenir...
Avec elle un moment je veux t'entretenir.
Tu reviens; bénissons Corinthe et son génie.
On parle ici de paix, même de tyrannie:
Des esprits dangereux, plaignant un roi pervers,
Osaient à notre armée annoncer des revers,
Et, sur tes débris même élevant leur pensée,
Croyaient fouler ta gloire à leurs pieds renversée;
Mais ta gloire est debout; ils ont trop espéré;
Tu parais dans Corinthe, et je suis rassuré:
Sous le pouvoir du peuple écrase leur puissance.
Ces héros d'un instant, grands durant ton absence,
Sont les feux de la nuit dont l'éclat incertain
Disparaît aux rayons de l'astre du matin.

TIMOLÉON.

Sur l'intérêt commun tu m'inspires la crainte.
Je viens donc retrouver la guerre dans Corinthe!
Digne contemporain de nos sages aïeux,
Je t'entendrai vieillard; je verrai par tes yeux.
Rendons tous deux le calme à Corinthe troublée.
Prytanes, dès ce jour, convoquez l'assemblée:
Je veux, sans différer, remettre au peuple entier

Le pouvoir que son choix m'a daigné confier :
La loi le veut ainsi ; les lois, les mœurs antiques,
Sont l'appui de l'état dans les choses publiques.
C'est un roi, c'est Denys qui veut nous diviser :
Aux projets du tyran sachons nous opposer.
Laissons la vanité, l'intrigue et l'avarice,
Sous leurs pas criminels, creuser un précipice ;
Mais nous, qui prétendons que les rois soient punis,
Pour les mieux terrasser, restons toujours unis.

(Timoléon sort avec Ortagoras et Démariste. Timophane sort avec Anticlès et les conjurés.)

SCÈNE VII.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Cinthien, dieu du jour, toi qui, sur cette rive,
Guidais les voiles de Jason,
Lorsque, de mers en mers, ta fille fugitive
Suivait son jeune époux, vainqueur de la toison ;
Tes feux planant au loin sur les monts de la Grèce,
D'une lumière enchanteresse
Embellissent des cieux d'azur :
Mais c'est dans nos vallons, qu'annoncé par l'aurore,
Sortant du sein des eaux, ton char humide encore
Répand son éclat le plus pur.

ANTI-STROPHE.

De l'Eurotas aux bords de l'Èbre :

D'un fertile climat étalant les douceurs,
Cent cités, rivales et sœurs,
Étonnent l'Univers de leur splendeur célèbre :
Chacune avec orgueil lève un front radieux;
Mais l'aimable Corinthe éclate entre les belles,
Comme, parmi cent immortelles,
La mère de l'amour brille au banquet des dieux.

SECONDE STROPHE.

Cité chère à Vénus, cité reine de l'onde
Qui presse en tous lieux tes remparts,
Au centre de la Grèce, opulente et féconde,
Tu rapproches ses fils et ses trésors épars.
Ton rivage est un pont d'éternelle structure,
Que la bienfaisante nature
A jeté sur les flots amers :
Dans tes ports, dans tes murs l'Univers se rassemble;
Et par un double nœud, Corinthe unit ensemble
Et les continens et les mers.

ACTE II.

(Dans cet acte et dans le suivant, le théâtre représente la place publique de Corinthe. On voit dans le fond la mer de Crissa, chargée de vaisseaux : à droite du spectateur, la tribune aux harangues : à gauche, des tombeaux entourés de cyprès, et qui se prolongent sous des portiques.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOPHANE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS.

Ne peux-tu dissiper le trouble qui t'agite ?

TIMOPHANE.

Ah ! ce retour soudain rend mon ame interdite.

ANTICLÈS.

Cache à nos compagnons ton morne abattement.

TIMOPHANE.

Ce vieillard soupçonneux lui parle en ce moment.

ANTICLÈS.

Timoléon t'arrête au bout de ta carrière!
Du trône sur tes pas il ferme la barrière!

TIMOPHANE.

Regarde autour de nous ces drapeaux suspendus,
Ces drapeaux teints du sang des esclaves vaincus:
Tout le vante en ces lieux; tout m'accuse moi-même.

ANTICLÈS.

Timophane effrayé renonce au diadême!

TIMOPHANE.

Que ferai-je, Anticlès?

ANTICLÈS.

Dis, crains-tu le danger?

TIMOPHANE.

Qui? moi!

ANTICLÈS.

Le crains-tu!

TIMOPHANE.

Non.

ANTICLÈS.

Rien n'a donc pu changer.

TIMOPHANE.

A la honte, au mépris, je suis encore sensible.

ANTICLÈS.

Tarder est dangereux; reculer, impossible.

TIMOPHANE.

Si, par mon repentir, je ne perdais que moi!
Mais vous me captivez, vous avez tous ma foi.
La trahison me suit, et son fardeau m'accable.

ANTICLÈS.

Que dis-tu?

TIMOPHANE.

Ne crains rien; je resterai coupable.
O mon frère! pour moi le crime est un devoir.

ANTICLÈS.

Lorsque nous conspirions, tu pouvais tout prévoir.

TIMOPHANE.

Lorsque nous conspirions, sa gloire était absente.
Si, tout à coup, sa voix, sévère et menaçante...

SCÈNE II.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

TIMOLÉON, du fond du théâtre.

Timophane!

TIMOPHANE, à Anticlès.

C'est lui! que je me sens troubler!

TIMOLÉON s'avançant.

Timophane, en secret je voudrais te parler.

TIMOPHANE.

Mes amis, laissez-nous.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Viens.

TIMOPHANE.

Que veux-tu, mon frère?

TIMOLÉON.

Regarde ce tombeau : c'est-là qu'est notre père.

TIMOPHANE.

Héros quand il vécut, il est entre les dieux.

TIMOLÉON.

Te rappelles-tu bien sa mort et nos adieux?

TIMOPHANE.

Oui.

TIMOLÉON.

Ses derniers conseils...

TIMOPHANE.

Étaient ceux de la gloire.

TIMOLÉON.

Sont-ils profondément gravés dans ta mémoire?

TIMOPHANE.

Je me rappelle trop ces funestes momens.

TIMOLÉON.

Près de son lit de mort, quels furent nos sermens?

TIMOPHANE.

De chérir la vertu, de suivre son exemple.

TIMOLÉON.

Mon frère, il nous entend; son regard nous contemple;
Et d'un père expirant chaque mot est sacré.
Quels furent ses discours, et qu'avons-nous juré?

TIMOPHANE.

Je te l'ai déjà dit.

TIMOLÉON.

Est-ce tout?

TIMOPHANE.

Non, sans doute.

TIMOLÉON.

Le reste est loin de toi.

TIMOPHANE.

Peux-tu le croire?

TIMOLÉON.

Écoute.

Tous deux il nous pressait dans ses bras languissans.

C'est ainsi qu'il parla : « Soyez bons, mes enfans ;
» Obéissez aux lois ; adorez la patrie. »
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Tu dis vrai : j'entends sa voix chérie.

TIMOLÉON.

« Et si l'orgueil s'armait contre la liberté,
» Périssez pour le peuple et pour l'égalité. »
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Je l'avoue.

TIMOLÉON.

Et nous, alors, mon frère,
Les yeux noyés de pleurs, baisant les mains d'un père,
Par le ciel et par lui, nous jurâmes tous deux
D'aimer, de respecter un peuple généreux,
De vouer aux tyrans une haine implacable,
De n'en jamais souffrir, de frapper le coupable
Qui, pour l'ambition renonçant au devoir,
Oserait usurper le suprême pouvoir.
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Tout est vrai, ta mémoire est fidelle.

TIMOLÉON.

Ces promesses, ces vœux, ton cœur se les rappelle ?

TIMOPHANE.

Tu n'as rien oublié : ces vœux furent les miens.

TIMOLÉON.

J'ai tenu mes sermens ; as-tu gardé les tiens ?

TIMOPHANE.

Je jure...

TIMOLÉON.

Arrête, attends ; mon père va t'entendre.
Tu rougis ?

TIMOPHANE.

Moi ! rougir ?

TIMOLÉON.

Et pourquoi t'en défendre ?
N'impose point silence à ton cœur combattu :
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

TIMOPHANE.

Mon ame à conspirer ne s'est point abaissée ;
Et, fidèle à l'état...

TIMOLÉON.

Si j'avais la pensée
Que déjà Timophane a pu trahir l'état,
Tu verrais cette main punir ton attentat.
Mais je dois t'arrêter ; l'ambition te guide.
Le crime est un torrent dont la course est rapide :
Fuis ses bords dangereux.

TIMOPHANE.

Je vois dans tes discours
La haine d'un vieillard qui me poursuit toujours,
De cet Ortagoras, dont le sombre génie...

TIMOLÉON.

Non, il ne te hait point; il hait la tyrannie;
Il craint de tes amis l'audace et le pouvoir.
Moi-même avec douleur je viens de te revoir.
Tu n'as pas d'un seul mot accueilli ma tendresse:
Tu semblais repousser la commune allégresse.
Embarrassé, contraint dans ces heureux momens,
Ton cœur répondait mal à mes embrassemens.
Flatté comme un despote, entouré de puissance,
Tu traînes sur tes pas une cour qui t'encense.
J'y vois un Anticlès qui déteste nos lois,
Patron du peuple, élu par les amis des rois;
De fastueux cliens, dignes d'un tel prytane,
Voilà les citoyens que chérit Timophane.
Leur intérêt, voilé du nom de bien public,
De notre liberté fait un honteux trafic;
Les noms d'égalité, de vertu, de patrie,
Ne retentissent plus dans leur ame flétrie.
Lorsque l'état réclame et des biens et de l'or,
Ils ferment avec soin leur avare trésor;
Rien ne peut au péril aguerrir leur faiblesse:
Rien n'attendrit ces cœurs séchés par la mollesse.
Quand le peuple, quittant ses rustiques foyers,
Court affronter la mort et les travaux guerriers,
On voit, dans nos remparts, leur oisive opulence,
D'un luxe corrupteur étaler l'insolence;
Et, toujours évitant la gloire et les dangers,
Aux maux de la patrie ils semblent étrangers.
Tu ne me réponds pas? Je viens de te confondre.

TIMOPHANE.

Tu ne me confonds pas, et je vais te répondre.
Tes reproches sont durs; ils sont cruels pour moi:
Mais je vois un ami, je vois un frère en toi;
Je te chéris encor, malgré ton injustice.
Je n'oublirai jamais que, sans ta main propice,
Dans les plaines d'Argos, tout mon sang répandu...

TIMOLÉON.

Mon frère! un citoyen! j'ai fait ce que j'ai dû.

TIMOPHANE.

Mon cœur reconnaissant...

TIMOLÉON.

Point de reconnaissance:
Défends la liberté; voilà ma récompense.

TIMOPHANE.

Mon nom dans les combats fut placé près du tien.
Ce que l'état me doit...

TIMOLÉON.

L'état ne nous doit rien;
Mais nous lui devons tout : vertus, talens, fortune,
Tout en nous appartient à la mère commune:
Si nous comptons un jour nul pour la liberté,
Nous lui volons le bien qu'elle nous a prêté.

TIMOPHANE.

Faut-il, en la servant, dénué d'espérance,
Renoncer pour jamais au prix de sa vaillance?

Après quelques exploits, et tant de sang versé,
Dois-je donc par la haine être récompensé?
J'oublie Ortagoras, par égard pour mon frère;
Je sais que la vieillesse, ombrageuse et sévère,
En de vagues soupçons se plaît à s'égarer;
Mais, que d'affronts cruels on m'a fait dévorer!
Ceux que tu méconnais sont des amis sincères;
Ils imposaient silence à mes vils adversaires:
Ce sont eux qui, pour moi se réunissant tous,
Ont dissipé l'essaim de mes rivaux jaloux.
Si de Corinthe, enfin, je suis élu prytane,
Ce sont eux dont la voix a nommé Timophane;
Et, sans eux, dans l'exil je me verrais plongé
Loin de la ville ingrate où j'étais outragé.
Tes yeux ont vu pourtant si je l'ai bien servie!

TIMOLÉON.

Et le droit de verser ton sang pour la patrie,
L'inestimable honneur de mourir pour nos lois,
N'est-ce donc pas un prix plus grand que tes exploits?
Tu n'as que de l'orgueil; tu n'aimes point la gloire.
Peux-tu compter pour rien une illustre mémoire?
Les vierges, les vieillards, célébrant leur soutien,
Pleurant sur le cercueil du guerrier citoyen;
Le chêne couronnant sa valeur qui succombe,
Et l'immortalité qui s'assied sur sa tombe?
Tu me parles d'affronts: et de quoi te plains-tu?
Par de vils envieux le lâche est abattu.
Vois Cimon, Miltiade, Aristide le Juste:
Eh! qui n'envierait pas leur infortune auguste?
Après vingt ans d'exploits, de vertus, de travaux,

N'ont-ils pas succombé sous d'indignes rivaux?
N'a-t-on pas vu contre eux s'armer la calomnie?
N'ont-ils pas d'un exil essuyé l'infamie?
Eh bien! de la vengeance ont-ils goûté l'espoir?
Ont-ils voulu du peuple ébranler le pouvoir?
Non; d'un regard modeste, et d'une ame tranquille,
Ils emportaient la gloire au fond de leur asile;
Et, de loin sur l'état fixant toujours les yeux,
Pour la patrie absente ils invoquaient les dieux.

TIMOPHANE.

De la vertu suprême, ascendant redoutable!
Le passé m'épouvante, et l'avenir m'accable.
Anticlès...

TIMOLÉON.

Anticlès! pourquoi ce nom fatal:
Il me semble du crime entendre le signal.

TIMOPHANE.

Je dois te déclarer tout ce que je redoute:
De nombreux citoyens, trompés, faibles sans doute,
Voudraient calmer l'état trop long-temps agité,
Et sur un ferme appui fonder la liberté.
Déjà même à grands cris ces citoyens demandent...

TIMOLÉON.

Anticlès et les siens? Je sais ce qu'ils prétendent.
J'entrevois aisément, ainsi qu'Ortagoras,
Des projets que j'abhorre, et que je ne crains pas.
Quelquefois, il est vrai, dans une république,
Le peuple est travaillé d'un repos léthargique:
Alors tous les méchans s'assemblent à grands flots;

Alors au sein des nuits s'ourdissent les complots.
Quand le lâche est tremblant, quand le traître conspire,
Quand le tyran futur a la main sur l'empire,
Se levant tout à coup, le peuple d'un coup d'œil
Voit tous ses ennemis, et les plonge au cercueil.

TIMOPHANE.

Ta généreuse ardeur et m'anime et m'enflamme.
A tes sages conseils j'abandonne mon ame.
Dis-moi, Timoléon; crois-tu qu'avant ce jour
De Corinthe en mon cœur j'eusse étouffé l'amour?
Mon frère, avec tes traits, j'avais là son image,
Et contre elle indigné je lui rendais hommage.
A ton malheureux frère elle a parlé cent fois:
Elle me parle encore.

TIMOLÉON.

Eh bien! entends sa voix.
Sois digne des mortels qui t'ont donné la vie;
Et si quelques pervers, organes de l'envie,
Veulent d'une ombre injuste obscurcir ton éclat,
Punis-les par ta gloire, en servant bien l'état.
Mais, surtout, des flatteurs crains la langue homicide;
Plus d'ami dangereux, de conseiller perfide;
Rejette loin de toi ces vils séditieux,
Ministres complaisans du moindre ambitieux.
Nés pour la servitude, et façonnés au crime,
Foudroyés par la loi, qu'ils tombent dans l'abîme:
Le regret de Corinthe, à leurs derniers instans,
Sera d'avoir produit ces indignes enfans.
Mais toi, dont la patrie a vanté la vaillance,

Qui peux lui consacrer une utile existence,
Fais refleurir ton nom qu'ils prétendaient flétrir;
Rentre dans ta vertu qu'ils voulaient conquérir;
Arrache de leurs mains ta probité captive;
Et, reportant l'effroi dans leur ame craintive,
A ces usurpateurs retirant ton appui,
Rapproche-toi du peuple : on n'est grand qu'avec lui.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Aux accens du vieillard Corinthe se rassemble;
Dans la place publique on va vous voir ensemble,
Vous, au nom de l'état, mes enfans, aimez-vous;
A l'instant fortuné, qui nous réunit tous,
N'attristez point les pleurs que verse ma tendresse,
Et des bons citoyens partagez l'allégresse.
Oubliez vos débats, en voyant ce séjour
Tout rempli du héros qui vous donna le jour;
Que sous le froid cercueil son ombre ensevelie,
Parle à ses deux enfans et les réconcilie.

TIMOPHANE.

L'amitié de mon frère est un besoin pour moi.

TIMOLÉON.

Si tu chéris l'état, tout mon cœur est à toi.

DÉMARISTE.

Ma main sur ce tombeau joint vos mains fraternelles.
Et toi, qui nous entends des voûtes éternelles,
Guerrier, dont je crois voir les mânes attendris
Tressaillir sous le marbre à l'aspect de tes fils;
Que ce généreux couple, à ta vertu fidèle,
Dans le sentier de gloire atteigne son modèle,
Et digne, ainsi que toi, du nom de citoyen,
Mêle dans tous les cœurs son souvenir au tien.
Et moi qui t'adorai, quand sur la sombre rive
Ton ame appellera mon ame fugitive;
Quand, de ma destinée interrompant le cours,
La nature viendra redemander mes jours,
Puissé-je m'écrier : « Corinthe est satisfaite!
» Je fus épouse et mère, et j'ai payé ma dette;
» Long-temps de mon époux j'ai partagé l'éclat,
» Et je laisse en mourant deux soutiens à l'état. »

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHOEUR.

ORTAGORAS.

Un décret solennel, émané de nos pères,
Négligé par leurs fils en des temps moins austères,
Veut que tout citoyen, de fonctions chargé,
Devant le peuple entier paraisse et soit jugé.

A suivre cette loi Timoléon s'empresse :
Comme à ces grands objets tout l'état s'intéresse,
Les magistrats du peuple ont dû le rassembler;
Timoléon m'entend; c'est à lui de parler.

TIMOLÉON, à la tribune.

Citoyens, magistrats, assemblés sur la rive,
Membre du souverain dont tout pouvoir dérive,
Nommé chef de l'armée, et responsable à tous,
Je dois vous rendre compte, et m'offre devant vous.
Un vrai républicain ne craint pas la lumière.
De mes moindres discours, de ma conduite entière,
Je veux avoir le peuple et les dieux pour témoins.
Sur dix mille guerriers confiés à mes soins,
La moitié d'Agrigente occupe encor l'enceinte :
Trois cents ont eu l'honneur de mourir pour Corinthe :
Les autres en ce jour, revenus sur mes pas,
Sont prêts à s'illustrer en de nouveaux combats.
Par un de ses décrets, lorsque la république
M'envoya sur les mers de Sicile et d'Afrique,
Quinze de nos vaisseaux s'éloignèrent du bord :
Je ramène aujourd'hui vingt vaisseaux dans le port.
Deux, pris à Lilibée, apportent dans la ville
Ces superbes moissons que produit la Sicile :
Trois autres, chargés d'or, sont aux Carthaginois :
Ces fiers républicains qui protègent des rois,
N'avaient pas présumé que leur flotte opulente
Volerait vers Corinthe et non vers Agrigente.
Pour les frais de la guerre on tira du trésor,
On remit dans mes mains deux mille talens d'or.
Faites un sacrifice au temple de Neptune :

Je reviens les verser dans la masse commune;
La mer vous les rapporte au sein de vos foyers:
Carthage et Syracuse ont payé vos guerriers.
Mes compagnons, gardant leur simple caractère,
Ont maintenu des Grecs la discipline austère,
Et de tous vos soldats le courage indompté,
Est digne de Corinthe et de la liberté :
Ils sauront de Denys terrasser l'insolence :
L'honneur de mes succès n'est dû qu'à leur vaillance.
J'ai tâché cependant de remplir mon devoir.
Au peuple souverain je remets mon pouvoir :
Je lui garde mon sang ; je lui donne ma vie :
Jusqu'au dernier soupir, soldat de la patrie,
Je marcherai toujours aux accens de sa voix :
Trop heureux de mourir en défendant ses droits!

(Il descend de la tribune.)

LE CHOEUR.

Guerrier fidèle et magnanime,
Cher à Corinthe qui t'entend,
Reçois le seul prix qui t'anime :
Sois heureux ; LE PEUPLE EST CONTENT.
Reste encor le chef de l'armée ;
Et, dans Syracuse allarmée,
Ton nom vaincra nos ennemis :
Sur tes enseignes immortelles,
La victoire étendant ses ailes,
Renversera les rois soumis.

TIMOLÉON, à Ortagoras.

Des partisans du trône où se cache l'audace?

ORTAGORAS.

Ils ne sont pas encor descendus dans la place.

DÉMARISTE.

Ce parti méprisable...

ORTAGORAS.

Est nombreux et puissant:
Mais il prépare un crime; Anticlès est absent.

DÉMARISTE.

Le voici.

TIMOLÉON.

Quelle suite!

TIMOPHANE.

O ciel!

ORTAGORAS.

Quelle insolence!

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, ANTICLÈS, LES CONJURÉS, LE CHOEUR.

ANTICLÈS.

Citoyens, il est temps de rompre le silence
Sur un projet hardi, mais long-temps médité,
Et commandé surtout par la nécessité.

Les droits sont violés, les lois sont incertaines :
Les magistrats sans force abandonnent les rênes ;
Et, quand la guerre au loin dévore nos soldats,
Corinthe est condamnée à d'éternels débats.
Entre d'habiles mains, un empire durable,
Un pouvoir concentré, solide, inébranlable,
Peut seul rétablir l'ordre et maintenir la loi.

LE CHOEUR, *avec indignation.*

Arrête, épargne-nous l'infâme nom de roi.

ORTAGORAS, *à Timoléon.*

Vois-tu des conjurés la cohorte immobile ?

TIMOLÉON.

Vous ne m'attendiez pas des bords de la Sicile,
Traîtres, qui de si loin combattiez contre nous !

TIMOPHANE.

Anticlès, oses-tu ?...

DÉMARISTE, *à Timophane.*

Pourquoi vous troublez-vous ?

ORTAGORAS.

Lâches enfans des Grecs, vous regretez des maîtres !
J'ai vécu plus que vous, et j'ai vu vos ancêtres.

TIMOLÉON.

Écoutez le vieillard.

ORTAGORAS.

Songez-vous sans effroi
Qu'il vous faut désormais, si vous avez un roi,

Automates tremblans sous sa main protectrice,
Respirer ou mourir au gré de son caprice?
L'égalité vous pèse! avez-vous oublié
Que nos peuples pour elle ont tout sacrifié?
Les Phocéens, quittant les mers de l'Ionie,
Jusqu'aux mers de Marseille ont fui la tyrannie:
Le jeune Harmodius, aux bords Athéniens,
Sur Hipparque immolé vengea les citoyens:
Dans les murs de Corinthe, aux monts de l'Arcadie,
Un échafaud des rois punit la perfidie,
Et la Grèce, éveillant vingt peuples enchaînés,
A vomi de son sein ses bourreaux couronnés.
Du monarque persan l'éclatante ruine,
Étonne encor les flots qui bordent Salamine.
Voyez de tous côtés s'élever à vos yeux
Les droits du peuple écrits du sang de vos aïeux;
Voyez la liberté descendant sur nos villes:
Des champs de Messénie au pas des Thermopyles,
Il n'est pas un seul point où, gravant ses exploits,
La Grèce, en traits sanglans, n'ait accusé les rois.
Ainsi, l'égalité devint votre partage.
Et vous renonceriez à ce grand héritage!
Vous prétendez ramper sous un sceptre insolent,
Et relever d'un roi le colosse accablant!
Ah! si vous êtes las du pouvoir populaire,
Esclaves, respectez le jour qui vous éclaire;
Attendez que la nuit ait voilé nos remparts;
Avant d'élire un roi, massacrez vos vieillards:
Votre honte est pour eux un supplice trop rude;
Ils n'ont pas respiré l'air de la servitude:
Que leur dernier soupir n'en soit pas infecté,

Et qu'ils meurent du moins avec la liberté.

LE CHOEUR.

Liberté! liberté! guerre à la tyrannie!

TIMOPHANE.

Si du monde usurpé la liberté bannie
Fuyait partout des rois le souffle criminel,
Elle aurait dans Corinthe un asile éternel.
De nos dieux protecteurs l'auguste Providence
Veille du haut des cieux sur notre indépendance.
Rendons-nous toutefois dignes de leurs bienfaits:
On n'est point criminel pour réclamer la paix;
Mais sachez qu'en nos murs il est d'autres coupables:
Le peuple est entouré d'ennemis implacables...

ANTICLÈS.

Et c'est pour assurer, pour maintenir ses droits,
Qu'au nom du bien public j'élève ici la voix.
Il faut qu'un magistrat, sage, actif, intrépide,
Opposant aux partis une invincible égide,
De tous les factieux confonde la fureur,
Et que la liberté règne par la terreur.

DÉMARISTE.

Tel est des oppresseurs le langage ordinaire;
Je dénonce Anticlès: républicaine et mère,
J'ai le droit de parler pour arracher mon fils
Au piège où l'entraînaient de perfides amis.
Je vois en nos remparts une horde insensée
Aux lèvres du génie enchaîner la pensée.
La terreur, comprimant l'honnête homme abattu,

Sèche l'humanité, fait taire la vertu.
La tyrannie altière, et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté.
Au courage, au mérite on déclare la guerre :
On déclare la paix aux tyrans de la terre ;
Et la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Veut élever un trône au milieu des tombeaux.
Il est temps d'abjurer ces coupables maximes :
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.
Imprimons aux méchans un salutaire effroi ;
Que le crime pâlisse et tombe sous la loi :
Mais qu'au moins l'innocent goûte un sommeil tranquille ;
Mais que l'infortuné trouve encore un asile ;
Qu'il ne redoute plus, sous son toît protecteur,
L'œil du juge homicide et du vil délateur.
Le peuple ne veut plus ces indignes entraves :
Songeons que la terreur ne fait que des esclaves ;
Et n'oublions jamais que sans humanité
Il n'est point de loi juste et point de liberté.

ANTICLÈS.

Que tardons-nous encor ? l'heure est enfin venue
De rétablir la paix dans Corinthe éperdue,
D'étouffer sans retour les cris séditieux.

ORTAGORAS *découvrant un diadême caché parmi les conjurés.*

Citoyens ! quel objet vient offenser mes yeux ?
Voyez-vous ce bandeau, marque du rang suprême ?
Connaissez vos tyrans.

LE CHOEUR.

O crime! un diadème!

TIMOLÉON.

Et voilà donc la paix que vous nous préparez?

ORTAGORAS.

Pour qui tous ces apprêts, infâmes conjurés?

DÉMARISTE.

Est-ce pour Anticlès?

ORTAGORAS.

Est-ce pour Timophane?

TIMOPHANE.

Moi! que mon front, souillé par un bandeau profane...

TIMOLÉON.

Foule aux pieds avec nous ce signe des forfaits.
Traîtres, qui demandez un monarque et la paix,
Sous ces vils étendards courbez un front docile,
Renvoyez ces vaisseaux à Carthage, en Sicile;
Au barbare Denys courez tendre les bras,
Et, pour l'avoir vaincu, prononcez mon trépas.
Et vous, jeunes guerriers, mes compagnons fidèles,
Vous qu'ils ont remplacés, vieux soldats, mes modèles,
Déchirez vos drapeaux, brisez vos boucliers,
Et de vos fronts sanglans détachez vos lauriers;
Ou plutôt, vrais enfans de Corinthe captive,
Levez-vous, rappelez sa vertu fugitive.
Voyez-vous, mes amis, ces monumens sacrés

Où dorment des héros les mânes révérés ?
Marchons ; séparons-nous de nos indignes frères :
Au fond de leurs tombeaux allons chercher nos pères;
Revenons avec eux; rangez-vous près de moi :
Périssons tous ici ; mais n'ayons point de roi.

ANTICLÈS, aux conjurés.

Quittons ces lieux. Bientôt nous nous ferons connaître.

SCÈNE VII.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHOEUR.

ORTAGORAS.

Prévenons Anticlès et les amis du traître.

LE CHOEUR.

La guerre et point de roi. Vive l'égalité !

TIMOPHANE.

Par un fougueux délire, Anticlès emporté...

TIMOLÉON.

Anticlès est coupable, et digne du supplice.

TIMOPHANE.

Je cours...

TIMOLÉON.

Si tu le suis, tu deviens son complice.

Demeure avec le peuple, et laisse ces brigands
Dont l'opulence impie a besoin de tyrans.
Généreux citoyens, vous, hélas! vous, ma mère;
Divin vieillard, et toi... dirai-je encor mon frère?
Avant d'aller au temple y rendre grace aux dieux,
Répétons le serment que chantaient nos aïeux
Lorsque le dernier roi de Corinthe asservie
Perdit sur l'échafaud sa criminelle vie,
Et que l'ambition, courbant son front d'airain,
Pâlisse aux fiers accens du peuple souverain!

LE CHOEUR.

Soleil, sacré flambeau qui fécondes la terre,
Pour nous, pour nos enfans, et tous, pour l'avenir,
Aux rois, à leurs amis, nous jurons une guerre
Que tes feux éternels ne verront point finir!
Périssent à jamais les tyrans et les traîtres!
Et, si notre postérité
Démentait le serment prêté par ses ancêtres,
Refuse tes rayons à l'infame cité.
Que du monde effrayé Corinthe disparaisse;
Qu'attentive à nos cris la foudre vengeresse
Frappe les habitans, écrase les remparts;
Que nos mers en grondant réunissent leurs ondes,
Et, dans leurs cavernes profondes,
Roulent à l'Océan ses vestiges épars!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Non, devant mes regards il ne doit plus paraître.
Songez qu'un pas de plus Timophane est un traître :
Je vois qu'il a sucé de funestes leçons,
Et des bons citoyens mérité les soupçons.
Il va se rendre ici ; je ne veux point l'attendre.
Il vous chérit encor, qu'il sache vous entendre ;
Qu'il impose silence à ses vœux criminels,
Si l'orgueil peut se taire aux accens maternels.
Il marche en s'agitant au bord du précipice :
Puisse-t-il le fermer ! l'heure est encor propice.
De nous et de Corinthe ordonnez aujourd'hui.
Il vient. Je me retire, et vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

DÉMARISTE, TIMOPHANE.

DÉMARISTE.

Approchez-vous, mon fils.

TIMOPHANE.

Il fuit l'aspect d'un frère.

DÉMARISTE.

Oui, pour l'abandonner aux conseils d'une mère.

TIMOPHANE.

Et pourquoi m'éviter? Quel est donc mon forfait?

DÉMARISTE.

Au fond de votre cœur êtes-vous satisfait?

TIMOPHANE.

M'a-t-on vu rechercher l'éclat du rang suprême.

DÉMARISTE.

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadême?

TIMOPHANE.

Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis!

DÉMARISTE.

Vous le croyez?

TIMOPHANE.

Ma mère!

DÉMARISTE.

Écoutez, mon cher fils.

TIMOPHANE.

Pardonnez...

DÉMARISTE.

Je vous plains : l'ambition tourmente.
A ce mot, je le vois, votre fureur s'augmente :
D'un injuste dépit j'excuse les éclats;
Offensez votre mère, et ne vous perdez pas.

TIMOPHANE.

Me perdre? dites-vous? ah! je n'ai rien à craindre.

DÉMARISTE.

Timophane un instant ne peut-il se contraindre?
On vous flatte, mon fils; on vous trompe, et je voi
Que vos cruels amis vous sont plus chers que moi.
Dans nos jeux solennels, au milieu de ces fêtes
Qui de mes deux enfans consacraient les conquêtes,
Les citoyens émus, me suivant à grands flots,
S'écriaient : *La voici la mère des héros.*
Veux-tu que, dans les fers, maudissant ta puissance,
Ce peuple, dont les chants célébraient ma naissance,
Ne me distingue plus que par des noms affreux,
Et que mon jour natal soit un jour malheureux?
Oses-tu renoncer à ma tendresse même?
Je t'aime, Timophane; et tu sais que je t'aime
De cet amour si tendre et si passionné
Que le cœur maternel sent pour un premier-né.
Mais, ne t'abuses point : si le ciel te destine

A commander au peuple, à tramer sa ruine,
A rétablir le nom, l'autorité d'un roi,
Mon cœur dès ce moment sera fermé pour toi.
Les dieux exauceront le vœu de ma colère.
Aux pieds de leurs autels, avant que d'être mère,
Je leur ai demandé le bienfait de tes jours :
J'irai les supplier d'en terminer le cours :
J'apprendrai ton trépas sans larmes et sans plainte;
Et je t'aime mieux mort, que tyran de Corinthe.

TIMOPHANE.

Ma conduite n'a point mérité ce courroux.
J'écoute, en répondant, ma tendresse pour vous :
A des titres sacrés elle vous est acquise.
D'un fils respectueux je vous dois la franchise.
Laissons mes intérêts, ne parlons point de moi.
Dans Corinthe aujourd'hui on veut nommer un roi :
Mon frère, à ce seul mot, prétend que l'on conspire;
Mais du peuple assemblé vous connaissez l'empire;
Dès que, suivant les lois, il a délibéré,
La forme de l'état peut changer à son gré.
Lorsqu'un tel changement vient du peuple lui-même;
Nous devons respecter sa volonté suprême.
Si, pour remplir ses vœux, vous voulez me haïr,
A force de vertus, je saurai vous fléchir :
Ramenant par degrés votre cœur combattu,
Je fléchirai ma mère à force de vertu.
Quand les lois renaîtront; quand, sous ma main puissante,
Vous reverrez Corinthe heureuse et florissante,
Plus grand que mon pouvoir, je saurai l'expier;
Et c'est à l'avenir de me justifier.

DÉMARISTE.

Ciel! que viens-je d'entendre? ô mère infortunée!
A ce comble d'horreur j'étais donc destinée?
Enfin, je l'ai surpris ton sacrilége vœu!
Tu brûles de régner, et tu m'en fais l'aveu!
Quoi! le sort d'un monarque excite ton envie;
Nul instant de bonheur ne console sa vie;
Il voit fuir de sa cour la vertu, l'amitié;
Et jamais ses revers n'inspirent la pitié.
Il dort sous le poignard qui menace sa tête;
Du sinistre poison la coupe est toujours prête;
Il vit dans les tourmens; et, quand il a régné,
Par le mépris public il meurt accompagné.
Quelle est l'ambition dont ton ame est saisie?
Penses-tu gouverner des esclaves d'Asie,
Qui, d'un dieu couronné servant les intérêts,
Le front dans la poussière, attendent ses décrets?
Toi! régner sur Corinthe? Après ce coup funeste,
Si d'un sang généreux quelque goutte lui reste,
Comment te flattes-tu d'exister un moment?
Crois-tu que dans la Grèce on règne impunément?
Les poignards manquent-ils pour punir ton audace?
Couvert du sang d'un roi l'échafaud te menace.
Si tu veux éviter une honteuse mort,
Pourras-tu, malheureux, échapper au remords,
Au reproche accablant de ton ame flétrie,
Au cri d'un peuple entier qui te dira : *Patrie?*
De ce trône pervers si tu veux t'approcher,
C'est sur mon corps sanglant que tu dois y marcher :
Vois mourir à tes pieds, vois tomber ta victime,

En arrêtant son fils sur le chemin du crime.
Mon souvenir, vengeant un peuple consterné,
Pèsera tous les jours sur ton front couronné :
Ton oreille entendra ta mère gémissante :
Ma malédiction, terrible et menaçante,
En tous lieux sur tes pas viendra semer l'effroi ;
Et tu verras mon ombre entre le trône et toi.

TIMOPHANE.

Démariste, arrêtez ; qu'avez-vous osé dire?
Vous pourriez...

DÉMARISTE.

Non, cruel, je ne puis te maudire :
Tu n'es point exilé de mon cœur maternel ;
Je te chéris encore ingrat et criminel.
Mais rends-moi mon enfant, rends-le moi non coupable,
Non le chef, le jouet d'un parti détestable,
Mais grand, mais vertueux, mais digne d'être aimé,
Tel que je l'ai nourri, tel que je l'ai formé.
La douce égalité pour toi n'a plus de charmes ;
La patrie aux abois t'adresse en vain ses larmes ;
De nos dieux protecteurs tu méprises la voix :
Mais, la nature encor n'a point perdu ses droits ;
Tu n'as point oublié les soins de ma tendresse,
Et pour quel avenir j'élevai ta jeunesse.
Ton père en ce cercueil va bientôt me revoir ;
Ne m'y fais point descendre avec le désespoir :
Que ce ciel que tu vois, ce jour que tu respires,
Ce sein qui t'a porté, ce cœur que tu déchires,
Ta mère à tes genoux...

TIMOPHANE.

Levez-vous. Je frémis.

DÉMARISTE.

Je vois couler tes pleurs : j'ai retrouvé mon fils.

TIMOPHANE.

Levez-vous...

DÉMARISTE.

Tu promets...

TIMOPHANE.

Tout ce que veut ma mère.
Calmez-vous, Démariste, et dites à mon frère
Qu'ici je lui demande un secret entretien.
Il est temps que son cœur s'entende avec le mien :
Sur moi, sur lui peut-être, il est temps qu'il prononce :
Sous le toît paternel j'attendrai sa réponse.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Imprudent Timophane. Il sort ; vous l'avez vu :
Que dit-il? que veut-il? qu'avez-vous obtenu?

DÉMARISTE.

Il a versé des pleurs ; il se repent ; il t'aime.

TIMOLÉON.

Vous pensez qu'il n'est pas épris du rang suprême?

DÉMARISTE.

Dans ces lieux, en secret, il veut t'entretenir.

TIMOLÉON.

S'il a versé des pleurs, ma mère, il peut venir.

DÉMARISTE.

D'un pareil entretien j'oserai tout prétendre.
Pour chérir la patrie, il ne faut que t'entendre;
Parle-lui comme un frère, il fera son devoir.

TIMOLÉON.

Qu'il vienne, je l'attends; vous me rendez l'espoir.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, ORTAGORAS.

ORTAGORAS.

Non : n'espère plus rien, Démariste s'abuse :
Timophane est un traître, et c'est moi qui l'accuse;
Il régnera demain, s'il ne meurt aujourd'hui.

TIMOLÉON.

Quels indices nouveaux s'élèvent contre lui?

ORTAGORAS.

Dans Corinthe à l'instant cette lettre est surprise.

TIMOLÉON.

Comment ?

ORTAGORAS.

Lis, tu sauras quelle est son entreprise.
Vois si de tels forfaits peuvent être impunis :
La lettre est pour ton frère; elle est du roi Denys.
Lis. Tu connais sa main.

TIMOLÉON.

Tout mon cœur se soulève.
« Denys à Timophane. » Oui, c'est Denys.

ORTAGORAS.

Achève.

TIMOLÉON.

« Il est temps que ton front... » Malheureux! qu'ai-je lu?
Ma mère! c'en est fait, Timophane est perdu.
« Il est temps que ton front...

ORTAGORAS.

» Porte enfin la couronne?
» Anticlès est à nous...

TIMOLÉON.

» Son parti t'environne :
» Prodiguez ma richesse, et maintenez mes droits.
» Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile ;
» Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
» Vivent en paix sous deux bons rois. »

ORTAGORAS.

Qu'en dis-tu?

TIMOLÉON.

Scélérats! Il faut qu'à l'instant même
Le peuple rassemblé... Qu'un jugement suprême...
Qu'Anticlès... Timophane... accusés...

ORTAGORAS.

Penses-tu
Qu'ils attendront l'arrêt et qu'ils ont ta vertu?
Ne viens-tu pas de voir que, durant ton absence,
Ton frère a d'un monarque affecté la puissance?
Veux-tu que ses amis, sûrs de l'impunité,
En couronnant son front parlent de liberté?
Ou bien, veux-tu tenter au sein de notre ville
Le dangereux hasard d'une guerre civile?
Quand l'échafaud vengeur atteint tous les forfaits,
L'état peut prononcer, la loi décide en paix.
Mais, quand l'état n'est rien, quand la loi gémissante
Voit tomber les débris de sa force impuissante,
Quand il faut terminer le combat engagé
Entre un usurpateur et le peuple outragé;
Alors avec le fer tout citoyen décide,
Alors tout homme libre est un tyrannicide.

TIMOLÉON.

Il faut donc...

ORTAGORAS.

L'immoler.

TIMOLÉON.

Quoi! ma main dans son cœur...

ORTAGORAS.

Non; tu n'as pas besoin de ce nouvel honneur.
Ton amour pour ton frère exciterait ma crainte :
C'est moi dont le poignard délivrera Corinthe.
Par mes ordres bientôt de hardis citoyens
Oseront arrêter Anticlès et les siens.
Je veux dans l'avenir consacrer ma mémoire;
J'ai traîné, soixante ans, des jours vides de gloire :
Compagnon des héros, je ne fus qu'un soldat;
Rien de mon front vieilli ne rajeunit l'éclat.
Mais, quand j'aurai frappé celui qui nous opprime,
Assuré que les Grecs, en rappelant son crime,
Chanteront le vieillard qui l'aura fait périr,
Tous mes jours seront pleins, et je pourrai mourir.

TIMOLÉON.

Et si tu succombais?

ORTAGORAS.

Ne crains pas ma vieillesse :
Lorsque dans nos remparts une indigne jeunesse
Conspire pour le crime et pour la royauté,
Un vieillard doit venger l'antique égalité.
Pour les républicains l'âge n'a point de glace :
J'aurai de cent guerriers le courage et l'audace;
L'aspect de l'oppresseur affermira mon bras,
Et les dieux de Corinthe ont juré son trépas.
Il est mort... Loin de toi les faibles ses vulgaires;
Va, les bons citoyens seront toujours tes frères :
Pour conserver l'état, la liberté, la loi,
Tu ne perds qu'un seul homme, et cet homme est un roi.

TIMOLÉON.

Je vois qu'il est puissant; je vois qu'il est coupable.
Il suffit. Donne-moi cet écrit redoutable :
Il le verra. Je veux, par cet arrêt de mort,
Dans son cœur parricide enfoncer le remords.
Reste sous ce portique : un grand dessein m'anime;
Ne crains rien pour le peuple, il aura sa victime :
Tiens prêt le fer vengeur; si je voile mes yeux,
Parais, venge Corinthe, et satisfais les dieux.

ORTAGORAS.

Le voici.

TIMOLÉON.

Je le vois.

ORTAGORAS.

Ton ame est attendrie.

TIMOLÉON.

Ciel!

ORTAGORAS.

Sois Timoléon, et songe à la patrie.

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOPHANE.

O mon frère!... A ce nom tu ne dois point frémir :
Si tu chéris l'état, si tu veux l'affermir,
Écoutons tous les deux sa voix qui nous appelle :
Il triomphe en Sicile; à Corinthe il chancelle.

Tu vois les droits du peuple incertains et flottans;
Les antiques pouvoirs sont usés par le temps :
Dans la place publique une fureur mutine,
Sinistre avant-coureur de la guerre intestine,
A divisé Corinthe en deux partis nombreux,
Tous deux crains l'un de l'autre, et tous deux dangereux.
Portons au gouvernail une main protectrice;
Je veux qu'avec son nom la royauté périsse.
Mais de l'état vieilli ranimons la langueur;
Mais à l'autorité rendons plus de vigueur;
Que, déployant au loin leur ombre tutélaire,
Les rameaux dispersés du pouvoir populaire,
Sous un abri plus sûr désormais rassemblés,
N'abaissent pas leurs fronts par les vents ébranlés,
Et, de Lacédémone imitant la prudence,
Entre deux magistrats partageons la puissance.

TIMOLÉON.

Cet étrange discours est bien digne de toi;
Fastueux et trompeur, c'est le discours d'un roi.
A te parler sans art Timoléon s'engage;
Alors qu'on veut séduire on farde son langage.
Vainement toutefois tu penses te cacher;
On devine aisément où tu prétends marcher.
Tu veux, au nom des lois, au nom du peuple même,
Surprendre dans ses mains la puissance suprême,
Et, croyant que l'orgueil me domine en secret,
Tu daignes avec moi partager un forfait.

TIMOPHANE.

Un forfait! moi?

TIMOLÉON.

Plus d'un. J'ai de quoi te confondre.

TIMOPHANE, à part.

Que dit-il?

TIMOLÉON.

A ton offre il faut d'abord répondre.
Masque d'un nom sacré ton empire naissant;
Je serai toujours libre, et jamais tout-puissant.
Je ne veux opprimer, ni souffrir qu'on m'opprime,
Et je t'empêcherai de consommer ton crime.

TIMOPHANE.

Oses-tu me parler avec tant de hauteur?

TIMOLÉON.

Toi, perfide, oses-tu m'offrir le déshonneur?

TIMOPHANE.

Perfide!

TIMOLÉON.

Oui, je l'ai dit : est-ce te faire injure?
Je pouvais te nommer sacrilége et parjure.

TIMOPHANE.

Ces titres...

TIMOLÉON.

Sont les tiens. Aujourd'hui, dans ces lieux,
Devant l'ombre d'un père, et sous l'aspect des dieux,
Tu m'as dit que ton ame, à Corinthe fidelle,
Ne s'est point abaissée à conspirer contre elle.

TIMOPHANE.

Eh bien?

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé.

TIMOPHANE.

Cesse de m'insulter.

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé, te dis-je, et je n'en puis douter.
Ce n'est pas tout. J'ai vu le peuple, en ce lieu même,
Lorsqu'Anticlès allait t'offrir un diadême,
T'arracher le serment de maintenir nos droits,
D'aimer l'égalité, de combattre les rois.
Tu l'as trompé.

TIMOPHANE.

C'est trop...

TIMOLÉON.

Ta mère infortunée,
Ta mère qui t'adore, à tes pieds prosternée,
Pour vaincre, pour briser ton inflexible cœur,
Fait parler son amour, sa vertu, sa douleur,
Je la vois de tes pleurs tendrement occupée,
Ta mère... malheureux! tu l'as aussi trompée.

TIMOPHANE.

A souffrir tant d'affronts me crois-tu condamné?

TIMOLÉON.

De quel droit Timophane en est-il étonné?

TIMOPHANE.

Un frère...

TIMOLÉON.

A qui je dois l'opprobre de ma vie.

TIMOPHANE.

Un citoyen...

TIMOLÉON.

Qui veut détruire la patrie.

TIMOPHANE.

Un magistrat...

TIMOLÉON.

Flétri par le double attentat
De souhaiter l'empire et de trahir l'état.

TIMOPHANE.

Qui? moi!

TIMOLÉON, montrant la lettre à Timophane.

Tiens, lis.

TIMOPHANE, lisant.

« Denys... Ciel!

TIMOLÉON.

Eh bien! Timophane?

TIMOPHANE.

Ah! remets en mes mains...

TIMOLÉON.

L'écrit qui te condamne!
Tu ne peux l'espérer.

TIMOPHANE.

Connais-tu mon pouvoir?

TIMOLÉON.

Non. Je connais les lois, le peuple et mon devoir.

TIMOPHANE, *voulant sortir.*

Avant la fin du jour tu sauras mieux...

TIMOLÉON.

Arrête.
Le crime est sur tes pas; ton châtiment s'apprête:
Les yeux des immortels te poursuivront partout;
Et, le glaive à la main, la vengeance est debout.

TIMOPHANE.

Je saurai, sans frayeur, rejoindre mes ancêtres.

TIMOLÉON.

Ils fuiront ton aspect, tu rejoindras les traîtres.

TIMOPHANE.

Cruel!

TIMOLÉON.

Que n'es-tu mort avec tant de héros,
Lorsque nous combattions aux campagnes d'Argos?
Corinthe sur ta tombe aurait versé des larmes;
Le peuple dans un temple eût consacré tes armes;
Sur le marbre, garant de l'immortalité,
J'aurais gravé ces mots: *Mort pour la liberté.*
Mais, des traits ennemis j'essuyai la tempête;
Je conjurai le fer qui fondait sur ta tête;
Mon sang coula deux fois pour épargner le tien:
Je croyais à l'état conserver un soutien;
Hélas! j'obtins du ciel un bonheur homicide,
Et mon bras vertueux sauva un parricide.

TIMOPHANE.

Ote-moi ton bienfait sans me le reprocher.
Tu m'as sauvé la vie, il faut me l'arracher :
Puisqu'elle t'appartient, c'est un poids qui m'accable.

TIMOLÉON.

Ah! prends encor la mienne, et ne sois point coupable.

TIMOPHANE.

Mon frère...

TIMOLÉON.

Oui, je l'étais.

TIMOPHANE.

Tes sens sont attendris!
Mon frère!

TIMOLÉON.

Laisse-là ce nom que tu flétris.
Quand pour la liberté tu prodiguais ta vie;
Quand ton cœur tressaillait au nom de la patrie;
Quand tes yeux s'allumaient au vil nom de roi;
Tu connais l'amitié qui m'unissait à toi.
Alors, avec orgueil, je t'appelais mon frère;
Alors, dans son tombeau, tu consolais mon père.
Mais, depuis que ton cœur, par le crime infecté,
N'a pas craint de trahir la sainte égalité;
Depuis qu'un Anticlès te flatte et te couronne,
Depuis que des tyrans tu protèges le trône,
Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux :
L'ami du despotisme est un monstre à mes yeux.

TIMOPHANE.

Va; je saurai haïr un frère qui m'abhorre.

TIMOLÉON.

Où cours-tu?

TIMOPHANE.

Me venger.

TIMOLÉON.

Reviens; demeure encore,
Demeure...

TIMOPHANE.

Que veux-tu?

TIMOLÉON.

Remplir tout mon devoir.
Avant de te quitter... pour ne plus nous revoir,
Je te dois un conseil.

TIMOPHANE.

Explique ce mystère.
Un conseil! quel est-il?

TIMOLÉON.

Un conseil bien austère,
Que je ne puis donner sans doulcur, sans effroi;
Mais le seul qui convienne au temps, aux lieux, à moi.
Écoute.

TIMOPHANE.

Eh bien!

TIMOLÉON.

Qu'ici le peuple se rassemble;
A l'instant, devant lui, nous paraîtrons ensemble.

TIMOPHANE.

Pourquoi?

TIMOLÉON.

Tu parleras cet écrit à la main.

TIMOPHANE.

Qu'oses-tu proposer, et quel est ton dessein?

TIMOLÉON.

D'effacer ton forfait, de sauver ta mémoire,
De rassembler encor les débris de ta gloire.
Vois d'un regard profond la tombe et l'avenir,
Et le dernier succès que tu peux obtenir.

TIMOPHANE.

Comment?

TIMOLÉON.

Dénonce-toi, dénonce tes complices.
Tu frémis! sous tes yeux qu'ils marchent aux supplices.

TIMOPHANE.

Ah!...

TIMOLÉON.

Tu n'as point frémi, tu n'as point hésité
Lorsque tu conspirais contre la liberté.

TIMOPHANE.

Mais je suis enchaîné!

TIMOLÉON.

Romps la chaîne du crime;
Secoue autour de toi l'ascendant qui t'opprime:
Que ce perfide ami, dont la séduction

Caressait ton orgueil et ton ambition,
Qui fit entrer le crime en ton ame flétrie;
(Car tu n'étais point né pour trahir la patrie);
Que le vil Anticlès, ce prytane odieux,
Meure comme un esclave en blasphémant les dieux!

TIMOPHANE.

Anticlès! je lui dois...

TIMOLÉON.

On ne doit rien au traître.

TIMOPHANE.

Mais, il est mon ami.

TIMOLÉON.

Mais le peuple est ton maître.
Je ne dis rien de toi; tu sais braver la mort.
Si des aveux sans feinte, un sincère remord,
Un entier dévoûment, mes discours, nos services,
Tes exploits, tes lauriers, tes nobles cicatrices,
Devant la république et l'inflexible loi,
Ne peuvent arrêter le fer levé sur toi;
Si ton sang doit payer ta sacrilége audace;
Que la postérité prononce au moins ta grace:
Fais pleurer à Corinthe un si cher criminel;
Descends avec honneur au tombeau paternel;
Qu'au bien de tout l'état ton cœur te sacrifie:
Péris vainqueur du crime, et répare ta vie.

TIMOPHANE.

Écoute; il est trop vrai, ton frère a conspiré;

On m'appelait au trône, et je l'ai desiré :
Pour un ambitieux, l'égalité pesante
M'accablait chaque jour de sa voix imposante :
Toutefois mon projet long-temps s'est ralenti;
Et, même en le formant, je me suis repenti.
Mais, ne présume pas qu'en victime docile
J'offre à mon adversaire un triomphe facile :
Je n'abandonnerai ni mes amis ni moi,
Et je romps les liens qui m'unissaient à toi.
L'un et l'autre aujourd'hui dépouillons la contrainte :
J'abandonne un moment les remparts de Corinthe;
Je reviendrai terrible. Assemble tes soldats :
Je ne suis point Denys; ils ne me vaincront pas.
Un parti plus nombreux, plus puissant, plus fidelle,
Par l'or et par le fer soutiendra ma querelle :
Et, si tes compagnons prétendent m'immoler,
De mon sceptre d'airain je veux les accabler :
Ils furent mes fléaux, ils seront ma conquête;
C'est le glaive à la main, c'est la couronne en tête,
Qu'ils me verront bientôt reparaître en ce lieu.
Adieu, Timoléon...

TIMOLÉON, *se voilant avec son manteau.*

Ton heure sonne. Adieu.

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ORTAGORAS, DÉMARISTE, un instant après.

ORTAGORAS, frappant Timophane.

Meurs, tyran.

TIMOPHANE.

Ciel!

(Il tombe auprès du tombeau de son père.)

TIMOLÉON.

Corinthe!

ORTAGORAS.

Elle est libre.

TIMOPHANE.

O mon père!
J'ai trahi mon pays...

TIMOLÉON, à Démariste qui arrive.

Vous l'entendez, ma mère!

DÉMARISTE.

Timophane expirant!...

TIMOLÉON.

Restez, n'avancez pas;
Il est coupable; il meurt des mains d'Ortagoras.

DÉMARISTE.

Mon fils!...

LE CHOEUR.

O crime! ô trahison!

ORTAGORAS, montrant le poignard sanglant.

Pour frapper un perfide,
J'ai violé la loi qui défend l'homicide.
Mais les rois ne sont point protégés par la loi,
Et, magistrat de nom, Timophane était roi.
Il est mort sous mes coups. Si vous voulez ma tête,
Elle est à vous : parlez, et mon poignard s'apprête.
J'ai vécu, je mourrai comme un vrai citoyen :
La république existe, et mes jours ne sont rien.

LE CHOEUR.

Peuple libre et vengé, lève ton front auguste.
Toi, qui de Timophane as puni l'attentat,
Les lois étaient sans force, et son trépas est juste :
Ton poignard a sauvé l'état.
Et toi, Timoléon, le destin te seconde;
Qu'à l'instant nos vaisseaux ouvrent le sein de l'onde;
Va confondre d'un roi l'avarice et l'orgueil :
Denys dans nos remparts achetait des complices;
Ceux qui vivent encor marcheront aux supplices :
Que Denys les suive au cercueil.

DÉMARISTE.

Tu pars, Timoléon; Corinthe nous contemple :
Le peuple est satisfait; je suivrai son exemple.
Hélas! j'eus deux enfans : le coupable a vécu...
Tiens-moi lieu de tous deux à force de vertu.
Que Minerve et Neptune accompagnent tes armes;
Que la mort de Denys vienne sécher mes larmes;

Qu'en tous lieux par ton bras les tyrans soient punis :
Je suis ta mère encore, et j'embrasse mon fils.

TIMOLÉON, *aux guerriers.*

Vainqueurs du roi Denys, en quittant ce rivage,
Je jure, au nom du peuple, et par votre courage,
Que je ferai payer à ce grand criminel
Les pleurs de Démariste et le sang fraternel.
Que le poignard, vengeur de la cause commune,
Sanglant et suspendu, reste sur la tribune.
Si jamais dans ces murs il s'élevait un roi,
Que son frère indigné se souvienne de moi.
L'égalité renaît; que nos destins s'achèvent;
Qu'à son niveau sacré tous les fronts se relèvent;
Que la loi règne seule, et fonde, parmi nous,
Le bonheur de l'état sur la grandeur de tous!

(Timoléon monte sur les vaisseaux avec les guerriers de Corinthe.)

LE CHOEUR.

Demi-dieux de la Grèce antique,
Vous qui, de l'Hellespont abandonnant les bords,
Sur le navire prophétique,
Courûtes de Colchos enlever les trésors,
Nous n'allons point chercher sur le lointain rivage
Un métal corrupteur, le prix de l'esclavage:
Des enfans de Corinthe il blesse la fierté;
Mais nous portons la mort à des rois homicides,
Et nos voiles tyrannicides
Vont conquérir la liberté.

FIN.

CYRUS,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

CYRUS, appelé d'abord Élénor.
ASTYAGE, roi des Mèdes et des Persans.
MANDANE, fille d'Astyage et mère de Cyrus,
HARPAGE, général de l'empire.
MEMNON, grand-prêtre du Soleil.
MITRADATE, pasteur.
MAGES.
SATRAPES.
GUERRIERS.
PEUPLE.
GARDES d'Astyage.

La scène est à Ecbatane, dans le temple du Soleil.

CYRUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, MEMNON.

MEMNON.

O fille d'Astyage, est-ce vous que je vois!
Quand tout sommeille encor dans le palais des rois!
Aux bords de l'Orient quand le mage contemple
Les premiers traits du Dieu qu'on adore en ce temple!
Sa fête, après cent ans, plus brillante en ce jour,
Dans les murs d'Ecbatane est enfin de retour;
Fête à jamais auguste, époque fortunée,
Qui renouvelle ensemble et le siècle et l'année!

Son éclat solennel va redoubler encor;
Ici même aujourd'hui cet heureux Élénor
Qui, des mers d'Hircanie aux monts de la Taurique,
Renversa les remparts dans sa course héroïque,
Doit offrir les drapeaux des Scythes révoltés,
Subjugués mille fois et toujours indomptés.
Vous en qui cependant tant de grace respire,
Dont la vertu modeste embellit cet empire,
Et que le suppliant nomme aux dieux protecteurs
Dans sa reconnaissance et jamais dans ses pleurs;
Seule aux gémissemens vous semblez condamnée!
En faisant des heureux, Mandane infortunée,
Près du trône éclatant où son père est assis
Lève au ciel des regards de larmes obscurcis.

MANDANE.

Je n'aurais point, Memnon, l'infortune en partage
Si j'étais seulement la fille d'Astyage;
Mais, veuve de Cambyse et mère de Cyrus,
Je fatigue le ciel de vœux mal entendus.
Qu'est-elle donc pour moi cette pompeuse fête,
Quand Cyrus est proscrit, quand je crains pour sa tête?
Que sont-ils ces drapeaux par un autre conquis,
Ce héros si vanté, mais qui n'est point mon fils?
Ah! les jours de Cyrus abreuvés d'amertume,
C'est-là ce qui m'agite et ce qui me consume;
C'est-là, durant la nuit, ce qui rouvre mes yeux;
Et quand l'astre divin qu'on adore en ces lieux,
Répand ses feux naissans et nous éclaire à peine,
En son temple aujourd'hui c'est-là ce qui m'amène.
Interprète sacré de cette auguste loi,

Que jadis le prophète et le pontife roi,
Zoroastre, apportait aux peuples d'Assyrie,
Du sommet enflammé des monts de la Bactrie;
Mandane vous implore après les immortels;
Intéressez pour moi le pouvoir des autels;
Si ma douleur stérile importune Astyage,
Faites tonner ces dieux qu'il craint et qu'il outrage;
Sauvez mon fils des mains prêtes à l'immoler,
Et tarissez les pleurs que vous voyez couler.

MEMNON.

Que n'ai-je point tenté? Souvent à votre père
J'ai du ciel équitable annoncé la colère;
Envain j'ai combattu des rêves imposteurs;
Astyage peut tout; il lui faut des flatteurs.
Un songe, quel motif pour ordonner le crime!
Jadis en votre sein lui marquait sa victime;
Votre malheureux fils, même avant d'être né,
Était par son aïeul à périr condamné.
J'ignore avec quel art l'humanité d'Harpage
Du soupçonneux monarque a pu tromper la rage;
Mais Cyrus fut prédit à nos premiers aïeux;
Il vit; il doit régner; il est chéri des dieux.

MANDANE.

Quel affreux souvenir en mon cœur se réveille?
Hélas! pourquoi faut-il offrir à votre oreille,
Du pouvoir absolu les décrets insensés,
Et les malheurs d'un fils avant lui commencés?
Qui causa ces malheurs? De frivoles mensonges.
Le roi, vous le savez, menacé par des songes,

Prétendit vainement lutter contre le sort;
De Cyrus qui naissait il ordonna la mort:
On remit cet enfant, né pour le rang suprême,
Entre les mains d'Harpage, allié du roi même.
Un trône fut promis à sa fidélité;
Il aima mieux l'honneur qu'un trône ensanglanté.
En feignant d'obéir, il sauva la victime:
Ainsi le vrai courage est toujours magnanime.
Mitradate, un pasteur, fut l'instrument heureux
Qui fit seul réussir ce complot généreux.
Son fils mort en naissant colora l'imposture:
Au milieu des forêts laissé sans sépulture
Des langes de Cyrus il fut enveloppé,
Porté par Mitradate au monarque trompé,
Et déposé bientôt dans ces monumens sombres,
Où des aïeux du prince on révère les ombres.
Mais le fils d'un héros, le petit-fils d'un roi,
Loin de son oppresseur, hélas! et loin de moi,
Trop heureux cependant d'ignorer sa naissance,
A vu sous la chaumière élever son enfance,
N'ayant d'autre soutien contre l'adversité,
Que les regards des dieux et son obscurité.

MEMNON.

O prodige où du ciel éclate la puissance!
Toutefois de Cyrus on apprit l'existence:
Le secret transpira; mais qui l'a dévoilé?

MANDANE.

Harpage. Au roi lui-même il a tout révélé.
Rappelez-vous l'époque et de deuil et de gloire,

Où périt mon époux au sein de la victoire.
Les camps, le peuple entier, tout déplora sa mort;
Le roi même donna des larmes à son sort;
Et, soit pour consoler une épouse, une mère,
Soit, quelque temps ému d'un repentir sincère,
Dans sa cour, à l'aspect des guerriers attendris,
Il maudit sa frayeur et parla de mon fils.
Harpage osa tout dire : il s'égara peut-être,
Et la frayeur rentra dans le cœur de son maître.
Harpage, cependant, nécessaire à l'état,
Unissait les vertus d'un chef et d'un soldat;
Désigné par Cambyse et par la renommée,
Sur les bords de l'Araxe il rallia l'armée :
Mais le roi fit chercher Mitradate et Cyrus;
Des champs qu'ils habitaient ils étaient disparus.

MEMNON.

Et sur eux maintenant il n'est aucun indice?

MANDANE.

C'est peut-être un hasard, peut-être un artifice :
A la fois répandus mille bruits incertains,
Depuis plus de trois ans, ont voilé leurs destins.
On a cru voir, dit-on, Cyrus et Mitradate
Auprès de Babylone, aux rives de l'Euphrate;
Là, parmi les tribus des enfans d'Israël,
Ici dans les forêts de l'antique Ismaël,
Tantôt sur les hauteurs des monts de l'Arménie,
Tantôt non loin des mers qui bordent l'Hircanie,
Même aux lieux où le Scythe, au fond de ses déserts,
Brave un ciel inflexible et d'éternels hivers.

T ie sort d'un héros! cherchant d'humbles asiles,
Assailli de dangers à l'empire inutiles,
Hélas! dès le berceau, faible enfant délaissé,
Qu'un regard maternel n'a jamais caressé,
Celui qui doit un jour ceindre vingt diadêmes,
Cet envoyé des dieux annoncé par eux-mêmes,
Caché de bords en bords, fugitif, inconnu...

MEMNON.

Cyrus n'est point caché, puisque les dieux l'ont vu.
Quel climat, quel désert, quel antre le recèle,
Où ne pénètre point la lumière éternelle?
L'astre dont la puissance étincelle à nos yeux
Sur les jours de Cyrus veillait du haût des cieux:
Sans dissiper la nuit qui voile sa naissance,
Il éclairait sa course, échauffait sa vaillance,
Jetait l'aveuglement sur ses persécuteurs,
Et répandait sur lui ses rayons protecteurs.

MANDANE.

Je me livre avec joie à ces douces pensées.

MEMNON.

Bientôt, quand du soleil les fêtes commencées
Rassembleront le peuple et les grands et le roi,
Courbés devant l'autel avec un saint effroi,
Selon l'usage admis dans le jour séculaire,
Je dois à tous les yeux ouvrir le sanctuaire;
Interroger le ciel en ces livres sacrés,
Au divin Zoroaste autrefois inspirés:
Là de votre Cyrus vous verrez l'existence,

Sa gloire, et les destins du siècle qui commence.

MANDANE.

O momens souhaités! Et qu'il me tarde encor
De parler de mon fils à ce jeune Élénor!
Ah! j'aime à pressentir, je me flatte peut-être,
Qu'au fond de la Scythie il a dû le connaître.
Qui sait même?... A Cyrus accordant son appui,
Il peut... Harpage vient : je vous laisse avec lui :
En vous quittant, Memnon, je ressens moins d'allarmes;
Comme si, plus propice, et vaincu par mes larmes,
Pour soulager mon cœur, si long-temps désolé,
Du fond du sanctuaire un Dieu m'avait parlé.

SCÈNE II.

MEMNON, HARPAGE.

HARPAGE.

O vous! pontife saint que l'Orient révère,
Qui savez dire aux rois la vérité sévère,
Et jamais, caressant les abus du pouvoir,
N'avez flatté l'empire et vendu l'encensoir,
Si je viens, près de vous, dans la même journée
Où d'un siécle nouveau s'ouvre la destinée,
Et dans le même temple où la fille des rois,
De ses longues douleurs a déposé le poids,
Un intérêt puissant pour elle et pour l'empire
M'ordonne de parler, me dirige et m'inspire.

Je vous connais : mon cœur va s'ouvrir devant vous.
Un héros dans ces lieux nous fut promis à tous.
Un roi le persécute; un empire l'implore :
Des promesses du ciel on se souvient encore;
On hait et l'on méprise un fantôme de roi
Qui craint et qui se venge en répandant l'effroi;
Si du jeune Élénor j'ai guidé la vaillance,
Élénor avec moi sera d'intelligence :
Les guerriers à regret courbent un front soumis;
D'Astyage abusé les fragiles amis,
Aujourd'hui dans sa cour plus rampans que fidelles,
S'il vient à chanceler demain seront rebelles :
On les verra toujours sur les pas du pouvoir,
Et c'est leur intérêt qu'ils nomment leur devoir.
Mais Cyrus obtiendra de plus dignes hommages.
Qu'en pensez-vous, pontife, et qu'attendre des mages?

MEMNON.

L'obéissance aux dieux et des vœux pour Cyrus.

HARPAGE.

Des vœux? Eh! quoi, Memnon, vous n'avez rien de plus!
Quand des rois indolens déshonorent l'empire,
Contre eux-mêmes bientôt leur faiblesse conspire.
Bélus, aimé des siens et partout respecté,
Fut puissant par le glaive et grand par l'équité;
Ninus, Sémiramis, égalant son courage,
De ce roi fondateur ont cimenté l'ouvrage;
Mais les fils de Ninus et de Sémiramis,
Plus crains de leurs sujets que de leurs ennemis,
Dans les bras du sommeil attendaient leur couronne,

Et du sein des plaisirs opprimaient Babylone.
Leur joug avilissait ce peuple généreux;
Il fallait un héros qui vînt régner pour eux,
Et qui, purifiant leur puissance flétrie,
Rajeunît les destins de l'antique Assyrie.
Déjocès eut l'honneur de rétablir nos droits;
Cyaxare après lui nous a soumis des rois;
Mais Astyage, enfin, craintif et sanguinaire,
Ignoré dans les camps où l'on meurt pour lui plaire,
Fatiguant les autels d'un encens odieux,
Par un vœu parricide ose outrager les dieux.
Sous leur volonté sainte il est temps qu'il s'abaisse:
De ces dieux protecteurs acquittant la promesse,
Le héros tant prédit bientôt va se montrer,
Et d'un joug oppresseur il vient nous délivrer.

MEMNON.

Quels jours sont plus brillans? quelle époque est plus belle?
Qu'il vienne; qu'il paraisse; il verra notre zèle:
Des célestes décrets les mages sont garans;
Ils n'ont jamais chéri ces despotes tremblans,
Qui, fermant leurs palais au peuple inaccessibles,
Règnent sans gouverner, idoles invisibles,
Et, cachés sur un trône, y sommeillent en paix,
Inconnus à la gloire autant qu'à leurs sujets.
Si vous n'écoutez pas une vaine espérance,
Si nous voyons Cyrus, ayez-en l'assurance,
Unis à vos guerriers; tous les mages contens,
Éliront le monarque attendu si long-temps.
C'est lui qui fut promis, lui qu'on doit reconnaître;
Lui: tout autre guerrier, quelque grand qu'il puisse être,

Tentera vainement notre fidélité;
Par le ciel en courroux il sera rejeté.
Qu'Élénor avec vous partage la victoire;
Mais si, pour les grandeurs abandonnant la gloire,
Il aspirait lui-même au trône de nos rois,
Un revers éclatant flétrirait ses exploits:
Cyrus appartient seul aux destins de l'Asie,
Et sa tête proscrite est la tête choisie.

HARPAGE.

Voilà les sentimens que j'attendais de vous,
Que j'ai toujours gardés, que nous partageons tous.
Sur le jeune Élénor soyez sans défiance;
Il n'a pas du pouvoir l'orgueilleuse espérance;
Son ame franche et pure est ouverte à mes yeux;
C'est de gloire, Memnon, qu'il est ambitieux:
Suivi de quelques chefs et loin de ses cohortes,
Appelé dans ces lieux, lui-même est à nos portes;
Tandis qu'au nom du roi je vais le recevoir,
Vous, Memnon, remplissant un auguste devoir,
Allez vous réunir à la tribu des mages,
Réservez à Cyrus d'unanimes hommages:
Puisqu'il lui fut donné de régner à son tour,
Qu'il montre aux nations l'équité de retour;
Favori des destins, qu'il soit digne de l'être;
Des Mèdes, des Persans, le père et non le maître,
Qu'en s'appuyant du peuple il lui serve d'appui;
Qu'il règne par la loi; qu'elle règne sur lui.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTYAGE, MANDANE, HARPAGE, SATRAPES, PEUPLE.

ASTYAGE.

Le ciel, en ramenant cette fête sacrée
Qu'avant moi cet empire a dix fois célébrée,
Sans changer l'Univers renouvelle les temps.
Dans l'âge qui n'est plus j'ai régné quarante ans;
Contre les factions soigneux de me défendre,
J'ai répandu des pleurs et j'en ai fait répandre;
Nourrissant chaque jour les soucis inquiets
Ignorés sous le chaume, habitans des palais.
Puissent nos vœux ardens trouver les dieux propices!
Puisse un siècle nouveau, sous de plus doux auspices,
S'ouvrir en protégeant et ce peuple et son roi,

Et vaincre les destins conjurés contre moi!

MANDANE.

Ah! mon père, entouré d'éclat et de puissance,
Pouvez-vous des destins accuser l'inclémence?
Offrez un encens pur et d'équitables vœux.
En semant le bonheur un monarque est heureux :
Non, s'il est isolé dans sa grandeur suprême :
Celui qui n'aime rien n'est point aimé lui-même.

HARPAGE.

Élénor, précédant ses principaux guerriers,
Seigneur, vient sur l'autel déposer ses lauriers.

MANDANE.

Ah! j'éprouve à la fois l'espérance et la crainte.

ASTYAGE.

Qu'il paraisse : abordons la redoutable enceinte,
Qui des prêtres du temple, ordinaire séjour,
Au reste des humains ne s'ouvre qu'en ce jour.

SCÈNE II.

ASTYAGE, MANDANE, MEMNON, ÉLÉNOR, HARPAGE, MAGES, SATRAPES, GUERRIERS, PEUPLE.

(Le sanctuaire s'ouvre. Les mages entourent l'autel du soleil où est allumé le feu sacré.)

MEMNON.

Ame de l'Univers que tes feux renouvellent,
Dieu qui nourris la terre et que les cieux révèlent,
Dieu qui produis sans cesse, et ne fus point produit
Tu brilles par toi-même : et quand la sombre nuit
Sur l'horison paisible a déployé ses voiles,
C'est toi qui luis encor sur le front des étoiles,
Et ramenant le jour aux bords de l'Orient,
Renais toujours le même et toujours différent!
La jeunesse éternelle et l'éternel empire
N'appartiennent qu'à toi : tout nait, vieillit, expire;
Et tandis que tu vois les siècles entassés
Couler comme les flots l'un par l'autre poussés,
Tu restes immobile en ces bruyans naufrages,
Éclairant les débris des peuples et des âges.
Si les Assyriens, les Mèdes, les Persans,
A tes pieds réunis, te prodiguent l'encens,
Par les lois, par les mœurs, tempère la puissance,
Et que, béni par toi, le siècle qui commence,
Puisse, disciple heureux des temps qui ne sont plus,

Éviter leurs erreurs, surpasser leurs vertus.

ASTYAGE.

Elénor, approchez.

MANDANE.

D'où vient mon trouble extrême?

ÉLÉNOR.

Grand roi, princesse auguste, et pontife suprême,
Et vous tous, réunis au sein des mêmes lieux
Où jadis Zoroastre assembla nos aïeux,
Quand il leur enseigna cette loi révérée,
Qui doit du soleil même égaler la durée,
Le ciel nous protégea : rendons graces au ciel.
Vous, guerriers, dans ce temple, aux pieds de cet autel,
Déployez, suspendez, de vos mains triomphantes,
Ces étendards poudreux, ces enseignes sanglantes;
Offrez ces boucliers, ces flèches, ces carquois;
Présentez ces trésors entassés par des rois,
Que tout soit au monarque, à l'empire, à l'armée :
Mais voici la dépouille, autrefois renommée,
D'un chef audacieux qui tomba sous mes coups;
Bien que j'ai seul conquis et dont je suis jaloux.

ASTYAGE.

Qui donc, vous excepté, qui pourrait y prétendre?
Il est des plus hauts prix que vous devez attendre.
Et vous, fille des rois, que nos solennités
Consolent un moment vos regards attristés;
Honorez le vainqueur, en cette auguste fête,
Et donnez-lui ce fer devenu sa conquête.

ÉLÉNOR.

Ah! ce glaive à ses yeux est un objet d'effroi.
Il fut long-temps...

MANDANE.

A qui? donnez-le moi.
Cambyse! ô ciel!

ÉLÉNOR.

Cambyse illustra cette épée:
Aux bords du Thermodon sa valeur fut trompée:
J'ai cherché son vainqueur et je l'ai combattu;
J'ai nommé votre époux et son ombre a vaincu.
C'est le dernier exploit qu'ait tenté ma jeunesse.

MANDANE.

Il a vengé Cambyse! ô douleur, ô tendresse:
Mais Cyrus... ah! pardonne au trouble de mon cœur,
Cher Cambyse! et c'est vous, vous qu'il eut pour vengeur!

HARPAGE.

C'est lui.

MANDANE.

Jeune héros, je vous rendrai ces armes,
Mais je vous les rendrai couvertes de mes larmes,
Parure d'un époux si tendrement aimé!
Le voilà donc ce fer, à vaincre accoutumé,
Qui n'a pu de la mort préserver sa vaillance!
Ce fer dont je l'armai dans une autre espérance,
Lorsqu'à ce même autel, témoin de ses adieux,
Pour Mandane et Cyrus il invoquait les dieux!
Vous devez, Élénor, ce glaive à la victoire:
Dans les mains de Cambyse il a connu la gloire;

Il aurait dû passer dans les mains de son fils :
Mais il vous appartient, mais vous l'avez conquis.
Ah! du moins, en portant cette armure sacrée,
Ah! n'oubliez jamais que Mandane éplorée,
Une veuve, une mère, a fait, dans sa douleur,
Des vœux pour votre gloire et pour votre bonheur.

ÉLÉNOR.

Oui, j'en fais le serment; et je vous jure encore,
Par cet autel sacré, par ce fer qui m'honore,
Par vous, par vos malheurs, par votre auguste époux,
De verser tout mon sang pour l'empire et pour vous.

ASTYAGE.

Digne appui de mon trône, espoir d'un nouvel âge,
Le ciel même a guidé votre jeune courage;
Seul, en faveur de tous, vous pourrez obtenir
Des signes fortunés, garants de l'avenir.
Ne souillons pas l'autel par le sang des victimes;
Mêlons à notre encens des souhaits magnanimes :
Présentez-les aux dieux; les dieux seront calmés.

ÉLÉNOR.

Par le pontife roi, feux jadis allumés,
Feux qui, de notre Asie attestant les hommages,
Brûlés incessamment, conservés par les mages,
Emblème des rayons de cet astre divin
Qui n'eut point d'origine et n'aura point de fin;
Que le siècle naissant soit pur comme vous-mêmes;
Que, respectant des lois les volontés suprêmes,
Le prince ait des amis plutôt que des sujets;

Sans craindre les combats, qu'il chérisse la paix;
Que les pleurs des vaincus désarment sa victoire,
Qu'il aime le mérite et permette la gloire!
L'estimer dans autrui, c'est déjà l'obtenir:
Prompt à récompenser, qu'il soit lent à punir:
Tels sont les vœux publics; j'ose les faire entendre:
Puisse avec eux, l'encens, que ma main va répandre,
Monter jusqu'au séjour rayonnant de clarté
Où règne au sein des dieux l'éternelle équité!

MEMNON.

Vos souhaits sont remplis, et jamais sacrifice
N'obtint des Immortels un plus heureux auspice.

MANDANE.

Le ciel exaucera des vœux dignes de lui.

MEMNON.

Roi, princesse, guerriers, peuple, c'est aujourd'hui
Que va s'ouvrir pour vous le livre prophétique
Inspiré par le ciel à la sagesse antique.
D'un illustre destin le cours est commencé.
Quel sort, jeune héros, à la terre annoncé,
Te cache aux nations qui déjà t'ont vu naître?
Les temps sont arrivés; tu viens; tu vas paraître.
Ton nom sera Cyrus.

ASTYAGE.

O ciel!

MANDANE.

O mon cher fils!

MEMNON.

J'abaisserai le front de tes fiers ennemis,
A dit le Dieu vivant; pour toi, ma main guerrière
Rompt des portes d'airain l'impuissante barrière;
Les rois, à ton nom seul, ont reculé d'effroi :
Mon souffle t'accompagne et marche devant toi.
Tes lois dans Israël font cesser l'esclavage;
Tyr abaisse à tes pieds l'orgueil de son rivage;
Tu brises son trident qu'accusait l'Univers,
Et tes vaisseaux vengeurs délivrent les deux mers.
Aucun ne doit en vain, dans ton empire immense,
Invoquer ta justice et même ta clémence;
Mille autres ont vaincu : tu sauras gouverner,
Et pour régner en tout, tu sauras pardonner.
Viens, commande à ce prix; ce sont-là mes oracles;
J'ai préparé ta voie, et de nombreux obstacles
N'auront fait que t'ouvrir un plus large chemin,
Puisque le Dieu des dieux te conduit par la main.

MANDANE.

O brillant avenir!

ASTYAGE.

O destin qui m'accable!

MEMNON.

Mages, fermez du Dieu l'enceinte redoutable;
Et dans le sanctuaire, à ses pieds, renfermés,
Offrons-lui, sans témoins, nos vœux accoutumés.

SCÈNE III.

ASTYAGE, MANDANE, ÉLÉNOR, HARPAGE,
SATRAPES, GUERRIERS, PEUPLE.

ASTYAGE.

Harpage, c'en est fait; ma perte se prépare.

HARPAGE.

À ce nom d'un banni quel trouble vous égare?

ASTYAGE.

Que ne suis-je un banni par les dieux protégé!

HARPAGE.

Quel est votre dessein?

ASTYAGE.

Je n'en ai point changé.

MANDANE.

Ah! Seigneur, désarmez cet œil sombre et sévère.

ASTYAGE.

Hélas!

MANDANE.

Cyrus et moi n'avons-nous plus de père?

ASTYAGE.

Que peut-il vous manquer quand vous avez les cieux?
Allez, ma fille; et vous, demeurez en ces lieux,
Jeune et brave guerrier, soutien de cet empire.

MANDANE.

Quel est donc ce mystère? à peine je respire.
Vos vertus, Élénor, dissipent mon effroi.
Craignez les dieux, mon père; Harpage, écoutez-moi.

SCÈNE IV.

ÉLÉNOR, ASTYAGE

ÉLÉNOR.

Ah! Seigneur, pour un fils ses pleurs vous sollicitent,
Quand les dieux ont parlé quelles frayeurs l'agitent?
Vous voyez dans Cyrus un prince aimé du ciel.

ASTYAGE.

Je ne vois dans Cyrus qu'un ennemi mortel.

ÉLÉNOR.

Qu'entends-je? On le disait, seigneur, et votre gloire
M'avait jusqu'à ce jour interdit de le croire.

ASTYAGE.

N'ai-je donc pas le droit d'arrêter dans son cours
Un destin qui menace et mon trône et mes jours?
Nuisible en sa naissance, il est temps qu'il finisse.

ÉLÉNOR.

Les dieux mêmes n'ont pas le droit de l'injustice:
De verser des bienfaits se faisant un devoir,
Ils ont, par leur bonté, limité leur pouvoir.

ASTYAGE.

Leur bonté ne va point jusqu'à souffrir l'outrage;
L'autorité des rois est aussi leur ouvrage;
Lorsqu'au nom de ces dieux on ose la braver,
Le devoir des sujets est de la conserver.
C'est le vôtre, Élénor; un maître vous confie
Le soin de son empire et même de sa vie.
Chez les Scythes caché, Cyrus est leur soutien;
Vous fûtes leur vainqueur, soyez encor le sien;
Il est temps; prévenez son dessein parricide;
Entre Élénor et lui que le glaive décide:
Allez, courez, servez un trop juste courroux.

ÉLÉNOR.

Qui? moi! contre Cyrus! que me proposez-vous?

ASTYAGE.

De la gloire, un combat, quelque danger peut-être,
L'honneur de garantir les jours de votre maître.
Écoutez. De ce trône affermi par vos mains,
Cyrus, en succombant, vous ouvre les chemins;
Et, pour un tel service, une telle assurance
Peut d'un soldat fidèle étonner l'espérance.

ÉLÉNOR.

Dans vos offres, seigneur, rien ne peut m'étonner,
Hormis l'indigne emploi que vous m'osez donner,
Un soldat, votre aïeul, régénéra l'empire.
Si ce n'est pas un trône où ma valeur aspire,
J'ose au moins me flatter de l'espoir glorieux
Qu'un jour mes descendans nommeront leurs aïeux.

Laissez-leur, puisqu'enfin ma gloire est leur partage,
Recueillir tout entier cet unique héritage.
Cyrus vous appartient, vous l'avez délaissé :
Permettez-lui de vivre en un désert glacé.
Même hors des confins de cet empire immense,
N'est-il pas un asile où le pardon commence?
Que dis-je? espérez-vous un plus grand héritier?
Ah! mon devoir serait de me sacrifier,
De vous garder Cyrus en mourant sa victime.
Oui, périsse Élénor, mais non souillé d'un crime!
Mon nom, par cent héros, quelquefois prononcé,
Serait chéri par eux et par eux surpassé :
Mais, jetés sur la terre à de longs intervalles,
Où sont-ils ces mortels dont les ames royales
Aiment les sages lois, en respectent le frein,
Et se font pardonner le pouvoir souverain?

ASTYAGE.

Il doit être chéri quand il est légitime,
Et jamais excusé s'il appartient au crime.
Mais, où peut parvenir, en respectant les lois,
Ce roi, ce conquérant sans trône et sans exploits,
Ou plutôt ce banni, privé même d'un père,
Et qui n'a d'autre bien que les pleurs de sa mère?

ÉLÉNOR.

Cyrus est agrandi par son adversité,
Et fût-il orphelin, les dieux l'ont adopté.

ASTYAGE.

Qui le sait? qui dira si le fils de Cambyse
Est Cyrus dont la gloire à l'Asie est promise?

ÉLÉNOR.

S'il ne l'est pas, des dieux il n'aura point l'appui :
S'il l'est, que pouvez-vous contre les dieux et lui?

ASTYAGE.

C'est ainsi qu'outrageant les droits du diadême,
Vous pesez devant moi ma volonté suprême!
Seul, je dois commander ; c'est à vous d'obéir,
D'exécuter mes lois, de vaincre et de punir.

ÉLÉNOR.

Vos ennemis.

ASTYAGE.

Cyrus.

ÉLÉNOR.

Eh, quoi! votre famille?
Votre héritier?

ASTYAGE.

Jamais.

ÉLÉNOR.

Le fils de votre fille?

ASTYAGE.

Lui-même.

ÉLÉNOR.

Avec ce fer qu'illustra son époux;
Qu'après l'avoir conquis je tiens d'elle et de vous?

ASTYAGE.

D'elle, mais par mon ordre, et de moi pour défendre
Un trône où quelque jour vous auriez pu prétendre.
Avant vous, renommé dans le champ des combats,
Cambyse avec honneur y reçut le trépas.

Sa fortune sous moi fut toujours florissante,
Utile à mon empire et non pas menaçante;
Et ce fer redoutable à tous mes ennemis,
Par Cambyse illustré peut combattre son fils.
Allez, et rassurant ma puissance allarmée...

ÉLÉNOR.

Le combattre! eh! seigneur, où donc est son armée?
Où donc est-il? Du glaive implorant le secours,
Tout son camp révolté menace-t-il vos jours?
Vous régnez; et Cyrus malheureux, mais fidelle,
Caché loin de ce trône où son destin l'appelle,
Espérant des dieux seuls un avenir plus doux,
Fait des vœux pour sa mère et peut-être pour vous.
Et moi, vous trahissant par mon obéissance,
J'irais... Vous n'avez point cette horrible espérance;
Non, vous me puniriez si j'osais vous servir,
Quand par un tel exploit je pourrais me flétrir.
Triompher de Cyrus, du ciel qui le protège!
Où traîner désormais ma gloire sacrilége?
J'aurais vaincu Cyrus, mais non pas le remord.
Et que dirait Mandane en apprenant sa mort?
Mandane! elle en mourrait. Songez-vous qu'elle est mère?
Elle en mourrait, seigneur, dans les bras de son père:
Martyr infortuné du pouvoir absolu,
Vous seriez seul au monde et vous l'auriez voulu!

ASTYAGE.

Je n'aurais point compté sur tant de résistance.
Il suffit. Un héros qui brave ma puissance,
Comme ennemi du trône ose se déclarer,

Et ménager Cyrus, c'est déjà conspirer.
Adieu ; sans votre appui je calmerai l'empire.
Vous avez mon secret ; craignez qu'il ne transpire :
Même au sein du triomphe et parmi vos guerriers,
Mon courroux peut encore atteindre vos lauriers.

SCÈNE V.

ÉLÉNOR, HARPAGE.

HARPAGE.

Venez ; un peuple ému par la reconnaissance
Du héros, son appui, demande la présence.
Lui seul donne la gloire. Offrez-vous à ses yeux ;
Et, ce devoir rempli, revenez dans ces lieux
Où la fille du roi va bientôt vous attendre ;
Elle veut, en secret, vous voir et vous entendre :
Avec l'empire entier vous savez ses chagrins.

ÉLÉNOR.

La mère de Cyrus? Hélas! que je la plains!
Qu'elle a droit de pleurer! noble et vaillant Harpage,
Sous vous, de la vertu j'ai fait l'apprentissage.
Quand fuirai-je avec vous ce dangereux séjour?

HARPAGE.

Votre ame est insensible aux pompes de la cour!
Ah! puisqu'à vos regards ses yeux n'ont point de charmes,
Ensemble, s'il le faut, nous reprendrons les armes.

Je vous suivrai partout, jeune élève des dieux.
Ce sont eux qui, sur vous veillant du haut des cieux,
D'un triomphe éternel ont semé votre route.
Ah! seigneur,... Élénor, ces mêmes dieux sans doute,
Au moment du péril vous prêtant leur soutien,
Consommeront bientôt leur ouvrage et le mien.

ÉLÉNOR.

Puissent-ils de Cyrus finir les infortunes!
Mais que me parlez-vous de pompes importunes?
Nourri dans les forêts, et parmi les pasteurs,
Que me font d'une cour les charmes imposteurs?
Ah! montrons-nous au peuple et voyons la princesse;
Mais bientôt dans les camps ramenez ma jeunesse;
Fuyons loin de ces lieux à mon cœur étrangers;
Rendez-moi mes travaux, mes combats, mes dangers;
Et si même des camps la franchise est bannie,
S'il y faut respirer l'air de la tyrannie,
Dans le fond des déserts cherchons la liberté,
Et restons vertueux avec impunité.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, HARPAGE.

MANDANE.

Oui, sans doute, Élénor est votre heureux ouvrage;
Il unit comme vous la franchise au courage.
De quelle noble ardeur ses traits sont animés!
Avez-vous entendu les vœux qu'il a formés?
Il doit aimer Cyrus puisqu'il est magnanime.
Le vainqueur de Cambyse est tombé sa victime.
Jamais de tant d'espoir mon cœur ne s'est flatté.

HARPAGE.

Par l'hommage public un moment arrêté,
Embelli des lauriers qui parent sa jeunesse,
D'une gloire sans tache il jouit sans ivresse.
Élénor va venir; vous pourrez tout sur lui:

Un jour peut-être, un jour il sera votre appui.

MANDANE.

Il va venir! Qu'il tarde à mon impatience!
Des destins de Cyrus aura-t-il connaissance?
Il vengea mon époux. S'il avait vû mon fils?
Si, tous deux par le ciel l'un de l'autre avertis,
Tous deux pleins du respect que la valeur inspire...

HARPAGE.

Ah! princesse, pour vous, pour eux, pour tout l'empire!
Je desire plutôt que les dieux immortels
Voilent encore Cyrus même aux yeux maternels.
Astre paisible et pur, que du sein des nuages
Radieux il s'élance, et calme les orages.
Mais plus nous approchons du moment fortuné,
Plus je vois de périls Cyrus environné.
Hélas! je crains pour lui jusqu'à votre tendresse.
On vient. C'est Élénor : avec lui je vous laisse.

SCÈNE II.

MANDANE, ÉLÉNOR.

MANDANE.

Le voici : quel aspect! que mon cœur est ému!

ÉLÉNOR.

O veuve d'un héros, vous de qui la vertu,
Aux dieux obéissante, aux malheureux propice,

Devrait fléchir du sort la trop longue injustice;
Disposez d'un guerrier qui vous sera soumis.
Par quel bienfait peut-il, auprès de vous admis,
Vous présenter ses vœux et sa reconnaissance?

MANDANE.

Il suffit des lauriers cueillis par sa vaillance.
L'état vous doit beaucoup; je vous dois plus encor.
Je suis mère. Écoutez, généreux Élénor.
Si l'Araxe autrefois vous a vu sur sa rive
De Cambyse immolé venger l'ombre plaintive,
Au nom de mon époux, que son fils et le mien
Dans l'appui de l'état trouve encore un soutien.

ÉLÉNOR.

Lui! non pas un soutien, mais un soldat fidelle.
Les héros dont il sort, le sceptre qui l'appelle,
La terre qui l'attend, les dieux qui l'ont promis,
Voilà sur quels soutiens doit compter votre fils.

MANDANE.

Ah! combien ce langage est doux pour une mère!
Mais, quoi! durant le cours d'un destin si prospère,
Aux lieux qu'en triomphant vous avez parcourus,
La fortune à vos yeux n'a pas montré Cyrus?

ÉLÉNOR.

Jamais.

MANDANE.

Jamais!

ÉLÉNOR.

Partout on me parlait sans cesse
De sa gloire future et de votre tendresse,

De ses malheurs si longs et si peu mérités,
Des pleurs qu'il doit répandre et qu'il vous a coûtés.

MANDANE.

Devant vous un moment s'il avait pu paraître,
Et ses pleurs et les miens seraient séchés peut-être.
Oui, le cœur d'un héros est sans peine attendri :
Vous aimeriez Cyrus, vous en seriez chéri;
Tous deux nés pour la gloire et tous deux dans cet âge
Où la vertu facile embellit le courage,
Tous deux chargés du soin d'illustrer l'avenir,
Que de liens sacrés qui devaient vous unir!
Mais le ciel entre vous mit quelque différence :
Vous avez les honneurs; Cyrus a l'espérance;
Le sort, juste une fois, a comblé tous vos vœux;
Et Cyrus est errant, Cyrus est malheureux!

ÉLÉNOR.

Son ame est à l'épreuve; elle en sera plus pure :
Trop souvent la puissance est insensible et dure:
Les bons rois sont toujours élèves des malheurs;
Il a pleuré lui-même; il essuîra des pleurs.

MANDANE.

Oui, je le sens; mais vous, vous dont la voix touchante
Par ces mots pénétrans me console et m'enchante,
Auriez-vous, Élénor, connu l'adversité?

ÉLÉNOR.

Je suis homme, orphelin, né dans la pauvreté,
Errant dès le berceau.

MANDANE.

Vous aussi! vous!

ÉLÉNOR.

Mon père,
Armant du fer guerrier sa main sexagénaire,
Abandonna pour moi le soc agriculteur,
Et le soin des troupeaux dont il était pasteur.
Si j'osais quelquefois plaindre ma destinée,
Mandane, disait-il, Mandane infortunée,
Pleure sur son époux et tremble pour son fils;
Mandane, dont le cœur à la vertu soumis,
Du timide opprimé prit toujours la défense.
Ah! c'est le premier nom qu'ait appris mon enfance.

MANDANE.

Ciel!

ÉLÉNOR.

J'entrais dans un temple, et les larmes aux yeux,
Je prononçais Mandane et j'invoquais les dieux.

MANDANE.

Un pasteur... Approchez. Ah! plus je l'envisage,
Plus d'un époux chéri je retrouve l'image.
C'était là son maintien, sa démarche, sa voix;
Tel à mes yeux charmés il parut autrefois,
Lorsque brillant encor des fleurs de la jeunesse,
Il offrait à mes vœux sa gloire et sa tendresse.
Vous, le fils d'un pasteur?

ÉLÉNOR.

Je vous l'ai dit.

MANDANE.

Hélas!
Me trompé-je? achevez. Son nom n'était-il pas...

ÉLÉNOR.

Arbacès.

MANDANE.

Arbacès!

ÉLÉNOR.

Un vain espoir vous flatte.

MANDANE.

Arbacès, dites-vous, et non pas Mitradate.

ÉLÉNOR.

Mitradate à mes yeux ne s'est jamais montré;
Mais son nom m'est connu : je n'ai point ignoré
Que d'Harpage et de lui l'heureuse intelligence
A conservé Cyrus proscrit dès sa naissance;
Qu'il lui servit long-temps et de guide et d'appui;
Que d'asile en asile il fuyait avec lui.
Hélas! depuis trois ans le destin les sépare;
Chez les Scythes caché, sous un climat barbare,
Depuis trois ans, dit-on, Cyrus est isolé.
Arbacès, en ce temps, de vieillesse accablé,
Expirait loin de moi dans les champs d'Amasie;
Et moi, portant la guerre aux bornes de l'Asie,
Et du sort, une fois, désarmant le courroux,
Je servais votre père et vengeais votre époux.

MANDANE.

J'ose encore implorer votre audace intrépide;
Cyrus est sans appui, sans compagnon, sans guide;

J'avais cru... j'abandonne un espoir aussi doux,
Mais non les sentimens que j'ai conçus pour vous.
Vous n'êtes point Cyrus : eh! bien, soyez son frère;
Soyez mon second fils; je serai votre mère :
Courez, sanctifiez ce glaive paternel,
Qui des cieux prévoyans fut le don solennel :
Cyrus n'a plus que vous, à vous je le confie;
Conservez, protégez, environnez sa vie;
Aux périls, aux déserts, redemandez Cyrus;
Dans mes vœux, dans mes pleurs, vous serez confondus;
Mon amour vous unit, que mon nom vous rassemble;
Combattez, triomphez, vivez, régnez ensemble.

ÉLÉNOR.

J'accepte avec transport le nom de votre fils,
Tout, excepté l'empire; il ne m'est point promis.
Orphelin, sans naissance, adopté par vos larmes,
N'est-ce donc point assez ? Je consacre mes armes
A ce frére chéri que vous m'avez donné,
A ce roi qu'un oracle a déjà couronné.
Ses périls sont les miens, et ma vie est la sienne;
Gardons Cyrus au monde, à sa mère, à la mienne.
Je cours avec les dieux en partager le soin :
Jamais, jamais peut-être il n'en eut plus besoin.

MANDANE.

O ciel! daignez instruire une mère allarmée.

ÉLÉNOR.

Je ne m'explique point; mais je rejoins l'armée.

MANDANE.

J'entends votre silence ; un père...

ÉLÉNOR.

Le voici.

SCÈNE III.

ÉLÉNOR, MANDANE, ASTYAGE.

ASTYAGE.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Jouissez, Élénor, de ces pompeuses fêtes ;
Allez revoir un peuple épris de vos conquêtes ;
Triomphez aujourd'hui : demain, dès que le jour
Au sein de nos remparts brillera de retour,
Regagnez un rivage où déjà votre absence
Peut de mes ennemis ranimer l'espérance ;
Courez au sein des camps, chez les Scythes vaincus,
Attendre, avec respect, mes ordres absolus.

ÉLÉNOR.

Je m'y rendrai, seigneur ; j'y servirai l'empire ;
C'est le bien, le trésor, la grandeur où j'aspire.
Oui, les Scythes bientôt reverront leur vainqueur ;
Je rejoindrai ces camps habités par l'honneur,
Ces camps où vos soldats conservent ma mémoire,
Où mon ame auprès d'eux n'a connu que la gloire.
Une gloire nouvelle et digne d'Élénor,

S'unit à votre voix et m'y rappelle encor :
Je saurai l'obtenir; elle est brillante et pure;
A vos ordres sacrés obéir sans murmure,
Sera, dans tous les temps, mon devoir le plus doux,
Quand vos ordres, seigneur, seront dignes de vous.

SCÈNE IV.

MANDANE, ASTYAGE.

ASTYAGE.

Je ne m'aveugle point, ma fille, et votre père
Craint d'avoir, en ce jour, un reproche à vous faire.

MANDANE.

A moi, seigneur?

ASTYAGE.

A vous. Pourquoi cet entretien?
Voulez-vous à Cyrus ménager un soutien?

MANDANE.

Eh! qui sait mieux que vous le sort qu'on lui prépare?
Il est errant, proscrit; l'Univers nous sépare.
Que puis-je en sa faveur? le nommer et pleurer.
Hélas! contre mon fils dois-je aussi conspirer?

ASTYAGE.

Non; mais au pied du trône, et dans tout mon empire,
Pour votre fils, Mandane, on s'émeut, on conspire;
Renouvelant des cieux les antiques décrets,
La thiare elle-même est dans ses intérêts.

On ose, je le sais, outrageant ma vieillesse,
Du sceptre que je tiens accuser la faiblesse;
Et trop faible, en effet, soit bonté, soit mépris,
J'ai d'un peuple volage encouragé les cris.
Sur le nom de Cyrus tout le complot repose;
Astyage a l'empire, et Cyrus en dispose.
Mais j'aurai des appuis, peut-être des vengeurs.

MANDANE.

Et, vous ne craignez point d'avouer vos fureurs!
Armer contre ses jours une main meurtrière!
Vous! laissez-vous fléchir; rendez-vous : la prière,
La prière tremblante est la fille des dieux.
Dédaigne-t-on ses pleurs? ses cris vont jusqu'aux cieux;
Elle y monte plaintive, et redescend terrible,
Apportant sur ses pas, au mortel inflexible,
Quelquefois la vengeance; et toujours le remord
Qui rend la vie affreuse et prolonge la mort.
Il siége sur le trône auprès de sa victime.
Ah! chassez loin de vous ce compagnon du crime,
Ou bien laissez-moi fuir un horrible séjour,
Ne me contraignez plus d'entendre chaque jour
Mon père, de mon fils prononcer la sentence.
Le crime de Cyrus est dans son existence :
Il me la doit; lui seul est cependant puni.
Ma patrie est aux lieux où Cyrus est banni.
Que fais-je auprès de vous quand vous n'êtes plus père?
Moi, j'ai toujours un fils; moi, je suis toujours mère.
J'irai, j'irai, seigneur, l'arracher au trépas;
Reconnaître le sol qu'auront touché ses pas;
Suivant, pour le trouver, la trace de ses larmes,

De vos soldats vainqueurs j'affronterai les armes ;
Des Scythes révoltés j'irai chercher les traits ;
J'irai fléchir pour lui les monstres des forêts.
Ah! dans ces noirs déserts, si la faim dévorante
Nous atteint lentement d'une mort déchirante,
En expirant du moins nous serons réunis ;
Il connaîtra sa mère, et j'aurai vu mon fils ;
Je pourrai l'appeler de ce nom cher et tendre,
Et lorsque les humains cesseront de m'entendre,
Des dieux, par un regard, solliciter l'appui,
Le serrer dans mes bras, et mourir avant lui.

ASTYAGE.

Je voudrais de Cyrus vous accorder la grace ;
Votre douleur m'émeut, et non votre menace.
Contre un ambitieux j'assure mes états ;
Je le dois : les remords ne m'en puniront pas.
Memnon paraît. Adieu. Que sa voix vous console ;
Qu'il vous berce à loisir d'un oracle frivole.
Mais s'il pense, abusant de nos solennités,
Enflammer des esprits déjà trop agités ;
Par de rebelles vœux s'il ose encore me nuire ;
Bientôt, en vous quittant, je veux bien l'en instruire,
Bientôt j'irai frapper, jusque sur son autel,
Un pontife imposteur qui ment au nom du ciel.

SCÈNE V.

MANDANE, MEMNON.

MEMNON.

Je vous plains, je l'excuse, et je crains peu sa haine.
Auprès de vous, princesse, un autre soin m'amène :
Un étranger, couvert d'un humble vêtement,
Veut, loin de tous les yeux, vous parler un moment.
Il vient de m'aborder, lentement, l'œil humide ;
Il a quelque secret : l'infortune est timide.
Une longue tristesse, et les rides du temps
Ont sillonné son front couvert de cheveux blancs.

MANDANE.

Un vieillard !

MEMNON.

Ses chagrins, qu'avec peine il dévore,
Émeuvent la pitié que son regard implore.
J'ai voulu, mais en vain, pénétrer dans son cœur ;
C'est à vous qu'il prétend révéler sa douleur,
A vous seule ; et déjà l'infortuné s'avance.
Vous ne tromperez point sa douce confiance.
Vous honorez le ciel ; et le bienfait pieux
Est le plus pur encens qu'on puisse offrir aux dieux.
Je vous laisse.

SCÈNE VI.

MANDANE, MITRADATE.

MANDANE.

Approchez, ô vieillard vénérable.
Vous tremblez ! vous pleurez ! le malheur vous accable !

MITRADATE.

Oui. J'ai véeu long-temps : j'ai dû long-temps souffrir.

MANDANE.

Si vous versez des pleurs, ne peut-on les tarir,
Écarter loin de vous la misère cruelle ?
Laissez-moi cet espoir.

MITRADATE.

C'est Mandane, c'est elle ;
Mandane dont le nom rappelle des bienfaits.
J'ai reconnu son cœur, et même avant ses traits.

MANDANE.

Vous qui parlez, vieillard, je crois vous reconnaître.
Ecbatane en ses murs vous a-t-elle vu naître?

MITRADATE.

Non ; mais elle n'est point nouvelle à mes regards :
J'ai visité souvent ses fastueux remparts ;
J'ai vu briller Cambyse au milieu de nos fêtes,
Quand un si bel hymen couronnait ses conquêtes ;

Et, par un sort heureux, j'habitais ce séjour,
Lorsqu'en votre palais Cyrus a vu le jour.

MANDANE.

Cyrus?

MITRADATE.

Il me fut cher. Je l'ai sauvé. Tout change.

MANDANE.

Vous êtes Mitradate.

MITRADATE.

Il est trop vrai.

MANDANE.

Qu'entends-je?
Mitradate! Et mon fils? Qu'il se montre à mes yeux.
Courons. Vous vous taisez! N'est-il pas dans ces lieux?
Mon fils? Expliquez-moi cet horrible silence.

MITRADATE.

Sous la main d'un guerrier...

MANDANE.

Eh quoi! plus d'espérance!
Il ne vit plus! Mais vous, qui conduisiez ses pas,
Vous vivez! vous étiez témoin de son trépas!

MITRADATE.

Ah! croyez qu'avant lui j'aurais cessé de vivre.
Loin de moi...

MANDANE.

Loin de vous! ah! vous deviez le suivre,
Veiller partout sur lui, partout l'environner.

Ne le conserviez-vous que pour l'abandonner ?

MITRADATE.

Épargnez mes vieux ans ; ce reproche m'accable :
D'un si lâche abandon je ne suis point coupable.

MANDANE.

Qui donc vous sépara ?

MITRADATE.

Qui ? la fatalité.
Poussé par les destins, lui-même il m'a quitté.
J'en atteste les dieux et cette ombre si chère,
Ce fils, qui fut le mien, qui m'appelait son père,
Vous-même, et les dangers qu'avec lui j'ai courus ;
J'aurais péri cent fois pour conserver Cyrus.
Ah ! j'ai dans tout l'empire, et d'asile en asile,
Traîné durant trois ans ma douleur inutile,
Redemandant Cyrus aux rives du Jourdain,
Aux monts de l'Arménie, aux bords du Pont-Euxin.
J'apprends enfin, j'apprends que sous le glaive impie,
Dans les flots de l'Araxe, il termina sa vie :
C'est mon dernier malheur ; je n'y survivrai pas ;
Et je viens à vos pieds implorer le trépas.

MANDANE.

Au lieu même où son père obtenait la vengeance,
Il succombe ! Élénor aurait pris sa défense.
Ah ! sans doute éloigné...

MITRADATE.

Quel nom prononçez-vous ?

MANDANE.

Le nom de ce héros qui vengea mon époux.

MITRADATE.

Élénor ?

MANDANE.

Élénor.

MITRADATE.

O perfidie ! ô crime !
Votre malheureux fils a péri sa victime.

MANDANE.

D'Élénor ? Et lui seul dissipait mon effroi !
O mon fils ! en ce jour je l'implorais pour toi !
Après avoir conquis l'armure de Cambyse...

MITRADATE.

En dépouillant Cyrus Élénor l'a conquise.
Au milieu des combats, accablé d'ennemis,
Cambyse en expirant la léguait à son fils.

MANDANE.

Cette horrible nouvelle...

MITRADATE.

Est trop bien confirmée.
Sur les bords de l'Araxe, interrogez l'armée,
Et l'Hircanie entière, et les Scythes vaincus :
On célèbre Élénor, mais on pleure Cyrus.

MANDANE.

Élénor a le prix de son affreux courage.
Et j'ai pu le donner, et j'ai cru... Mais Harpage !

Harpage à ma douleur en aurait imposé !

MITRADATE.

Élénor en impose ; Harpage est abusé.

MANDANE.

Il suffit. Laissez-moi. Courez dire à mon père,
Que grace à ses bienfaits j'ai cessé d'être mère.
Qu'il goûte loin de moi ses triomphes sanglans.
Mais auprès de Memnon guidez mes pas tremblans.
C'en est donc fait ! Et vous, dieux cruels, dieux injustes,
Ainsi vous remplissez vos promesses augustes !
Voilà de vos autels les oracles certains,
Et de vos favoris ce sont là les destins !
Chaque jour, à vos pieds, si mes humbles prières,
Si de mes longues nuits les chagrins solitaires,
En faveur de Cyrus n'ont pu fléchir le sort,
Si mes pleurs n'ont de vous obtenu que sa mort,
Ah ! du moins trop long-temps ma voix vous importune ;
Mettez, mettez un terme à quinze ans d'infortune,
Et rejoignez enfin, dans les mêmes débris,
L'épouse à son époux, et la mère à son fils.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, ÉLÉNOR.

MANDANE.

Élénor devant moi ! Ce maintien magnanime
Voile aux regards séduits un cœur né pour le crime !
D'un père sans pitié l'émissaire odieux
Ose, encor teint de sang, braver l'aspect des dieux
Il ose de Mandane affronter la présence !

ÉLÉNOR.

Pour me justifier, ou subir ma sentence.

MANDANE.

Comme un vil assassin hautement désigné...

ÉLÉNOR.

Vous m'en voyez surpris et surtout indigné.

MANDANE.

Indigné!

ÉLÉNOR.

Je conçois qu'un récit infidèle
Ait aisément troublé votre ame maternelle.
Mais ce n'est point Cyrus qui tomba sous ma main;
Ce n'est point votre fils; c'est un Scythe inhumain;
Le guide le plus sûr dirigea mon courage.

MANDANE.

Un guide, ô ciel! et qui?

ÉLÉNOR.

Soupçonnez-vous Harpage?

MANDANE.

Qui? moi le soupçonner! Harpage, dites-vous...

ÉLÉNOR.

Harpage m'ordonna de venger votre époux,
Me peignit le guerrier qui fit couler vos larmes,
Me désigna ses traits, ses vêtemens, ses armes.
Plein de vous, de Cambyse, et l'espoir dans le cœur,
Je courus d'un héros combattre le vainqueur.
Seul, je le trouvai seul, au sortir d'un bois sombre,
Quand le jour incertain se mêlait avec l'ombre,
Sur une roche aride, étroite, et dont les flancs,
Dans l'Araxe écumeux, vomissait des torrens;
Silencieux désert, lieux entourés d'abîmes,
Lieux témoins des combats, peut-être aussi des crimes.
Je vis briller l'armure et reconnus les traits;
La dépouille arrachée aux monstres des forêts

Du Scythe audacieux couvrait la taille immense;
Il agitait son glaive; et, fier de sa vaillance,
S'avançait les regards de fureur allumés,
Tel qu'on peint les géans contre le ciel armés.
Il m'aperçoit, s'arrête, et sa bouche perfide
M'accueille avec dédain d'un sourire homicide.
Moi, j'implore Cambyse; et, fort d'un tel appui,
J'affronte son vainqueur, et marche contre lui.
Nos glaives sont croisés dans l'étroite carrière,
Et font jaillir le feu, le sang et la poussière.
La fortune entre nous a long-temps balancé;
Et, sans l'avoir atteint, je suis deux fois blessé :
Il le voit, jette un cri, croit triompher, s'élance;
Alors mon glaive heureux, poussé par la vengeance,
Du terrible ennemi perçant le bouclier,
Dans son cœur inhumain se plongea tout entier.
Il tomba, fier encore, avide encor de gloire,
Ses regards expirans menaçaient ma victoire,
Il exhala son ame avec de longs sanglots;
Et l'Araxe, en grondant, le roula dans ses flots.

MANDANE.

Je l'entends sans frémir! Quel étrange supplice!
Son ascendant m'opprime et me rend sa complice.

ÉLÉNOR.

Non, je n'ai point cueilli de coupables lauriers;
Non, soupçonné par vous, j'en appelle aux guerriers.
Faut-il enfin le dire? Ici, dans ce lieu même,
J'ai méconnu du roi la volonté suprême.
Il osait m'ordonner de combattre Cyrus :

Vous pourrez d'Astyage apprendre mes refus.
J'ai triomphé pour vous; ma main fut toujours pure;
Elle n'a point trahi, mais vengé la nature.

MANDANE.

De surprise et d'effroi mon cœur est combattu.
Quoi! chez un criminel l'accent de la vertu!

ÉLÉNOR.

Mon père à la vertu fut constamment fidèle;
Formé par ses leçons, je l'ai pris pour modèle;
Et, tandis que sur vous mes larmes ont coulé,
J'ai vaincu les malheurs dont j'étais accablé.
Ils cessaient près de vous, sont-ils prêts à renaître?
Dans ce temple, aujourd'hui, je vous ai fait connaître
Mon sort, long-temps obscur, ma longue adversité :
Vous m'écoutiez alors, et même avec bonté :
Un intérêt touchant...

MANDANE.

L'intérêt le plus tendre.
Que j'éprouvais de joie à le voir, à l'entendre,
A retrouver les traits du héros généreux,
Du héros... L'avoûrai-je? En ces momens affreux,
Ces traits, ces nobles traits que ma douleur adore,
Sur son front, dans ses yeux, je les retrouve encore :
Un seul de ses regards désarme ma fureur;
Un seul de ses discours fait tressaillir mon cœur :
Ses malheurs, ses exploits, son obscure naissance,
Cet asile innocent, témoin de son enfance,
Ce voile solennel qui couvre ses destins,

Ses pas toujours errans en des climats lointains...
Réveille-toi, Mandane, un vain songe t'abuse;
Son Père est Arbacès, Mitradate l'accuse.

ÉLÉNOR.

Mitradate?

MANDANE.

Lui-même.

ÉLÉNOR.

Il ne me connaît pas.

MANDANE.

Du malheureux Cyrus il apprit le trépas,
Votre nom, votre crime.

ÉLÉNOR.

En quels lieux?

MANDANE.

Au rivage
Où votre main barbare...

ÉLÉNOR.

Et les ordres d'Harpage?

MANDANE.

Harpage fut trompé.

ÉLÉNOR.

Mais ce glaive conquis?

MANDANE.

Cambyse en expirant le léguait à son fils.

ÉLÉNOR.

Qui l'a dit?

MANDANE.

Mitradate.

ÉLÉNOR.

O ciel!

MANDANE.

Tout se décide.

ÉLÉNOR.

Un Scythe vagabond, solitaire, et sans guide!

MANDANE.

Cyrus n'était-il pas chez les Scythes caché?

ÉLÉNOR.

Il est vrai.

MANDANE.

Loin du guide à ses pas attaché?

ÉLÉNOR.

Oui.

MANDANE.

Les Scythes vaincus, et l'Hircanie entière,
Accusent à la fois votre main meurtrière.

ÉLÉNOR.

Et l'oracle des dieux?... les destins de Cyrus?

MANDANE.

Sa gloire, ses destins, ses débris sont perdus.
Les flots ont englouti sa dépouille ignorée;
Et sa mère, sa mère, en vain désespérée,
Qui n'a pu de ses mains lui donner un berceau,

Ne pourra même encore élever son tombeau,
N'aura point la douceur d'y recueillir sa cendre,
Le plaisir d'y pleurer, le bonheur d'y descendre!

ÉLÉNOR.

Me voilà, dieux puissans! écrasé sous vos coups.
Que vous ai-je donc fait? Résigné devant vous,
Et bravant l'infortune aux humains si cruelle,
J'étais fier et content de l'emporter sur elle.
Mais devenir coupable en aimant la vertu!

MANDANE.

Eh quoi! de son forfait lui-même est convaincu!

ÉLÉNOR.

Mon bras est criminel; tout me force à le croire.
Eh bien, punissez-moi de mon infame gloire;
La mort, mais sous vos coups. Voici le fer sacré
Que Cyrus et Cambyse ont tous deux honoré :
Qu'il passe dans vos mains, et que votre colère...

MANDANE.

Des mains d'un meurtrier dans les mains d'une mère!
Hélas! en traits sanglans, je crois y voir écrits
Le nom de mon époux et le nom de mon fils.

ÉLÉNOR.

Dieux!

MANDANE.

Conservez ce glaive; il a payé vos crimes;
Vous avez à la fois immolé deux victimes;
Vous m'arrachez le jour; fuyez mon désespoir;

Fuyez, délivrez-moi de l'horreur de vous voir.
La pitié que j'éprouve est un supplice horrible.
Vous demandez la mort : vous l'aurez, mais terrible,
Sans gloire, sans combat, dans un exil affreux,
Poursuivi par le sang de mon fils malheureux.
Leurs enfans dans les bras, les mères gémissantes
Fuiront les lieux souillés par vos traces sanglantes;
Et j'aurai, pour vengeurs de mes calamités,
Le remords inflexible et les dieux irrités.

SCÈNE II.

ÉLÉNOR, MANDANE, MITRADATE.

MITRADATE.

Ah! princesse, un faux bruit abusait tout l'empire;
Il m'abusait moi-même, et votre fils respire.

MANDANE.

Est-il vrai?

ÉLÉNOR, à part.

Quels accens!

MITRADATE.

J'avais quitté le roi;
J'avais semé partout et le trouble et l'effroi;
Dans la place, de loin, j'ai vu Cyrus paraître.

MANDANE.

Ciel!

MITRADATE.

Mes yeux et mon cœur n'ont pu le méconnaître.
Il marchait vers ce temple, et vainement mes cris...

ÉLÉNOR.

Arbacès!

MITRADATE.

Ah! Mandane, embrassez votre fils.

MANDANE.

Lui, mon fils! lui, Cyrus!

CYRUS.

Qui? moi! Dois-je le croire?
Ma mère?

MANDANE.

Oui, je le suis.

CYRUS.

Quoi! j'aurais tant de gloire!

MANDANE.

O toi, que j'adoptais sous le nom d'Élénor,
Toi, que j'ai cru coupable et que j'aimais encor,
Mon fils, d'un nom si doux sens-tu bien tous les charmes?
Tu pleures! viens; oh! viens, couvre-moi de tes larmes;
Viens, laisse-les couler; verse-les sur mon cœur.

MITRADATE.

Élénor est Cyrus!

MANDANE.

C'est lui, c'est ce vainqueur
Qui dompta l'infortune et qui vengea son père;

Lui que vos soins heureux conservaient à sa mère;
Lui qu'un destin jaloux n'a point osé frapper,
Lui qu'attendait l'Asie... Et j'ai pu m'y tromper!
Non; l'instinct maternel, un ascendant suprême,
Défendait Élénor accusé par vous-même,
Lui prêtait, malgré moi, son invincible appui,
Avertissait mon ame, et déposait pour lui.

SCÈNE III.

CYRUS, MANDANE, MITRADATE, HARPAGE.

HARPAGE.

Mitradate en ces lieux! Ah! par quelle imprudence,
De Mandane et du roi cherchiez-vous la présence?
Que de nouveaux périls!

MANDANE.

Ne puis-je, en sûreté,
Interroger mon fils si long-temps regretté?
Pour me le conserver que de soins nécessaires!
Qui donc a pu du roi tromper les émissaires?
C'est vous-même, sans doute : et quel autre que vous
Eût veillé sur mon fils et nous eût sauvés tous?

HARPAGE.

Il faut enfin parler. Oui, mon regard fidèle
Suivait partout Cyrus; oui, c'est moi dont le zèle
Protégeait avec lui, dans le sein des forêts,
Mitradate caché sous le nom d'Arbacès.

Déconcertant du roi la surveillance active,
Je traçais du héros la marche fugitive.
Voyant que de son guide on observait les pas,
J'éloignai le vieillard ; je feignis son trépas :
Cyrus, par des exploits, mérita la puissance,
Et, du nom d'Élénor je voilais sa naissance ;
Il vengea votre époux, je conduisais sa main ;
Et, lorsque d'Ecbatane il suivait le chemin,
Des bruits, semés par moi, faisaient croire à l'Asie
Qu'Élénor de Cyrus avait tranché la vie.
Disposant en secret et des lieux et des temps,
J'avais marqué le jour, les heures, les instans ;
Au jour déterminé tout le mystère éclate ;
J'appelais votre fils, je mandais Mitradate,
Mitradate apportant de funestes récits :
S'il n'eût, sans me parler, rencontré votre fils,
On n'aurait vu Cyrus, reconnu par vous-même,
Qu'élu roi de l'Asie et ceint du diadême.
Il le sera. Je vole où m'appellent les dieux ;
Pour vous, depuis quinze ans, je conspire avec eux,
Dirigeant Astyage, et le peuple et l'armée,
Mitradate, Cyrus, Memnon, la renommée,
Feignant même avec vous, pour mieux vous secourir,
Laissant couler vos pleurs, afin de les tarir,
Épargnant à la fois un crime à votre père,
La mort à votre fils, et peut-être à sa mère.

CYRUS.

Comment récompenser un si rare bienfait?

HARPAGE.

En triomphant, seigneur, sans vous, je n'ai rien fait.
Votre nom retentit; le temps vole; et, peut-être,
Astyage en ces lieux est tout prêt à paraître.
Accourez, montrez-vous; rassemblons nos amis.
Vous frémissez, princesse! Ou perdez votre fils,
Ou consentez à vaincre un père inexorable.

CYRUS.

Moi, je ne consens pas à devenir coupable.
Je suis fils de Mandane, et ce nom glorieux
Vaut plus qu'un diadème et cent rois pour aïeux :
Mais il est des devoirs qu'un nom pareil impose.
Au sein des immortels ma fortune repose;
Envers sa fille et moi fût-il dénaturé,
Le père de Mandane est un objet sacré.

HARPAGE.

Et que prétendez-vous?

CYRUS.

Demeurer auprès d'elle,
Fléchir, vaincre Astyage, en lui restant fidelle.

HARPAGE.

Et si vous périssez! si les fureurs du roi...

CYRUS.

Je périrai du moins digne d'elle et de moi.

MANDANE.

Ah! j'admire en tremblant ce vertueux courage.

HARPAGE.

Suivez-moi, Mitradate; achevons notre ouvrage :
Conjurons le poignard déjà levé sur lui :
Allons du peuple entier lui garantir l'appui.
Je sais ce que du roi nous devons tous attendre,
Seigneur, malgré vous même, armé pour vous défendre,
En ses projets sanglans je cours le prévenir,
Et vous sauver encor, dussiez-vous m'en punir.

SCÈNE IV.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS.

Allons trouver le roi : c'est en vous que j'espère.

MANDANE.

Hélas! il est affreux de redouter son père;
Mais vous n'ignorez pas son injuste fureur.
Il vient, et sa présence augmente ma terreur.

SCÈNE V.

CYRUS, MANDANE, ASTYAGE, GARDES.

ASTYAGE.

Eh! bien, de vous, Mandane, ai-je eu tort de me plaindre?

Tandis qu'un vil mortel, vieilli dans l'art de feindre,
De Cyrus en pleurant m'annonce le trépas,
Cyrus est dans ces murs; vous ne l'ignorez pas.
Il y vient de Memnon confirmer le présage;
Mitradate me fuit; je ne vois point Harpage;
Hors ce jeune guerrier, tout se cache à mes yeux.
Mandane, on l'accusait d'un combat odieux;
Auprès de vous pourtant je le retrouve encore.

MANDANE.

Ah! seigneur, permettez que ma voix vous implore.

ASTYAGE.

Pour lui?

MANDANE.

Contre mon fils, il ne s'est point armé.

ASTYAGE.

Je reconnais Cyrus; vos larmes l'ont nommé.
Soldats!

MANDANE.

N'ordonnez rien. Non; je dois le défendre.
Lui, mon fils! vous croyez... seigneur, daignez m'entendre.

CYRUS.

Mandane, au nom du ciel qui nous a réunis,
Ne désavouez point que je suis votre fils.
N'accusez point, seigneur, celle qui m'a fait naître :
Mitradate à l'instant vient de me reconnaître.
Vous avez tout pouvoir sur un infortuné,
Que même en son berceau vous aviez condamné;
Ainsi que mes destins j'ignorais ma disgrace,

Et jusques aux daugers répandus sur ma trace.
Vous savez quel combat vous m'avez proposé ;
Il était criminel, et je l'ai refusé.
J'aurais pu contre vous tenter une victoire ;
Elle m'aurait flétri ; j'ai conservé ma gloire ;
Je redoute la honte et crains peu le trépas ;
Je l'ai bravé pour vous en guidant vos soldats.
Si votre haine encore a besoin de ma tête,
Ordonnez, je vous suis, votre victime est prête.

ASTYAGE.

Mon empire ébranlé s'affermit en ce jour ;
J'ai convoqué le peuple et les grands de ma cour :
Si dans la multitude il est quelques rebelles,
J'ai des sujets soumis, j'ai des guerriers fidelles ;
Un oracle imposteur ne peut vous protéger,
Et ce mot vous apprend si je dois me venger.

MANDANE.

De mon fils ! et c'est vous dont la voix le condamne !
Venez donc le chercher dans les bras de Mandane.
Il vous aurait vaincu s'il n'était généreux.
Venez, les mêmes coups nous frapperont tous deux,
Et les bourreaux armés par la main de mon père,
En immolant Cyrus, égorgeront sa mère.

ASTYAGE.

Gardes, séparez-les.

MANDANE, entraînée par les gardes.

Cieux, entendez mes cris.

CYRUS.

O mère déplorable !

MANDANE.

O! mon fils, mon cher fils!

CYRUS.

Vous tremblerez, seigneur, en ordonnant un crime:
Marchons; auprès de vous on verra la victime
Pleurer sur une mère et plus encor sur vous,
Et vous pardonner même en mourant sous vos coups.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, MEMNON, MAGES.

MEMNON.

Quoi! ce jeune Élénor était Cyrus lui-même!
Et du ciel toutefois bravant l'arrêt suprême,
Votre père ose encor méditer des forfaits!

MANDANE.

Mon père! il ne l'est plus; il ne le fut jamais.
Il m'arrache mon fils, et me condamne à vivre.
On m'entraînait mourante, et je n'ai pu les suivre:
Ce temple est investi : des soldats inhumains
A Mandane, à vous-même, ont fermé les chemins:
Cyrus est en péril, et sa mère est captive;
Il n'entend point ma voix stérilement plaintive;
A son persécuteur il reste abandonné;

Nul ne peut secourir mon fils infortuné.

MEMNON.

Harpage est libre encor; mais ce chef intrépide,
Sans le pouvoir sacré qui l'inspire et le guide,
Offrirait à Cyrus un impuissant secours.
Qui défend votre fils? Qui veille sur ses jours?
Celui qui soumet tout à sa volonté sainte.
Vous tremblez! en quels lieux? Dans cette auguste enceinte
Où vous avez ouï la promesse des cieux!
En ce temple où, courbant son front victorieux,
Votre fils conservé par quinze ans de miracles,
A lui-même entendu d'infaillibles oracles!
Le Dieu dont la bonté gardait Cyrus enfant,
L'a fait, dans ce grand jour, revenir triomphant;
Les mages, par vous-même, instruits de ce mystère,
Vont aux yeux du héros rouvrir le sanctuaire;
Et le même soleil qui nous l'a ramené,
Du haut des cieux encor le verra couronné.

MANDANE.

Je demande sa vie, et non pas un empire.
On en veut à ses jours; et qui sait s'il respire?
Quel mortel, ou quel dieu peut empêcher sa mort,
Quand un maître implacable ordonne de son sort?
Peut-être a-t-on déjà dicté l'arrêt barbare;
Peut-être d'un vainqueur l'échafaud se prépare;
Le héros de l'Asie, en cet affreux moment,
Appelle en vain sa mère, et meurt en la nommant.
Mais quel bruit tout à coup dans les airs se déploie!

MEMNON.

C'est le nom de Cyrus, et de longs cris de joie.

MANDANE.

Se peut-il?

MEMNON.

Un vieillard vient à pas empressés.

MANDANE.

Si de nouveaux malheurs allaient m'être annoncés!

MEMNON.

Il approche, en ses traits votre bonheur éclate.

MANDANE.

Je frémis toutefois. Est-ce vous, Mitradate?

SCÈNE II.

MANDANE, MEMNON, MITRADATE, MAGES.

MITRADATE.

O mère d'un héros, calmez vos sens troublés.

MANDANE.

Mon fils est-il vivant?

MITRADATE.

Tous vos vœux sont comblés.

MANDANE.

Ce n'est point une erreur! hâtez-vous de m'apprendre

Combien aux Immortels j'ai de graces à rendre.

MITRADATE.

Aux portes du palais, le peuple rassemblé
De crainte et de douleur paraissait accablé;
Une cour fastueuse entourait votre père
Qui levait avec peine un front morne et sévère;
Et, le glaive à la main, les guerriers, l'œil baissé,
Gardaient, en frémissant, un silence glacé.
Tout se taisait. Bientôt le héros se présente;
Sa démarche modeste en est plus imposante:
Astyage l'accuse; aussitôt par des cris,
De lâches courtisans condamnaient votre fils:
Mais Harpage accourait, et d'un regard tranquille,
Interrogeant la foule inquiéte, immobile;
« Cyrus est menacé d'un arrêt odieux.
» Qui l'exécutera? Qui bravera les dieux?
» Qui combattra ce roi que vingt peuples attendent?
» Qui frappera ce front que cent lauriers défendent?
» Cyrus, persécuté, les a cueillis pour vous;
» Il a vengé son père; il vous a vengés tous;
» Il a vengé celui qui dicte la sentence.
» Le voilà le héros proscrit dès sa naissance!
» Le roi voulait le perdre, et je l'ai conservé;
» Au berceau, dans les camps, c'est moi qui l'ai sauvé;
» Et voici le pasteur, qui d'asile en asile,
» Traînait des nations l'espérance fragile.»
Il dit: Dans l'assemblée un long frémissement
S'élève à ce discours et grossit lentement.
Il éclate; on s'émeut; le roi pâlit: Harpage
Me conduit vers Cyrus, m'appelle en témoignage:

On s'attendrit : mes pleurs, mes récits, mes sermens,
Ces cheveux blancs, ce front, ces simples vêtemens,
Ce maintien, cet accent que n'a pas l'imposture,
Ce ton naïf qu'inspire et que sent la nature,
Les regards du héros, tant d'exploits, de succès,
Cambyse respirant dans chacun de ses traits,
Tout parle en sa faveur, tout, jusqu'à votre absence ;
Et, pareil au tonnerre, un cri puissant s'élance :
« Vive, vive Mandane, et son généreux fils!
» Vive et règne Cyrus que les dieux ont promis! »
La cour abandonnait le roi dans sa disgrace;
Sa garde était fidèle et tentait la menace;
Mais par un cri nouveau le peuple a répondu;
Il annonçait le trouble, et du sang répandu;
Ce jour allait finir sous un horrible auspice.
Un seul, un seul guerrier nous l'a rendu propice.
Accourant près du roi, jetant de toutes parts
Ce coup d'œil assuré qui commande aux hasards;
Terrible, et balançant la foudroyante épée
Que du sang ennemi deux héros ont trempée;
Respectez Astyage; immolez son appui;
Dit-il, frappez Cyrus.

MANDANE.

Quoi! c'était...

MITRADATE.

C'était lui;
Lui, qui seul appaisait et le peuple et l'armée,
Comme on voit tout à coup la tempête calmée,
Quand l'astre bienfaisant qu'adore l'Univers
Vient réjouir les cieux, et planer sur les mers.

MANDANE.

Ah ! je n'ai plus de crainte, et Mandane est contente.

SCÈNE III.

MANDANE, MEMNON, HARPAGE, GUERRIERS, MAGES.

HARPAGE.

Mages, voici l'instant qui remplit votre attente.

MEMNON.

Cyrus vient, et le jour luit encor dans les cieux ;
Rouvrez le sanctuaire à l'envoyé des dieux.

HARPAGE.

Astyage a rompu son silence farouche ;
Le nom sacré de fils est sorti de sa bouche ;
Des pleurs du repentir son visage est baigné ;
Et déjà de Cyrus il entre accompagné.

SCÈNE IV.

CYRUS, ASTYAGE, MANDANE, MEMNON, HARPAGE, SATRAPES, MAGES, GUERRIERS, PEUPLE.

MANDANE.

Mon fils, et vous, seigneur, que le passé s'oublie ;

Et béni soit le jour qui vous réconcilie !
Si le sort a changé...

CYRUS.

Rien n'a changé pour nous,
Mandane, et votre fils est digne encor de vous.
Vous avez cru, seigneur, condamner un rebelle :
Élénor vous servit ; Cyrus vous est fidelle :
Mais ne haïssez point le généreux pasteur
Qui de Cyrus enfant fut le libérateur ;
De m'avoir trop chéri ne blâmez point Harpage ;
Pardonnez à son zèle, honorez son courage ;
Du nom de père enfin laissez-moi vous nommer,
Et conservez l'empire en le faisant aimer.

ASTYAGE.

Il ne m'appartient plus, et je viens, dans ce temple,
Satisfaire aux décrets du ciel qui nous contemple :
J'ai bravé son oracle ; il a dû s'accomplir :
Il me reste un devoir ; je saurai le remplir.
Astyage a régné. Détrôné par mon crime,
Je remets aujourd'hui l'empire à ma victime.

CYRUS.

Oubliez...

ASTYAGE.

Ah ! mon fils, un règne fortuné
Justifira les dieux qui vous ont couronné.
En bornant le pouvoir vous le rendrez durable.
Quant à moi, délivré d'une frayeur coupable,
Désormais, sans frémir, au pied de ces autels,
J'oserai prononcer le nom des Immortels,

Et de leur favori les jeunes destinées
Embelliront du moins mes dernières années.

CYRUS.

Si j'accepte en tremblant ma nouvelle grandeur,
J'aurai les soins du trône ; ayez-en la splendeur.
Vous, qu'apprit à chérir mon enfance ignorée,
Mère, long-temps à plaindre et toujours adorée,
Qu'un plus bel avenir console vos douleurs.

MANDANE.

Je ne me souviens plus si j'ai versé des pleurs ;
Et votre mère heureuse, entre toutes les mères,
Jouira plus que vous de vos destins prospères.

CYRUS.

Harpage, Mitradate, ah! de tous vos bienfaits,
Serai-je assez puissant pour m'acquitter jamais ?

MITRADATE.

Vous vivez ; vous régnez ; c'est notre récompense.

HARPAGE.

Vos vertus prouveront votre reconnaissance.

MEMNON.

Peuple, de votre roi, recevez les sermens ;
Vous les tiendrez, seigneur ; les dieux sont vos garans,

CYRUS.

Toi qui lis dans les cœurs et punis le parjure,
Sur ton autel sacré c'est par toi que je jure
D'obéir à la loi, d'aimer la vérité ;

De donner pour limite à mon autorité
Ce qui peut l'affermir, la justice éternelle,
Les intérêts, les droits du peuple qui m'appelle;
D'aller chercher, d'atteindre, en versant des bienfaits,
L'infortune muette et les malheurs secrets;
Père des citoyens, juge pour les entendre,
Roi pour les gouverner, soldat pour les défendre,
D'illustrer le pouvoir déposé dans mes mains,
De respecter les dieux, de chérir les humains;
De régner par l'amour et jamais par la crainte,
Fidèle, sur le trône, à la liberté sainte,
Don qui nous vient des cieux, base des justes lois,
Premier besoin du peuple et soutien des bons rois.

FIN.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DOM CARLOS, infant d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, épouse de Philippe II.
LE DUC D'ALBE, gouverneur du Brabant.
LE COMTE D'EGMONT, député des états de Brabant.
RUY-GOMÈS DE SILVA, prince d'Éboly.
LE CARDINAL SPINOLA, grand inquisiteur.
UN VIEUX SOLDAT de Charles-Quint.
GRANDS D'ESPAGNE, COURTISANS, GUERRIERS, GARDES, PAGES.

La scène est à Madrid, dans le palais des rois d'Espagne.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE II, LE DUC D'ALBE.

D'ALBE.

Sire, quel noir chagrin flétrit cette ame altière?
Philippe, un roi puissant, craint de l'Europe entière,
Peut-il s'abandonner au trouble où je le voi?

PHILIPPE.

C'est le fruit du pouvoir; c'est la dette d'un roi.
Peut-être des humains la difficile étude
M'a de l'art de régner donné quelque habitude,
Et j'ai vu de tout temps, au sein de mes grandeurs,

Chaque jour m'apporter son tribut de douleurs.
Mais ce tribut augmente, et son fardeau m'accable.
Du trône castillan, vous, l'appui redoutable,
Dont le bras m'a servi chez le Belge indompté,
D'Albe, soumettrez-vous ce peuple révolté?
Me faudra-t-il encor supporter ses caprices?

D'ALBE.

S'il n'était soutenu, si des mains protectrices
Du rebelle Nassau ne caressaient l'espoir,
Le Belge, par mes soins rentré dans le devoir,
Dans ses riches cités coulant des jours prospères,
Respecterait le sceptre et la foi de vos pères.
Mais les séditieux infestaient les chemins;
Mes lettres quelquefois tombaient entre leurs mains:
Loin d'arrêter le mal, un écrit pouvait nuire.
J'ai desiré vous voir, vous parler, vous instruire,
Signaler à vos yeux de trop chers ennemis.
Ah! sire, il est cruel, pour un sujet soumis,
De venir redoubler vos chagrins politiques.
Ce n'est pas seulement dans les plaines belgiques
Qu'un pouvoir criminel combat vos intérêts;
Nassau, dans Madrid même, a des appuis secrets.

PHILIPPE.

Nommez-moi ces pervers qui bravent mon empire.

D'ALBE.

Je ne puis les nommer; ce mot doit vous suffire.

PHILIPPE.

Je vous entends: je sais qu'un père infortuné

Doit gémir sur son fils dans le crime entraîné.
Des Belges révoltés l'infant nourrit la haine.

D'ALBE.

Ils comptent sur Carlos, et même sur la reine.

PHILIPPE.

Sur la reine?

D'ALBE.

Excusez ces pénibles aveux.
Je remplis un devoir austère et dangereux;
Mais, en dissimulant, je trahirais mon maître.

PHILIPPE.

Sur la reine? Loin d'elle on peut la méconnaître.
Que l'infant, peu docile à mes sages leçons,
Ait des vrais Castillans mérité les soupçons,
Qu'il ait de Nassau même enhardi l'espérance,
Que, pour mes ennemis, sa coupable indulgence
Fomente encor le trouble au sein de mes états,
Je le crois : il m'afflige et ne me surprend pas.
Le pouvoir des bienfaits le trouve inaccessible;
Mais qu'une jeune reine, et timide et sensible,
D'un chef de révoltés flatte l'ambition;
Qu'elle daigne sourire à la rebellion;
Que d'un cœur qui l'adore, aigrissant la blessure...
Non, le sien m'est connu; sa vertu me rassure.
Quand cet objet touchant vint embellir ma cour,
D'un bonheur fugitif j'ai senti le retour.
Ses yeux versaient la paix dans mon ame flétrie;
Et mes jours, attristés par la sombre Marie,
Auprès d'Élisabeth se levaient plus sereins.

L'infant, le seul infant, m'a rendu mes chagrins.

D'ALBE.

Je réponds sans contrainte à votre confiance.
Vous rappelez ces temps où, du sein de la France,
Rayonnante d'attraits, la fille des Valois
Vint partager un trône et nous donner des lois;
Mais, sire, oubliez-vous qu'à ce grand hyménée
La jeune Élisabeth n'était pas destinée;
Que son père Henri-deux, sa mère Médicis,
L'avaient depuis long-temps promise à votre fils;
Et que ce nœud futur réchauffait dans Bruxelle
L'espoir mal étouffé du protestant rebelle?
Bientôt d'Élisabeth vous devîntes l'époux;
Et, lorsqu'avec transport l'Espagne à ses genoux
D'un amant couronné partageait l'allégresse,
Le parti de Nassau, cachant peu sa tristesse,
Voyait dans cet hymen une calamité:
On exaltait l'infant par vous persécuté;
Lui qui, de son aïeul, honorant la mémoire,
Devait de Charles-Quint continuer la gloire.
De ce peuple ombrageux tels étaient les discours,
Sire; et, dans la Belgique, ils circulent toujours:
On y peint de Carlos la tendresse jalouse;
On y vante ce prince; on y plaint votre épouse.
Vous leur avez, dit-on, porté le coup mortel,
Et d'une égale ardeur...

PHILIPPE.

N'achevez point, cruel.
Un guerrier, je le sens, rougit de ma faiblesse;

Mais ce cœur embrasé, plein du trait qui le blesse,
Dans le cœur d'un ami demande à s'épancher.
Je vous estime assez pour ne vous rien cacher.
Oui, j'aime Élisabeth; je l'aime avec ivresse;
Oui, pour elle mon fils sent la même tendresse.
Puissent le temps, l'absence, étouffer son amour!

D'ALBE.

Que dites-vous? Carlos...

PHILIPPE.

Est absent de la cour.
Le Maure audacieux, franchissant son rivage,
Loin des brûlans déserts de l'Afrique sauvage,
Vient dévaster les bords qu'il possédait jadis:
J'ai saisi ce moment pour éloigner mon fils;
A sa jeune valeur j'ai confié l'armée.
Je sais que d'un tel choix l'Espagne est allarmée.
Spinola s'est lui-même expliqué hautement:
Ce prélat, dont la pourpre est le moindre ornement,
Ce chef d'un tribunal vénérable et suprême,
Qui, redouté du peuple et craint des rois eux-mêmes,
De l'Église et du Ciel venge et maintient la loi,
Assure que le prince, abandonnant sa foi,
Aide en secret le Maure, et, jusque dans Bysance,
Fait du sultan Sélim demander l'alliance.
Mais je n'ai rien appris de ces desseins pervers;
Et, de loin, sur l'infant je tiens les yeux ouverts.
Pour savoir ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense,
J'ai d'un observateur armé la vigilance.
Affectant les dehors d'une intime amitié,

A tous ses sentimens Gomès initié,
Gomès est près de lui mon fidèle émissaire;
Courtisan méprisé, mais agent nécessaire,
N'écoutant que la voix de ses vils intérêts,
Du confiant Carlos il me vend les secrets.

D'ALBE.

Gomès! de votre fils il éleva l'enfance:
Il chérissait le prince.

PHILIPPE.

Il chérit la puissance.
D'Albe, sur tous les points m'avez-vous éclairci?

D'ALBE.

J'ajoute encor deux mots: d'Egmont se rend ici.

PHILIPPE.

D'Egmont!...

D'ALBE.

Vient contre moi vous demander justice.
De Horn et de Nassau c'est l'ami, le complice.
Vous savez s'il mérite un favorable accueil,
Et comment vous devez répondre à son orgueil.
C'est dans la fermeté qu'est ici la prudence.
Des principes nouveaux craignez l'indépendance
Pour les nombreux états entre vos mains transmis;
On doit quelqu'indulgence à des sujets soumis,
Mais un peuple indompté veut un maître sévère.
Vous seul, entre les rois que l'Europe révère,
Du nom de catholique êtes le protecteur:
La reine qui commande à l'Anglais novateur,

De son père Henri-huit a consommé l'ouvrage :
Maximilien, d'un œil plus timide que sage,
De vingt cultes rivaux voit les sanglans débats,
Tandis que Charles-neuf, esclave en ses états,
Craignant des Châtillon l'influence ennemie,
D'une paix sacrilége a subi l'infamie.
Pour des brigands vaincus, quel triomphe éclatant!

PHILIPPE.

Cette paix n'est qu'un piége, et la mort les attend.
Des Guises avec moi la secrète alliance
De Coligni, des siens, détruira l'influence;
Et j'ai quelque pouvoir sur cette Médicis
Qui régna de tout temps sous le nom de ses fils.
J'ai vu des rois trahir la foi de leurs ancêtres;
Ils ont délaissé Rome, et combattu ses prêtres.
Moi, je veux maintenir les antiques autels,
De mon autorité fondemens immortels.
Pour d'Egmont, dans ma cour, il n'a rien à prétendre;
Vous m'avez bien servi, je saurai vous défendre.
La reine vient... Allez, fiez-vous à ma foi :
Je puis compter sur vous; comptez sur votre roi.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Le plus pressant motif auprès de vous m'amène.
D'autres prendront le soin d'irriter votre haine ;
Et, prêtant au malheur de coupables projets,
Flatteront le monarque aux dépens des sujets.
Je viens, sire, à mon tour, désarmer la vengeance,
Réclamer la justice, et même l'indulgence :
Un Belge, dans ce jour, doit paraître à vos yeux.

PHILIPPE.

Oui. Ce Belge est d'Egmont; il se rend en ces lieux.
La nouvelle, madame, a lieu de me surprendre.
Mais, comment savez-vous ce que je viens d'apprendre?

ÉLISABETH.

D'Egmont, près d'arriver, m'en a fait prévenir.
Je le vis en des temps chers à mon souvenir :
La victoire deux fois nous l'avait fait connaître.
Dans les murs de Paris son zèle pour un maître
N'a pas moins éclaté qu'au milieu des combats.
La gloire et la franchise ont guidé tous ses pas,
Quand, chargé de conclure une paix salutaire,
Il vous représentait auprès du roi mon père.

PHILIPPE.

Je ne présumais pas qu'il oubliât jamais

Ses exploits, ses travaux, et surtout mes bienfaits.
On sait que votre voix ne peut m'être importune;
Et, comme on craint encor de braver ma fortune,
Je ne m'étonne point que le Belge ait tenté
Du cœur d'Élisabeth la facile bonté.
Le nom seul du malheur est puissant auprès d'elle.
Songez pourtant, songez que ce vertueux zèle
Par d'injustes soupçons pourrait être noirci.

ÉLISABETH.

Je n'en saurais douter, puisque d'Albe est ici;
D'Albe, ennemi cruel, dont la froideur altière
Rit des larmes du faible, et punit la prière;
D'Albe, odieux partout, mais si fort redouté,
Qu'un sujet, qu'un héros, autrefois respecté,
Qu'un de vos grands, lié par un devoir austère,
Environne ses pas des ombres du mystère,
Et, d'un peuple outragé, venant plaider les droits,
Pour approcher de vous a besoin de ma voix.
Aux cris de l'oppresseur votre oreille attentive
Est-elle inaccessible à la douleur plaintive?
Et des rigueurs d'un trône esclave couronné,
Au tourment de punir êtes-vous condamné?
Ah! quand à vos destins je me suis asservie,
Quand la foi d'un traité vous a donné ma vie,
Cette pompe qui suit l'épouse d'un grand roi,
Sans me causer d'orgueil, m'a fait sentir l'effroi.
Parmi tant de splendeur si j'ai trouvé des charmes,
C'est dans le droit sacré de sécher quelques larmes,
D'accueillir le malheur, d'intercéder pour lui:
Et quelle autre en ces lieux lui servirait d'appui?

Quand tout cède aux décrets d'un ministre homicide,
Permettez quelquefois qu'une épouse timide
Des peuples opprimés entretienne un époux,
Et que leur plainte au moins puisse aller jusqu'à vous.

PHILIPPE.

Pour des sujets zélés soyez juste vous-même,
Et soyez-le surtout pour un roi qui vous aime.
Je ne souffrirai point que d'Egmont aujourd'hui
Vainement de la reine ait obtenu l'appui.
Il veut m'entretenir : je l'entendrai, madame;
Qu'il vienne : ma réponse est au fond de mon ame.
Je pourrais, sans rigueur, interdire à ses yeux
Ma présence, la vôtre et l'aspect de ces lieux;
Je pourrais même, en lui, ne voyant qu'un rebelle...
Mais je me souviendrai qu'il fut long-temps fidelle.
Comme un vrai Castillan je veux le recevoir;
C'est plus qu'à ses exploits je ne croyais devoir;
Plus qu'il ne sied peut-être à l'orgueil de l'empire :
Je cède à l'intérêt que d'Egmont vous inspire.
Sans crainte à mes regards il peut se présenter.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH, SPINOLA.

SPINOLA.

Jusqu'aux pieds du monarque il est temps de porter
Le vœu des vrais amis du trône et de l'église.

A votre autorité si l'Espagne est soumise,
Philippe, elle a sur vous des droits à réclamer.
Contre nous l'infidèle ose encore s'armer;
Les drapeaux africains ont flotté sur nos villes.
Vos soldats craignent peu ces phalanges serviles;
Aisément ils vaincront si le ciel est pour eux :
S'il est contre eux, jamais. Un devoir rigoureux
M'ordonne d'affliger, mais d'instruire Philippe :
Il est roi; qu'il prononce; et l'effroi se dissipe.
Dieu ne protège point ceux qu'il n'eût point choisis :
Rassurez vos sujets; rappelez votre fils.

ÉLISABETH.

Le prince!

PHILIPPE.

Expliquez-vous.

ÉLISABETH.

Quel étonnant langage!

SPINOLA.

Sire, pourquoi faut-il m'expliquer davantage?
L'infant vous est connu. Je veux bien supposer
Que de trahir l'Espagne on ne peut l'accuser,
Qu'il n'abandonne point la foi de ses ancêtres;
Mais, sans le mettre au rang des apostats, des traîtres,
Sans croire à tant de bruits imprudemment semés,
Bruits que, par sa conduite, il a trop confirmés,
Sans vouloir découvrir dans les yeux d'un monarque
De ses chagrins cachés quelque infaillible marque,
L'infant d'un tribunal terrible et révéré
N'est-il pas dès long-temps l'ennemi déclaré?

N'a-t-il pas, jeune encor, professé les maximes
Des Belges révoltés qu'il nomme des victimes?
Le nom de dom Carlos n'est-il pas aujourd'hui
De tous les mécontens l'espérance et l'appui?

ÉLISABETH.

Si vous ne craignez point d'attaquer l'innocence,
Souffrez qu'on la défende, et respectez l'absence.
D'un père et de son fils ainsi vous disposez!
Dieu les réunissait, et vous les divisez!
Ainsi de l'encensoir vous profanez l'usage!
Pour dissiper entre eux le plus léger nuage,
D'un ministre de paix implorant le secours,
C'est à vous, Spinola, que j'aurais eu recours.
Et vous venez, cruel, irriter votre maître,
Rallumer des soupçons qui s'éteignaient peut-être!
Si vous êtes puni par un succès affreux,
Si votre voix triomphe et fait deux malheureux,
Si, d'un pouvoir jaloux, n'écoutant que l'ivresse,
Prompt à déshériter l'infant de sa tendresse,
Frappé du nom du ciel, le roi cède à vos cris,
Lui rendrez-vous l'amour et les vertus d'un fils?

SPINOLA.

Dieu lui rendra bien plus en bénissant son règne.
Il faut qu'un souverain le respecte et le craigne.
La loi que j'interprète est la loi de rigueur.
Je n'offre point aux rois un encens corrupteur;
Celui qui fait régner, seul maître que j'encense,
Ne me permit jamais de flatter leur puissance.
En son nom quelquefois je viens les éclairer.

Étrangère à nos mœurs, vous pouviez l'ignorer.
D'une cour où souvent Dieu reste sans vengeance,
Vous avez en Espagne apporté l'indulgence.
Comme un roi castillan Philippe doit penser,
Madame, et c'est à lui que je viens m'adresser.

PHILIPPE.

Quoique j'honore en vous un caractère auguste,
Spinola, pour l'infant vous me semblez injuste;
Et, malgré les vains bruits qu'on aime à publier,
La victoire bientôt peut le justifier.
J'ai formé contre lui des plaintes légitimes;
Je connais ses erreurs; j'ignore encore ses crimes.
Si jusqu'à la révolte il osait se porter,
Dans ce chemin glissant je saurais l'arrêter.
De tromper, de trahir, je le crois incapable.
Dans un jeune imprudent vous voyez un coupable;
L'équité n'est pour vous que la sévérité.
Il me conviendrait mal d'être un juge irrité;
Une longue indulgence est l'équité d'un père.

SPINOLA.

Adieu, sire; je rentre au fond du sanctuaire.
Vous négligez l'appui des ministres sacrés;
Mais bientôt, croyez-moi, vous le réclamerez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ÉLISABETH, GOMÈS.

ÉLISABETH.

Quel adieu! qu'a-t-il dit?

PHILIPPE.

La vérité peut-être.
On vient. C'est vous, Gomès, vous que je vois paraître!
Quel motif en ces lieux vous ramène? Et pourquoi
Osez-vous sans l'infant vous montrer devant moi?
N'ai-je pas à vos soins confié sa jeunesse?

GOMÈS.

Sire, des Castillans partagez l'allégresse :
J'accompagne Carlos; il est près de ces lieux.

PHILIPPE.

Lui!

GOMÈS.

Vous allez revoir l'infant victorieux.

ÉLISABETH.

Victorieux!

PHILIPPE.

L'infant...

GOMÈS.

Vers ce palais s'avance.
Entendez-vous l'airain célébrer sa vaillance?

Tandis que vos sujets, pressés autour de lui,
Du trône et de la foi le proclament l'appui,
L'infant paraît lui seul ignorer sa victoire :
Modeste sans effort et plus grand que sa gloire,
L'infant, de ses exploits méconnaissant le prix,
Semble de tant d'honneurs moins touché que surpris.
Ainsi nous l'avons vu dans Séville allarmée,
Quand son premier regard vous donnait une armée.

ÉLISABETH.

De sa fidélité tous les yeux sont témoins,
Sire, et de votre fils vous n'attendiez pas moins.
S'il a des envieux, ce coup va les confondre;
Et c'est en triomphant qu'un héros sait répondre.

PHILIPPE.

Dieu seul doit triompher, Dieu qui combat pour nous.

SCÈNE V.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS,
COURTISANS, GUERRIERS.

CARLOS.

Mon père, j'ai vaincu : je viens à vos genoux
Déposer les pouvoirs remis à mon courage,
Et de quelques lauriers vous présenter l'hommage.
Ils sont dignes de vous, dignes de votre fils;
Le sang de vos sujets ne les a point flétris.

PHILIPPE.

Levez-vous, don Carlos; je bénis votre zèle;
Soyez toujours vainqueur; soyez toujours fidèle.

ÉLISABETH.

Ces rapides exploits surpassent notre espoir.

CARLOS.

Ah! j'éprouvais, madame, un céleste pouvoir.

PHILIPPE.

Je ne laisserai point languir votre vaillance.
Que de nouveaux succès soient votre récompense:
Courez chercher encor des ennemis vaincus.

CARLOS.

Mais, sire, où les chercher quand vous n'en avez plus?

PHILIPPE.

Une seule victoire...

CARLOS.

À terminé la guerre.
Des murs de Carthagène aux remparts d'Anqueterre,
D'un sinistre nuage ils étonnaient les yeux,
Et menaçaient Grenade où régnaient leurs aïeux.
J'avais peu de soldats; je n'avais que des braves:
Tous étaient Castillans. La race des esclaves
Bientôt de ses vainqueurs a reconnu les fils:
Près de Montemayor l'infidèle surpris
Oppose en vain sa rage et ses cris pour défense;
Armes, drapeaux, trésors, tout est en ma puissance.
Le chef percé de coups sous ce fer est tombé;

Et devant la valeur le nombre a succombé.
Quelques-uns rejoignaient leurs voiles toujours prêtes;
Mais, en fuyant le glaive, ils trouvent les tempêtes.
De leurs vaisseaux brisés ils couvrent les deux mers;
A peine un faible reste a fui dans ses déserts.
Du sang des Africains la Segura grossie
Coule avec plus d'orgueil dans les champs de Murcie;
Et l'onde du grand fleuve aux rives de Cadis
De ces noirs bataillons roule encor les débris.

PHILIPPE.

Je sens qu'en vos discours le courage respire,
Et qu'un héros de plus se révèle à l'empire;
Je vous vois de retour; j'ai lieu d'être content;
Vous prévenez mon vœu; mais un sujet l'attend.
Reine, et vous, prince, et vous, soutiens de la Castille,
Qui de Philippe aussi composez la famille,
Suivez-moi daus le temple; et là, braves guerriers,
Suspendez vos drapeaux, prosternez vos lauriers:
Que du pied des autels l'hymne de la victoire
S'élève jusqu'au Dieu qui dispense la gloire;
Et jurez devant lui de maintenir les droits
Des rois maîtres du peuple, et du maître des rois.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, GOMÈS.

GOMÈS.

Insensible aux transports de la publique joie,
Rêveur et solitaire, à la douleur en proie,
Vous semblez fuir un prix qui vous est si bien dû :
Jouissez de l'hommage à vos succès rendu ;
Voyez de vos lauriers cette cour embellie.

CARLOS.

J'y rentre avec la gloire et la mélancolie.
De mes ennuis profonds ton cœur seul a pitié,
Et l'amour malheureux a besoin d'amitié.
J'ai donc revu la reine ! Attentif, immobile,
J'admirais sa candeur, sa dignité tranquille,

Cet intérêt touchant dans ses traits répandu,
Que te dirais-je enfin?... Tout ce que j'ai perdu.
Jamais Élisabeth ne me parut si belle;
Jamais mon triste cœur n'a tant brûlé pour elle.

GOMÈS.

Où peut vous entraîner ce long égarement?

CARLOS.

Elle est prête à se rendre en son appartement;
Ces lieux en sont voisins; je veux ici l'attendre.

GOMÈS.

Et quel est votre espoir?

CARLOS.

De la voir, de l'entendre,
De respirer près d'elle un moment sans témoins,
D'adoucir mon malheur, ou d'en parler au moins.
La voici : laisse-nous.

SCÈNE II.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS.

Ne fuyez point, madame.

ÉLISABETH.

Prince, que faites-vous? Un peuple entier réclame
La douceur d'applaudir à vos prospérités :

Vous, ne dédaignez point ces tributs mérités.
Rendez à ses desirs votre présence auguste :
Il chérit les héros ; la cour est plus injuste :
Ici sont déguisés sous un masque imposteur
Et le lâche hypocrite, et le vil délateur.

CARLOS.

Oui ; d'Albe et Spinola, ces tyrans fanatiques,
Artisans éternels des misères publiques,
J'ai su, mais j'ai bravé leurs insolens discours.

ÉLISABETH.

Ils ne terniront point la splendeur de vos jours.

CARLOS.

Une envieuse nuit y vient mêler son ombre.

ÉLISABETH.

Ah! prince, des chagrins le voile épais et sombre
Devrait-il obscurcir un front victorieux?

CARLOS.

Ces chagrins m'ont suivi quand j'ai quitté ces lieux :
Ils m'ont accompagné sous la tente guerrière ;
Rien ne peut renverser l'éternelle barrière
Qui m'a, bien jeune encor, séparé du bonheur :
Un cuisant souvenir veille au fond de mon cœur.
A la fin de mes maux le ciel même s'oppose ;
Et ce n'est point à vous d'en demander la cause.

ÉLISABETH.

La gloire et l'amitié ne vous consolent pas?

CARLOS.

L'amitié! quelquefois je respire en ses bras.
D'un prince malheureux ami tendre et sincère,
Gomès...

ÉLISABETH.

Le seul Gomès? vous oubliez... un père.
Ce respectable nom peut-il vous allarmer?

CARLOS.

Un père! était-ce lui que vous deviez nommer?

ÉLISABETH.

Carlos!

CARLOS.

A mes douleurs fut-il jamais sensible?
Philippe est un grand roi, mais un père inflexible.

ÉLISABETH.

Étouffez ces transports : du moins souvenez-vous
Qu'il vous donna le jour, et qu'il est mon époux.

CARLOS.

Ce nom que vous aimez et qui me désespère,
Tout autre, avant ma mort... Philippe était mon père;
Philippe est votre époux; mais, ce nom fortuné,
En d'autres temps, madame, il m'était destiné.

ÉLISABETH.

Ah! j'ai dû l'oublier; oubliez-le vous-même.

CARLOS.

Vous l'avez oublié! Mais pour le rang suprême:
Ce qu'on n'aima jamais s'abandonne aisément.

Auriez-vous abjuré ce premier sentiment
Qui, se glissant dans l'ame exaltée et ravie,
La remplit toute entière et fait sentir la vie?
Eh! qui peut, tout à coup par le charme entraîné,
Voir au sort d'un moment l'avenir enchaîné?
Sans prévoir mon destin j'ai connu cette ivresse.
Imprudent! jusque-là ma superbe jeunesse
Méprisait des amans les frivoles ennuis:
De Charles, mon aïeul, la gloire au sein des nuits
S'élevait devant moi par le temps agrandie;
Et son nom réveillait mon ame énorgueillie.
Tranquille, j'avais vu les beautés de la cour
Au pouvoir, au crédit vendre le nom d'amour,
Insulter aux vertus dans leur cœur étouffées,
Et de leur honte illustre étaler les trophées.
Sous le joug du scandale espérant m'asservir,
Elles briguaient en vain l'honneur de m'avilir.
Jour où s'évanouit ma longue indifférence!
Belle d'un pur éclat, loin des bords de la France,
Vous parûtes, semblable à l'astre du matin.
Ma foi vous attendait, et ce bonheur certain
Avait porté l'ivresse en mon ame enflammée:
Philippe vous aima; qui ne vous eût aimée?
Hélas! je n'avais pas un trône à vous offrir.
Je ne pus que me plaindre, adorer et souffrir.
Il fallut m'immoler: l'arrêt de votre frère
Accueillit la demande et les vœux de mon père.
Ils voulaient nous unir; ils brisèrent nos nœuds.
Aux pieds de ces autels, préparés pour nous deux,
Par un autre que moi vous fûtes amenée:
C'est là, c'est aux lueurs des flambeaux d'hyménée,

C'est en voyant mes yeux de larmes obscurcis,
Que Philippe a juré le malheur de son fils.

ÉLISABETH.

Pouvez-vous de ces temps rappeler la mémoire?
Ah! j'aimais à penser que les soins de la gloire
Occupaient tout entier votre cœur généreux,
Ce cœur digne en effet d'un destin plus heureux.
Quand vous êtes chéri du peuple et de l'armée,
Quand ce palais est plein de votre renommée,
Quand tous les Castillans célèbrent vos exploits,
D'un amour sans espoir vous écoutez la voix!
A pleurer un héros voulez-vous les contraindre?
On vous admire; hélas! Faut-il encor vous plaindre?

CARLOS.

Qu'importent ces lauriers, ce renom d'un vainqueur?
Tout ce fragile éclat n'a pu remplir mon cœur.
Un rival sans espoir, mais redouté peut-être,
Importunait les yeux d'un époux et d'un maître:
On m'éloigna de vous. Facile à me tromper,
Moi même, au sein des camps, j'ai cru vous échapper;
Mais l'amour en tous lieux est l'air que je respire;
Dans les camps, loin de vous, j'ai subi votre empire.
Vos traits, ces traits charmans dans mon ame imprimés,
Partout venaient s'offrir à mes sens enflammés;
Votre image des nuits peuplait le noir silence;
Votre image aux combats animait ma vaillance;
Dans les rangs éclaircis je suivais sans effroi
Cet ange protecteur qui marchait devant moi;
Le nom d'Élisabeth inspirait mon armée;

Vous étiez tout pour moi : l'état, la renommée.
Lorsqu'au milieu des morts et du sang et des cris,
Blessé, je combattais entouré de débris,
Présente, à mes dangers vous paraissiez sensible;
Vos regards attendris me rendaient invincible;
Sur le Maure indompté vous dirigiez mes coups;
Je vous offrais mon sang; je le versais pour vous.

ÉLISABETH.

Le ciel dont la bonté veille sur votre vie
N'a point voulu souffrir qu'elle vous fût ravie :
Il vous donna la gloire; il vous rend à mes vœux;
Vous revenez vainqueur; revenez donc heureux.
D'un triomphe si beau connaissez mieux les charmes.
Qui n'a pas ses chagrins? Qui ne répand des larmes?
Mais un prince à l'état doit souvent s'immoler.
Adieu. Puissent nos soins un jour vous consoler!
Mon cœur vous est connu; vous en devez attendre
L'intérêt le plus pur, l'amitié la plus tendre;
Mais ne préparons plus, durant nos entretiens,
Vos malheurs, ceux d'un père, et peut-être les miens.

(Elle sort.)

CARLOS.

Les vôtres! Non, jamais; je saurai me contraindre;
Non, ce n'est point à vous qu'il appartient de craindre.
Mon destin, sur moi seul, pèsera tout entier.

SCÈNE III.

PHILIPPE, CARLOS, LE DUC D'ALBE, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE, bas à Gomès.

Il aime encore la reine ?

GOMÈS, bas à Philippe.

Il n'a pu l'oublier.

PHILIPPE.

Elle sort... Et le prince a répandu des larmes.

CARLOS, apercevant Philippe.

Mon père !

PHILIPPE.

Qu'avez-vous ? De secrètes allarmes
Se peignent sur un front d'ombres enveloppé.
D'où vous vient, don Carlos, cet air préoccupé?
Les ennuis dévorans sont faits pour la vieillesse ;
Mais lorsque les succès, la gloire, la jeunesse,
A l'héritier d'un trône offrent des jours sereins,
Son cœur doit, s'il est pur, ignorer les chagrins.

CARLOS.

Un cœur pur est sensible ; et tout âge a sa peine.

PHILIPPE.

Vous êtes seul ici ? J'avais cru voir la reine.

CARLOS.

La reine!

PHILIPPE.

Elle aurait dû bannir ces vains soucis:
Une mère a le droit de consoler son fils.

CARLOS.

Vous êtes son époux; mais je n'ai plus de mère.

PHILIPPE.

Soyez digne du moins de conserver un père.

CARLOS.

Digne...

PHILIPPE.

Il suffit.

GOMÈS.

D'Egmont est proche de ces lieux.
Sire, qu'ordonnez-vous?

PHILIPPE.

Qu'il paraisse à mes yeux.
D'Albe, vous entendrez d'Egmont et ma réponse.

CARLOS.

C'est d'Albe qu'on accuse.

PHILIPPE.

Et c'est moi qui prononce.

CARLOS, en se retirant.

Oui.

PHILIPPE.

Pourquoi sortez-vous?

CARLOS, en se retirant.

Ah! sire, permettez...

PHILIPPE.

Restez, prince.

CARLOS.

Vous seul...

PHILIPPE.

J'ai mes raisons : restez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE assis, CARLOS, LE DUC D'ALBE, LE COMTE D'EGMONT, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

D'EGMONT.

Sire, envoyé vers vous, j'ose à votre justice
Demander pour le Belge une oreille propice.
Ce peuple généreux daigne emprunter ma voix.
En son nom, près de vous, je viens plaider ses droits;
Et l'aspect du tyran dont il fut la victime...

D'ALBE.

Ce tyran fut trop faible; il devait plus oser:
D'Egmont ne viendrait pas aujourd'hui l'accuser.

CARLOS.

C'en est trop.

PHILIPPE, à d'Egmont.

Poursuivez, prince; et vous, duc, silence.

D'EGMONT.

Sire, vous avez vu cet excès d'insolence.
Le tyran se déclare; et son cœur sans pitié
Du sang de vos sujets n'est point rassasié.
Tel il fut de tout temps; c'est lui dont la furie
A soufflé la discorde au sein de ma patrie.
Les Belges, par lui seul aux révoltes poussés,
Resteront sous vos lois, si vous le punissez;
Si du moins un arrêt du plus juste des princes
De l'aspect du tyran délivre nos provinces.

PHILILPE.

Contre un vieux général le Belge est irrité;
Vous reprochez au duc trop de sévérité!
N'était-ce pas plutôt une justice utile?
D'Albe fut-il cruel, ou le Belge indocile?
C'est ce qu'avec loisir on doit examiner.
Votre ambassade même a de quoi m'étonner.
Mais je crains de former des doutes sacriléges:
Expliquez-moi, d'Egmont, ces droits, ces priviléges
Invoqués par le Belge avec tant de courroux,
Violés par le duc, et réclamés par vous.

D'EGMONT.

Je ne connais point l'art de farder mon langage;
Mon père, au sein des camps, signalant son courage,
Dans l'étude des lois n'a point formé son fils.
Il m'apprit cependant les droits de mon pays.

Que dis-je? ils sont gravés dans mon ame énergique;
Mais le plus saint de tous, celui que la Belgique
Est prête à maintenir jusqu'au dernier moment,
Sire, c'est le beau droit de penser librement,
De ne jamais trahir sa conscience intime,
De ne courber jamais un front pusillanime
Sous des juges sacrés, sous un culte vainqueur,
De n'écouter enfin que le Ciel et son cœur.
La conscience est libre; on ne peut rien sur elle;
Quand la bouche obéit, l'ame est encor rebelle.
Nous sommes vos sujets; mais chacun de nos rois
S'engagea, par serment, à conserver nos droits.
Charles, que parmi nous les destins ont fait naître,
Durant son règne illustre a su les reconnaître.
Philippe imitera l'exemple paternel.
Vous avez prononcé le serment solennel;
D'Albe n'a point tenu votre promesse auguste.
Vos sujets sont aigris par un ministre injuste;
L'équité d'un bon roi saura les désarmer.
Le glaive est sans puissance; un mot peut tout calmer.

PHILIPPE.

D'un étrange discours mon oreille est frappée;
Mais j'ai reçu du Ciel mon sceptre et mon épée :
Ce sont là mes pouvoirs, mes titres, mes garans.
Combien je dois rougir de voir un de mes grands,
D'Egmont, ce chevalier si fier, si magnanime,
Désormais infidèle au beau sang qui l'anime,
D'un ramas de mutins se dire ambassadeur!
Quoi! c'est dans Madrid même, au sein de ma grandeur,
Qu'on vient parler de droits, et non demander grace!

Envoyé de Nassau, quelle est donc votre audace?
Quel nouveau souverain prétend m'en imposer?
Quel obstacle invincible a-t-on cru m'opposer?
D'impuissantes clameurs irritant ma vengeance,
Des drapeaux étalant l'orgueil de l'indigence,
Des nobles tourmentés d'ambitieux projets,
Et nourrissant l'espoir de me vendre la paix.
Je ne discute point la foi de mes ancêtres:
Pour soumettre les cœurs la Castille a des prêtres,
Des guerriers pour combattre, et des lois pour punir.
Le Belge a de mes droits perdu le souvenir;
J'anéantis les siens; et ce peuple farouche
M'a rendu les sermens prononcés par ma bouche.
Je ne compose point avec des révoltés:
Guerre ou soumission, voilà tous mes traités.

D'ALBE.

Régir dans cet esprit fut toujours mon étude.
Valait-il mieux ramper sous une multitude
Qui, de tout frein légal cherchant à s'affranchir,
Ne sait point être libre et ne veut point fléchir?
J'eusse été criminel en tolérant des crimes.

CARLOS.

Ainsi, quand le Brabant regorge de victimes,
D'Albe ose encor prétendre à se justifier!
Sire, il s'agit d'un peuple et de son meurtrier;
Et nous hésiterions, imprudens que nous sommes!

D'EGMONT.

Courage, fils d'un roi, vous parlez pour des hommes.

D'ALBE.

Le roi pour son ministre a daigné me choisir...

CARLOS.

Vous avait-il choisi pour le faire haïr?
Pour qu'il fût accusé de vos fureurs sinistres?
Un roi doit-il avoir des bourreaux pour ministres?

D'ALBE.

Prince, il est pour un roi d'autres calamités :
C'est de compter son fils parmi des révoltés.

CARLOS.

Moi!

D'ALBE.

Vous-même.

CARLOS.

Eh quoi! sire, on ose méconnaître...

PHILIPPE.

D'Albe, en ce fils, du moins, respectez votre maître.
(A Carlos.)
Jeune homme, à votre zèle imposez mieux la loi.
Philippe règne encor; ne parlez plus en roi.
Vous, d'Egmont, qui blâmez des lois justes et saintes,
De mes fiers Castillans entendez-vous les plaintes?
Leur conscience intime obéit sans regrets;
Et l'épais habitant de vos sombres marais
Oserait repousser, comme un joug tyrannique,
Un pouvoir révéré des vainqueurs du Mexique;
Un pouvoir, qui du ciel faisant valoir les droits,
Pèse avec majesté sur la tête des rois!

Devant ces droits divins les vôtres disparaissent ;
Sous un culte vainqueur que tous les fronts s'abaissent;
Vos juges sont les miens; je veux les maintenir.
Si Nassau les combat, je saurai l'en punir;
Si son trône est debout, je l'en ferai descendre.

D'EGMONT.

Sire, préparez-vous à régner sur la cendre.

PHILIPPE.

Oseriez-vous, d'Egmont, m'expliquer ce discours?

D'EGMONT.

Oui, sire. A la rigueur vous avez eu recours.
La rigueur a produit la désobéissance :
Fondant sur cet appui sa future puissance,
Nassau, je le vois bien, vous cause un peu d'effroi :
Nassau n'est qu'un guerrier, vous en ferez un roi.
Vos bourreaux ont perdu nos régions si belles;
Chaque martyr qui tombe enfante cent rebelles.
Nos travaux sont détruits, nos champs sont désertés;
L'horrible solitude habite nos cités :
L'industrie aux abois, fuyant la tyrannie,
Cherche un asile en France ou dans la Germanie.
Les hardis Zélandais, nés pour la liberté,
Vont rendre à l'Océan leur sol ensanglanté.
Le citoyen frémit aux noms d'époux, de père;
L'épouse au désespoir pleure en se voyant mère :
Là, près d'un fils unique, une femme combat;
Le vieillard est armé, l'enfant même est soldat;
Le jour tout prend le glaive, et la nuit tout conspire,
Tout veut subir la mort plutôt qu'un tel empire.

PHILIPPE.

Et vous ne tremblez pas en me parlant ainsi!
Votre tête, imprudent, me répond...

D'EGMONT.

La voici.

PHILIPPE.

Vous, rebelle, d'Egmont!

D'EGMONT.

Si j'étais un rebelle...
Vous-même à vos devoirs vous n'êtes plus fidelle.
Souvenez-vous du sang que j'ai versé pour vous,
Et de vos ennemis reconnaissez les coups :
Trois fois ils me frappaient aux champs de Cérizoles,
Quand, soutenant l'honneur des armes espagnoles,
Au général blessé je faisais un rempart,
Quand de votre maison je sauvais l'étendart.
Et depuis quand faut-il rappeler mes services?
Du jour de Saint-Quentin voyez les cicatrices.
Dans Graveline en feu je fus blessé deux fois,
Lorsque Termes vaincu vint recevoir mes lois.
Sire, votre injustice a r'ouvert mes blessures.
De mon zèle aujourd'hui les marques sont plus sûres;
Je sais trop quels dangers je viens ici courir.
C'est là, c'est en vainqueur qu'il me fallait mourir,
Et, par un beau trépas, illustrer ma mémoire;
Mais sur l'échafaud même on peut trouver la gloire.

PHILIPPE.

D'Egmont, je rends justice à ce courage altier
Digne d'un Espagnol et d'un vrai chevalier :

Roi, j'en blâme l'excès; Castillan, je l'honore;
Mais vous êtes perdu si je vous vois encore.
Rejoignez les brigands que vous daignez servir;
Qu'ils reçoivent de vous l'exemple d'obéir;
Qu'ils implorent leur grace, et j'oublîrai peut-être
Qu'ils ont osé braver et le Ciel et leur maître.
(Bas à Gomès.) (Haut.)
Ne quittez point Carlos. Vous, d'Albe, suivez-moi.

CARLOS, à part.

Et voilà, Dieu puissant, ce qu'on nomme un grand roi!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, D'EGMONT.

D'EGMONT.

J'ai réclamé du prince un moment d'audience.
Gomès, de qui les soins ont formé son enfance,
Doit le prier pour moi de se rendre en ces lieux :
Vous daignerez vous-même entendre mes adieux.
Mais depuis quand vos yeux ont-ils connu les larmes?
Je ne sais quel chagrin semble voiler vos charmes.
La douleur, qui sur l'homme étend partout ses lois,
N'a donc point respecté la fille des Valois!
Il fut un autre temps, ce temps était prospère :
Envoyé par Philippe auprès de votre père,
Je reçus de Henri l'accueil hospitalier.
Admis dans le palais de ce grand chevalier,

Je vis avec transport votre beauté naissante
Présider aux plaisirs de sa cour florissante.
Sur votre jeune front tout brillait d'avenir.

ÉLISABETH.

Ah! que vous réveillez un tendre souvenir!
Temps chéris, mais trop courts! momens dignes d'envie!
Promesses d'un bonheur, que ne tient pas la vie!
Nul soin ne m'agitait : point de vœux à former;
J'aimais autour de moi, je me sentais aimer.
La grandeur sans orgueil, la franchise polie,
Les mœurs de notre France, et les arts d'Italie
De ce Louvre enchanteur embellissaient les jeux :
Le peuple était soumis, car il était heureux.
Ce roi qui m'appelait sa fille idolâtrée,
Henri n'est plus; ma mère, à tant de soins livrée,
Des tendres nœuds du sang connaît peu la douceur,
Et mes frères peut-être ont oublié leur sœur.
Le calme a disparu de cette aimable terre;
La paix, souvent trompeuse, y recèle la guerre.
A revoir mon pays je ne dois plus songer :
Faible lis transplanté sous un ciel étranger,
Je ne fleurirai plus sur les bords de la Seine;
Je suis une exilée; on m'appelle une reine :
Ce nom que l'on m'impose est trop pesant pour moi.

D'EGMONT.

Philippe! Médicis!... C'est l'infant que je voi.
Si jeune, il est bien sombre après une victoire.
L'empereur son aïeul avait prédit sa gloire :
Elle restera pure; il connaît la pitié.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, D'EGMONT, CARLOS.

CARLOS.

D'un peuple gémissant courageux envoyé,
A désarmer le roi vous deviez-vous attendre.
Ce que vous avez dit Carlos a su l'entendre.
Mais c'est trop peu.

D'EGMONT.

C'est tout, chacun a ses douleurs :
Dans la cour de Philippe on voit souvent des pleurs.

CARLOS.

De vos concitoyens la misère me touche.

D'EGMONT.

Ces mots sont consolans, surtout dans votre bouche.

CARLOS.

Ce n'est pas moi qu'ici l'on daigne consulter.

D'EGMONT.

Permettez-moi d'abord de vous féliciter,
Non de quelques succès, la fortune les donne ;
Non de votre courage, il n'a rien qui m'étonne ;
Les héros vos aïeux ont pu vous l'enseigner ;
Mais vous êtes humain, vous qui devez régner !

CARLOS.

Mon ame en cette cour ne s'est point refroidie.

D'EGMONT.

Par le malheur peut-être elle s'est agrandie.

CARLOS.

Vous m'estimez, d'Egmont; ce suffrage m'est doux.
Heureux qui peut avoir des sujets tels que vous!
Embrassez un ami.

D'EGMONT.

J'embrasse un frère d'armes.
Vous n'êtês plus à vous : séchez, séchez ces larmes;
On en répand ailleurs que vous devez tarir.

CARLOS.

Et le puis-je?

D'EGMONT.

Vous seul.

CARLOS.

Que veut-on?

D'EGMONT.

Vous offrir
Un peuple à délivrer : le Brabant vous désigne.

CARLOS.

Moi!

D'EGMONT.

Vous. D'un tel honneur vous sentez-vous indigne?
Quand les Belges en pleurs languissaient accablés,
On leur nommait Carlos, ils étaient consolés.

ÉLISABETH.

Songez qu'en ce palais tout veille et nous écoute.

D'EGMONT.

Je remplis un devoir dont la rigueur me coûte.
Si Philippe eût daigné m'exaucer aujourd'hui,
Tout le sang qui me reste aurait coulé pour lui;
La Belgique rentrait sous son obéissance;
J'en avais en partant exigé l'assurance;
J'aurais anéanti cet acte que je tiens :
J'ai tenté; votre père a rompu nos liens :
A ses droits primitifs la Belgique rendue,
Pour un monarque injuste est à jamais perdue;
Vous seul aux Castillans pouvez la conserver;
Vous, prince; et, plus que nous, c'est vous qu'il faut sauver.
Le peuple vous chérit; vous avez tout à craindre;
La main qui nous écrase est prête à vous atteindre.
Entrez dans la carrière ouverte devant vous :
La gloire vous précède, et nous vous suivons tous.

CARLOS.

Où me suivre?

D'EGMONT.

Au triomphe. Hésiter est faiblesse.

CARLOS.

Mais qui m'appelle enfin?

D'EGMONT.

Le peuple, la noblesse,
Notre salut, le vôtre, et la nécessité.

CARLOS.

Nassau...

D'EGMONT.

Je suis garant de sa fidélité.

ÉLISABETH.

Ah! d'un long repentir une faute est suivie.
Songez-vous...

D'EGMONT.

Songez-vous qu'il y va de sa vie?
Conservez-le, madame, au bonheur des humains;
L'Europe qui l'attend le dépose en vos mains.
Je pars; le temps s'écoule, et mon devoir m'appelle;
Nous vous reverrons, prince, aux remparts de Bruxelle.
Mes yeux fixés sur vous n'abandonneront pas
L'astre consolateur qui luit dans ces climats:
Ses feux m'ont embrasé, sa clarté m'accompagne;
Vous êtes à mes yeux plus que l'infant d'Espagne.
Vous lirez à loisir cet important écrit;
Charles vous devina, son ombre vous sourit:
Vous serez don Carlos. Montez au rang des princes;
Accueillez mon hommage au nom de nos provinces.
Philippe me rend libre en renonçant à nous;
Ce glaive est à son fils: d'Egmont, à vos genoux,
Jure devant la reine, et par vous et par elle,
D'aimer l'honneur et vous: d'Egmont sera fidelle.
Adieu, duc de Brabant.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, CARLOS.

CARLOS.

Arrêtez, mon devoir...
Cet écrit, ce serment, puis-je les recevoir?
D'Egmont!

ÉLISABETH.

Il est parti.

CARLOS.

Lisons. Indépendance.
Les membres des états...

ÉLISABETH.

O ciel! quelle imprudence!

CARLOS.

Bruxelles! Anvers! Namur! Tout un peuple indigné!
Horn et d'Egmont, Nassau; Nassau même a signé!
Pour publier cet acte on m'attend à Bruxelle!
D'Egmont m'avait dit vrai, la noblesse m'appelle.
Le Brabant soulevé me réclame à grands cris.
Proscrit moi-même, allons m'unir à des proscrits.
Le duc est mon fléau; le roi n'est plus mon père:
L'Espagne, grace à lui, me devient étrangère.
Loin du duc... loin du roi... loin de l'Espagne...

ÉLISABETH.

Infant!

CARLOS.

L'infant n'est plus. Lisez : je suis duc de Brabant.

ÉLISABETH.

Quels périls!

CARLOS.

Que de gloire!

ÉLISABETH.

Elle est mal assurée.

CARLOS.

Cet acte, monument d'une cause sacrée,
Restera sur mon cœur. Vous sortez?

ÉLISABETH.

Je le dois.

CARLOS.

Restez.

ÉLISABETH.

C'est à l'infant que s'adressait ma voix.

CARLOS.

Eh bien; parlez.

ÉLISABETH.

L'infant peut-il encor m'entendre?

CARLOS.

Oui.

ÉLISABETH.

Songez à Philippe.

CARLOS.

Il n'a rien à prétendre.

ÉLISABETH.

Votre père!

CARLOS.

Avant d'être un père sans pitié,
Il fut un fils ingrat : l'avez-vous oublié?
Rassasié du trône, au fond du monastère,
Charles-Quint recueillit sa grandeur solitaire.
Quand Philippe étalait la pompe et la terreur,
Tout manquait, hors la gloire, à ce grand empereur.
A mes regards encor son image est présente :
Enfant, je visitai sa retraite imposante ;
Ce temple où, tous les jours, le héros prosterné
Courbait avec grandeur son front découronné ;
Ce cloître où quarante ans de gloire et de puissance
Devant l'éternité s'effaçaient en silence ;
Cette cellule, obscur et vénérable lieu
Où semblait se cacher la majesté d'un Dieu.
Il me tendit les bras, me prédit la victoire ;
Mes regards dans les siens parcouraient son histoire ;
Je vivais de son nom ; lui de mon avenir :
Que nous étions heureux de nous appartenir!
Mais un nœud plus étroit nous était nécessaire :
Il lui fallait un fils, j'avais besoin d'un père.
L'un vers l'autre élancés, l'un par l'autre attendris,
Je l'appelai mon père, il me nomma son fils.
Sa voix, ses mains tremblaient ; sa grande ame agitée,
De mes destins futurs paraissait tourmentée.
Il prononçait Philippe, et me baignait de pleurs.
Philippe! ce nom seul disait tous mes malheurs.

ÉLISABETH.

Eh quoi! si jeune encor, de funestes présages
Venaient troubler... Ah! prince, éloignez ces images;
Mais surtout bannissez d'ambitieux projets.

CARLOS.

Ainsi que sa famille il traite ses sujets.
Philippe a mis au rang des droits de sa couronne
De rendre infortuné tout ce qui l'environne.

ÉLISABETH.

Respectez-moi.

CARLOS.

Ces droits d'un despote jaloux
Ne les a-t-il jamais étendus jusqu'à vous?

ÉLISABETH.

Jusqu'à moi!

CARLOS.

Vainement vous voulez vous contraindre.

ÉLISABETH.

Quand je ne me plains pas, pourquoi m'osez-vous plaindre,
Prince, et qui vous a dit que j'accusais mon sort?

CARLOS.

Qui me l'a dit? Grand Dieu! Tout; jusques à l'effort
Que fait pour le cacher votre vertu sublime;
Tout: ce calme touchant, cet esprit magnanime
Dont l'éclat doux et pur semble un rayon des cieux;
Ce voile de langueur étendu sur vos yeux;
Dans vos traits adorés ces traces indiscrètes,

Infaillibles garans de vos larmes secrètes;
Ce cœur qui m'apportait, qui me devait sa foi,
Et qui, j'ose le croire, était formé pour moi.

ÉLISABETH.

Je vois avec douleur que votre ame enivrée
Se nourrit du poison dont elle est déchirée.
Vous aimez vos tourmens, et vous les prolongez :
Si vous vouliez, Carlos, ils seraient soulagés.
A vos brillans destins la carrière est ouverte :
Tout un peuple est victime; on conspire sa perte;
Il n'espère qu'en vous; vous lui tendez les bras :
Loin de moi le desir de ralentir vos pas!
Mais restez vertueux; soyez toujours vous-même;
Un père vous estime; ah! faites qu'il vous aime.
Demandez-lui, pour prix de vos premiers exploits,
L'honneur de ramener les Belges sous ses lois.
Partez, courez remplir des vœux qui vous implorent;
Partez... en me laissant des regrets qui m'honorent;
Et, goûtant loin de moi des plaisirs généreux,
Vengez-vous du malheur en faisant des heureux.

CARLOS.

Quand je pourrais du duc assurer la disgrace,
Est-ce à moi de descendre à demander sa place?
Ferai-je respecter un injuste pouvoir?

ÉLISABETH.

On ne descend jamais en faisant son devoir.
L'empire dans vos mains sera clément et juste :
D'Albe le rendit vil; vous le rendrez auguste.
Puisqu'enfin vous pensez qu'un sort impérieux

Vous défend ma présence et l'aspect de ces lieux,
Exilez-vous, Carlos, comme un héros s'exile :
Un trône avec le crime est à peine un asile.
Entre Philippe et moi le ciel voulut former
Des nœuds que je respecte et que je dois aimer :
A l'hymen pour jamais mon ame est asservie.
Eh! qui peut à son gré disposer de sa vie?
Qui choisit l'avenir? quel bonheur est certain?
Sur un commun écueil jetés par le destin,
Deux cœurs infortunés, qu'a séparés l'orage,
Se rapprochent encore au sein de leur naufrage.
Trompons votre malheur; pourquoi repoussez-vous
Ce nom sacré de fils, et ces liens si doux?
Que je sois votre mère. Offrez à mon image
Quelques pleurs essuyés et la paix pour hommage;
Désarmez la victoire; honorez votre main
Par des lauriers sans tache et purs de sang humain.
Quand Philippe, orgueilleux d'un fils si magnanime,
Confirmera lui-même un éloge unanime,
Quand j'entendrai l'Espagne et l'Europe applaudir,
Fière de mon héros, je dirai, sans rougir,
A Philippe, à l'Espagne, à l'Europe charmée :
Il eût été moins grand s'il m'avait moins aimée.

CARLOS.

Cet espoir me suffit : entraîné, convaincu,
Je cède à votre voix, et vous m'avez vaincu.
Quel langage imposant! quel ascendant suprême!
Ah! lorsque vous parlez j'entends la vertu même;
Au-dessus des héros je me sens élevé.
Et voilà donc le cœur qui m'était réservé!

Tandis que sur les bords de l'heureuse Angleterre,
Une autre Élisabeth, en éclairant la terre,
Du fanatisme impur dédaigne les clameurs,
Élisabeth, la mienne, eût régné par les mœurs :
Le bonheur de l'Espagne eût été son ouvrage ;
Elle eût guidé mes pas, enflammé mon courage;
Agrandi mes destins, et versé sur mes jours
Ce charme qu'elle inspire et qui la suit toujours.
Tout ce rêve enchanteur n'était qu'une imposture.
Un seul mot pour Carlos a changé la nature.
Je crois entendre encor, pleurant, saisi d'effroi,
Ce mot, ce oui fatal, prononcé devant moi.
Philippe, par son rang, dispensé de vous plaire,
Crut qu'il était aussi dispensé d'être père :
Lorsque je suppliais, il voulut ordonner...
Vous l'exigez, madame, il faut lui pardonner.

ÉLISABETH.

Ah! j'exige de vous un plus grand sacrifice :
Votre honneur et le mien veulent qu'il s'accomplisse.

CARLOS.

Vous me préscrivez donc de chérir votre époux?

ÉLISABETH.

Et vous me promettez...

CARLOS.

D'être aussi grand que vous.
Jusqu'à vous, s'il se peut, j'éleverai mon ame.
Je vais trouver mon père; il m'entendra, madame.
Les soins dont vous daignez vous reposer sur moi

Ne sont plus qu'un empire et que le nom de roi;
Par la gloire embelli, mon exil a des charmes.
Peuples infortunés j'irai sécher vos larmes.
Hélas! dès le berceau j'ai connu les malheurs;
Le seul bien qui me reste est d'essuyer des pleurs.

ÉLISABETH.

Adieu, prince: à nos vœux les cieux seront propices.

CARLOS.

J'en crois vos volontés; ce sont là mes auspices.
Ce jour ramènera le calme dans mon cœur.

ÉLISABETH.

Ah! c'est un jour sacré s'il vous rend le bonheur.

SCÈNE IV.

CARLOS, GOMÈS, et ensuite PHILIPPE.

CARLOS.

Partage mes transports, ami tendre et fidelle.

GOMÈS.

Vos chagrins...

CARLOS.

Ne sont plus. Tout est changé par elle.
Allons.

GOMÈS.

Où courez-vous?

CARLOS.

Je cours auprès du roi.

GOMÈS.

Il vient.

PHILIPPE.

Sortez, Gomès.

CARLOS, bas à Gomès.

Va m'attendre chez moi.

SCÈNE V.

PHILIPPE, CARLOS.

PHIPIPPE.

Prince, de vos erreurs, du moins j'aime à le croire,
Des jours plus fortunés banniront la mémoire;
Et les premiers lauriers qui vous ceignent le front
D'une trop longue enfance ont réparé l'affront.
Mais, soutien de mes droits, né près du rang suprême,
Prince, vous auriez dû, pour l'état, pour vous-même,
Témoigner à d'Egmont un moins vif intérêt,
Et ne pas lui permettre un entretien secret.
A-t-il pour la Belgique, enflammé votre zèle?

CARLOS.

Oui, sire; et là m'attend une gloire nouvelle.

PHILIPPE.

Comment!

CARLOS.

Si j'ai vaincu, si j'ai fait mon devoir,
Vous ordonniez, mon père, et j'en chéris l'espoir,
Que de nouveaux exploits fussent ma récompense;
Trouvez-moi digne encor de votre confiance;
Des destins du Brabant reposez-vous sur moi.

PHILIPPE.

Pourquoi desirez-vous ce périlleux emploi?
Jeune et sans défiance, emporté, mais facile,
Vous me serviriez mal chez un peuple indocile.
D'Albe y retournera; d'Albe y sera vainqueur.

CARLOS.

D'Albe!

PHILIPPE.

On a devant vous accusé sa rigueur;
Mais qui surpassera son zèle et son courage?
N'est-ce donc pas à lui d'achever son ouvrage?
Il en garde l'espoir; doit-il y renoncer?
Et faut-il le punir pour vous récompenser?

CARLOS.

Le punir! s'il le faut! quand un fils vous implore,
Entre le duc et lui vous balancez encore!
Songez-vous à quel point vous êtes offensé?
Ah! c'est en votre nom que le sang fut versé;
Le duc, en votre nom, massacra ses victimes;
Et vous justifiez, vous adoptez ses crimes!
Par l'organe d'un fils daignez les démentir.

PHILIPPE.

Et, si, pour le Brabant, je vous laissais partir,

Quels seraient vos desseins?

CARLOS.

D'y porter l'indulgence;
D'y réparer les maux produits par la vengeance.

PHILIPPE.

Vous iriez en mon nom ramper sous mes sujets!

CARLOS.

Ramper en essayant le pouvoir des bienfaits!
La fierté de Philippe en mes veines transmise
A la rebellion ne sera point soumise;
Et votre fils, chargé d'un emploi glorieux,
Ne fera point rougir le front de ses aïeux.
Mais si j'ai bien conçu l'autorité suprême,
Un monarque, un héros, déjà grand par lui-même,
Devient plus grand encore en sachant pardonner,
Et toujours la clémence est l'art de gouverner.
Qu'un prêtre, un Spinola soit cruel par faiblesse;
Que des droits de l'Église il nous parle sans cesse;
Ne puis-je, au moins pour vous, réclamer ceux des rois?
Et votre peuple aussi n'a-t-il donc pas ses droits?
Partout l'opinion réveille enfin le monde,
Partout l'esprit humain sort de la nuit profonde,
Et des tyrans sacrés rompt lentement les fers;
A des rayons nouveaux quand les yeux sont ouverts,
Quand la raison publique, en tous lieux élancée,
Mûrit, éclaire, échauffe, agrandit la pensée,
D'un illustre monarque, illustre successeur,
Des préjugés vieillis Philippe défenseur,
Voudrait-il étayer leur empire débile,

Et sur un trône oisif s'endormir immobile?
Le vulgaire des rois, redoutant le danger,
A ces grands mouvemens peut rester étranger;
Mais, vous, de l'Univers ne trompez point l'attente;
Présidez à leur marche incertaine et flottante;
Qu'à vos nobles travaux un fils associé
Aux plaines du Brabant, pacifique envoyé,
Parmi tant de cyprès y sème enfin l'olive,
Y porte avec l'oubli la clémence tardive,
Lave par des bienfaits ce sol ensanglanté,
Et fasse aimer un nom trop long-temps redouté.

PHILIPPE.

Eh quoi! l'infant d'Espagne ouvertement conspire!
Roi trahi! prince aveugle! et malheureux empire!
Mon ouvrage avec moi périra tout entier,
Si Philippe, en mourant, laisse un tel héritier.
Comment vous flattez-vous de quelque obéissance?
Avez-vous, imprudent, calculé ma puissance?
Dans Naples, dans Milan, mon empire est assis;
Venise, Emmanuel, Farnèse, Médicis,
Reposent sous l'abri de mes vingt diadèmes;
Rome, dont j'ai toujours chéri les lois suprêmes,
Du fond du Vatican réclame mon soutien;
Jaloux de mes grandeurs, Charles, Maximilien,
Savent que la Belgique ouvre à mon espérance
Les portes de l'empire et celles de la France;
De l'Anglais qui me craint les ports me sont ouverts;
Son trident orgueilleux, qui pesait sur les mers,
Respecte mes vaisseaux; et l'océan paisible
Respire énorgueilli sous ma flotte invincible.

Ce pouvoir, chaque jour, agrandi, cimenté,
S'étend, partout vainqueur, et partout redouté,
Du pied du Mont-Gibel et des bords de l'Afrique,
Aux îles de l'Asie, aux mers de l'Amérique;
Et le soleil, en vain désertant nos climats,
N'éteint pas ses rayons sur mes nombreux états.
Qui retient sous le joug ces peuples, ces contrées,
Des mœurs, d'opinions, d'intérêts séparées?
Qui peut les réunir? Un lien solennel
Dont le premier chaînon remonte à l'Éternel.
Sans lui l'autorité craintive ou menaçante,
S'écroulerait bientôt sur sa base impuissante.
Je vois autour de nous les esprits tourmentés
Par l'amour inquiet des folles nouveautés;
Le nom de préjugés déjà se fait entendre;
A je ne sais quels droits le peuple ose prétendre.
Puisque ceux de l'Église aujourd'hui sont jugés,
Ceux du trône demain seront des préjugés.
Je n'imiterai point la France et l'Angleterre;
Des peuples et des rois j'étoufferai la guerre;
Dans un sang criminel j'éteindrai ses flambeaux :
L'Espagne éprouvera vos principes nouveaux,
Lorsque, pour son malheur, vous disposerez d'elle.
Jusque-là, prince, aux miens aveuglement fidelle,
J'ai su les maintenir, je saurai les venger,
Si quelque audacieux pense à les outrager.

CARLOS.

Servir l'humanité c'est vous faire un outrage!
Et d'un père, grand Dieu, voilà donc le langage!
Des refus! pour un fils de soi-même vainqueur!

Qui sacrifia tout! qui céda son bonheur!
Pouvez-vous ignorer le mal qui me possède?
Songez-vous que l'absence en est le seul remède?
Que j'ai besoin de fuir pour sauver ma vertu?

PHILIPPE.

De fuir...

CARLOS.

Un ascendant vainement combattu.

PHILIPPE.

Téméraire!

CARLOS.

Un poison dont je mourrai victime;
Des feux...

PHILIPPE.

N'achevez pas; craignez l'aveu du crime.

CARLOS.

L'air qu'ici l'on respire est trop brûlant pour moi.

PHILIPPE.

Ciel!

CARLOS.

Je vous parle en fils.

PHILIPPE.

Je vous réponds en roi.

CARLOS.

On me promit long-temps la main de la princesse.

PHILIPPE.

Elle est reine!

CARLOS, *égaré.*

Ce nom me poursuivra sans cesse!

PHILIPPE.

Aux remparts de Cambrai mon hymen arrêté...

CARLOS.

Ah! mon cœur ne fut pas compris dans le traité.
Vos ministres, vendant les peuples à des princes,
Ont pu céder, reprendre, échanger des provinces;
Mais l'amour, à son gré, déterminant son choix,
Ne suit pas le caprice ou l'intérêt des rois.

PHILIPPE.

Perfide, oubliez-vous que je suis votre maître?

CARLOS.

Et le père à mes yeux quand voudra-t-il paraître?
Le père! auprès de vous, je l'ai cherché souvent.
Carlos n'a point de père, et Philippe est vivant!
A mes premiers regards ma mère fut ravie;
C'est dans son lit de mort que j'ai reçu la vie;
Vous le savez, mon père : à son dernier soupir,
Elle pleurait l'enfant qui la faisait mourir.
Ses pleurs recommandaient à l'amour paternelle
Cet enfant malheureux abandonné par elle.
Ma mère!... à vos genoux ne la voyez-vous pas?
Redevenez mon père, et tendez-moi vos bras;
Que la voix du tombeau soit au moins entendue;
Et, pour votre tendresse à mes larmes rendue,
Laissez-moi conquérir, apporter en ces lieux,
Bien plus que les états soumis à vos aïeux;

Bien plus que le Potose et ses mines fécondes;
Plus que tous vos vaisseaux, vos deux mers, vos deux mondes;
Laissez-moi vous donner le premier bien, la paix;
Le plus grand des trésors, l'amour de vos sujets :
C'est le prix que j'attends à vos pieds que j'embrasse;
Si ce n'est pas un prix, que ce soit une grace;
Mon père, exaucez-moi; mon triomphe est certain.

PHILIPPE, sortant.

Jamais.

CARLOS, se relevant désespéré.

Jamais! ce mot a fixé mon destin.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE.

L'ACTE d'indépendance!

GOMÈS.

Oui, sire.

PHILIPPE.

Affreux mystère!

Quels noms y sont inscrits?

GOMÈS.

Il s'obstine à les taire.

PHILIPPE.

Vous n'avez rien lu?

GOMÈS.

Non; mais l'acte est sur son cœur.

PHILIPPE.

Fernand, courez chercher le grand inquisiteur :
Qu'il vienne sans tarder. Fils ingrat et perfide !

D'ALBE.

Si vous voulez régner, point de pitié timide.

PHILIPPE.

Et, cet acte, d'Egmont l'a remis à l'infant?

GOMÈS.

D'Egmont lui-même.

PHILIPPE.

Il part! satisfait! triomphant!
Fier d'avoir conspiré dans la cour de son maître!

D'ALBE.

Ah! sire, impunément devait-il y paraître?

PHILIPPE.

D'Egmont près de Carlos était ambassadeur!

D'ALBE.

Pouviez-vous en douter?

PHILIPPE.

Une fausse grandeur,
Des exploits rappelés, son renom, ma faiblesse,
Cet orgueil imposant, même alors qu'il nous blesse,
Je ne sais quel pouvoir que je ne conçois pas,
Au moment de frapper ont retenu mon bras.

D'ALBE.

Je saurai retrouver d'Egmont et ses complices.

PHILIPPE.

Je suis content de vous, Gomès, et vos services
Jamais d'un cœur royal ne seront oubliés.

GOMÈS.

Reprenez vos bienfaits; je les ai trop payés.
Je frémis à vos yeux de mon obéissance.
Le prince m'aime encore, et j'aimai son enfance:
Je voudrais moins d'éclat, sire, et plus de repos.

PHILIPPE.

Du repos! en est-il au sein des noirs complots?
Lorsque, dans mon palais, un fils qui me déteste
Méditant la révolte, aspirant à l'inceste,
Dévore ma couronne, et calcule mes jours,
Quand il m'ose avouer ses coupables amours,
Quand la rebellion n'a rien qui l'épouvante?
Gomès, avec d'Egmont la reine était présente?

GOMÈS.

Oui, sire.

PHILIPPE.

Elle a connu...

GOMÈS.

J'ai rempli mon devoir:
Je n'ai pu sur la reine et n'ai rien dû savoir.

PHILIPPE.

Elle aussi, me trahir! à ce point criminelle!

Non. Sans doute elle ignore... On parlait devant elle :
Elle sait tout. Eh bien, elle a tout combattu ;
Et l'on n'est point perfide avec tant de vertu.
Feria, que partout ma garde soit doublée ;
Commandez, Médina, si la ville est troublée ;
Lerme, qu'Élisabeth se présente à mes yeux,
Dès que l'inquisiteur aura quitté ces lieux :
Allez ; de mes motifs n'instruisez point la reine.
Vous, d'Albe, attendez-moi dans la chambre prochaine,
Gomès, voyez le prince ; il doit compter sur vous ;
Grands, du secret fatal vous me répondez tous ;
Suivez d'Albe, et veillez au salut de l'empire :
Approchez, Spinola, vous que le Ciel inspire.

SCÈNE II.

PHILIPPE, SPINOLA.

SPINOLA.

Quoi ! vous avez déjà besoin de notre appui !
Vous n'avez pu sans doute oublier qu'aujourd'hui
Le pontife de Dieu vous trouvait moins facile.

PHILIPPE.

A la religion je fus toujours docile :
Sous son pouvoir suprême abaissant mon pouvoir,
J'ai défendu ses droits.

SPINOLA.

C'était votre devoir.

Vous n'êtes rien sans elle ; un roi sage l'honore.

PHILIPPE.

Je l'ai fait respecter ; aujourd'hui je l'implore.
Nos communs ennemis ont corrompu mes jours.

SPINOLA.

Dieu règne sur les rois : méritez son secours,
Je conçois quel motif à ses pieds vous ramène.

PHILIPPE.

Roi, père, époux...

SPINOLA.

L'infant et la reine...

PHILIPPE.

La reine !
Avant d'oser contre elle irriter mon courroux,
Arrachez-la du moins du cœur de son époux.
Laissons Élisabeth : parlons d'un fils coupable.

SPINOLA.

Des ministres du ciel l'adversaire implacable !

PHILIPPE.

D'un père et d'un monarque il a trahi les lois.

SPINOLA.

De Rome et de l'Église il méconnaît les droits..

Je demande un conseil, hélas ! que je redoute.

SPINOLA.

Votre fils, dites-vous, est coupable ?

PHILIPPE.

Ah! sans doute.

SPINOLA.

Vous avez, par ce mot, prononcé contre lui.

PHILIPPE.

Que faut-il?

SPINOLA.

Le punir.

PHILIPPE.

Et quand?

SPINOLA.

Dès aujourd'hui.

PHILIPPE.

Cette nuit?

SPINOLA.

Cette nuit.

PHILIPPE.

Mais un fils!

SPINOLA.

Un rebelle.

PHILIPPE.

Je balance.

SPINOLA.

Abraham plus ferme et plus fidelle
Prépara de ses mains le bûcher de son fils.

PHILIPPE.

Il obéit à Dieu; mais Dieu n'a point permis

Qu'un père ait consommé cet affreux sacrifice.

SPINOLA.

Roi, pourquoi sondez-vous l'éternelle justice?
Dieu par son propre fils ne fut point désarmé;
Ce sacrifice affreux, Dieu l'a bien consommé.

PHILIPPE.

Mais pour sauver le monde, il choisit la victime.

SPINOLA.

Vous, pour servir Dieu même, et le venger du crime.
Faut-il que la balance, inégale en vos mains,
A des poids différens pèse ainsi les humains?
Brisez les échafauds dressés dans la Belgique,
Éteignez les bûchers qui couvrent le Mexique,
Ou prouvez, en frappant un ennemi des cieux,
Que tous les criminels sont égaux à vos yeux.

PHILIPPE.

Et Rome...

SPINOLA.

Applaudira.

PHILIPPE.

L'Europe...

SPINOLA.

Doit se taire.

Quand le Cicl a parlé, foulez aux pieds la terre.
Que dis-je? attendrez-vous avec tranquillité
Qu'un fils incestueux, un sujet révolté
Vienne de ce palais déshonorer l'enceinte,
Renverser les autels, brûler la cité sainte?

Israël est soumis; Lévi combat pour vous;
Jéhova vous protège et marche devant nous.

PHILIPPE, *préoccupé.*

Allons.

SPINOLA.

Fils de Jessé, rassemblez vos cohortes:
Le rebelle Absalon, déjà touche à vos portes,
Et sur l'oint du seigneur lève un bras criminel.

PHILIPPE.

Ma puissance repose au sein de l'Éternel.
Mes grands sont réunis : près d'eux allez m'attendre;
La reine va venir : j'ai besoin de l'entendre;
Je ne puis rien résoudre avant cet entretien.

SPINOLA.

Adieu. N'oubliez pas votre unique soutien.
Soumettez-vous, courbez votre grandeur altière;
Et qu'il n'entende pas murmurer la poussière.
Souvent pour nous instruire et pour venger ses droits,
Sa foudre doit tomber sur le palais des rois.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

PHILIPPE.

Qu'on fasse entrer la reine. Approchez-vous, madame,

ÉLISABETH.

(A part.)
Spinola !

PHILIPPE.

Je connais la candeur de votre ame :
Votre parole est pure ; et je veux m'y livrer.
N'avez-vous sur l'infant rien à me déclarer ?

ÉLISABETH.

Rien contre votre fils, et tout pour sa défense.

PHILIPPE.

Ce que je vous demande est de quelqu'importance.
Expliquez-vous. D'Egmont vous a fait ses adieux ;
Le prince était présent, près de vous, dans ces lieux.
J'ignore à quel espoir d'Egmont pouvait prétendre ;
Mais tout ce qu'ils ont dit, vous avez dû l'entendre.

ÉLISABETH.

J'ai vu partir d'Egmont aigri par vos refus ;
Ses discours le prouvaient : n'exigez rien de plus.
Au milieu du Brabant votre fils magnanime
Desirait d'exercer un pouvoir légitime,
D'y faire aimer vos droits et de les maintenir :
De vos bontés sans doute il a dû l'obtenir.
Je l'ai dans cet espoir encouragé moi-même.
Cher au peuple, aux soldats, né pour un diadème,
Il pourrait...

PHILIPPE.

Oui, madame, il pourrait me trahir ;
Mais qui veut commander doit savoir obéir.
Dans ma cour, à mes yeux, il ne peut se contraindre.

Vous-même, de l'infant, vous auriez à vous plaindre ;
Et c'est vous, plus que moi, vous, qu'il ose offenser.

ÉLISABETH.

Moi, sire !

PHILIPPE.

Vous, madame. Auriez-vous pu penser
Qu'à son roi, qu'à son père, à votre époux lui-même,
L'infant ne craindrait pas d'avouer qu'il vous aime ?
Qu'il vous aime !... En ce jour il me l'a déclaré ;
Et ce départ si prompt, déjà tout préparé,
Ce rêve d'un jeune homme enflé de sa victoire,
Ce projet d'un héros, n'est, si je veux l'en croire,
Que le reste d'un feu qu'il voudrait étouffer,
Et l'effort d'un amant qui fuit pour triompher.

ÉLISABETH.

Eh bien, s'il était vrai, se vaincre est-il un crime ?
Cet amour mal éteint fut d'abord légitime ;
Songez qu'en d'autres temps, par vous-même allumé...

PHILIPPE.

Je me souviens du jour où mon cœur enflammé
Vous a fait partager ma puissance et ma gloire ;
Nous devions tous les trois en garder la mémoire.
Philippe, déposant vingt sceptres à vos pieds,
D'un mot d'Élisabeth les trouvait trop payés :
Vous l'avez prononcé, vous n'êtes point parjure.
J'ai cru que j'obtiendrais d'une ame noble et pure,
Si non l'amour, au moins quelques tendres égards ;
Que vous pourriez sans peine attacher vos regards
Sur un front dépouillé des fleurs de la jeunesse,

Blanchi par les travaux et non par la vieillesse :
Serais-je à cet espoir contraint de renoncer ?

ÉLISABETH.

Et qui, dans votre cour, pourrait vous y forcer ?
Moi ? que l'on vit toujours attentive à vous plaire !
Un fils ? ce nom doit seul calmer votre colère.
Un fils ! ah ! qu'aisément vous le verriez soumis !
Mais nous avons tous trois les mêmes ennemis.
Ne me défendez point d'éclaircir la nuit sombre
Qui sur vos jours brillans appesantit son ombre.
Voulez-vous dissiper ce pénible tourment ?
Sire, soyez époux, soyez père un moment,
Et ne repoussez plus le cri naïf et tendre
Que la nature encor cherche à vous faire entendre :
Plus que celui des rois son empire est sacré.
Un monarque puissant, un héros admiré,
Qu'entourent les flatteurs, que séduit l'imposture,
Jamais impunément n'échappe à la nature.
Dans sa grandeur farouche à toute heure isolé,
Il gémit sur un trône, et n'est pas consolé.

PHILIPPE.

Qui peut à vos accens demeurer insensible ?
Un je ne sais quel charme, un pouvoir invincible,
Jusque dans le reproche embellit vos discours.
J'en éprouvai cent fois les bienfaisans secours :
Loin de vous oppressé, près de vous je respire ;
Vous savez mieux que moi jusqu'où va votre empire,
Madame ; et ce n'est pas vainement qu'un époux
Du soin de son bonheur s'est reposé sur vous.

Quant à ce fils ingrat dont vous parlez sans cesse,
Oseriez-vous pour lui réclamer ma tendresse,
S'il nourrissait dans l'ame un dessein criminel?
Si, coupable envers moi, coupable envers le ciel...

ÉLISABETH.

Envers le ciel et vous! c'est l'infant qu'on redoute!

PHILIPPE.

On va plus loin.

ÉLISABETH.

Qui? d'Albe? et Spinola sans doute?
Spinola qui tantôt l'accusait à mes yeux?
Que je viens de revoir en entrant dans ces lieux?

PHILIPPE.

Il m'a souvent donné des conseils légitimes.

ÉLISABETH.

Vous aurait-il encor désigné ses victimes?
Voilà vos ennemis, ces conseillers flatteurs,
Ministres et bourreaux, tyrans et délateurs:
A leur ambition inquiète et jalouse
Immolant vos sujets, votre fils, votre épouse;
A vos yeux prévenus cachant la vérité;
Vous parlant de vengeance et de sévérité,
Du soin de garantir votre pouvoir immense,
Ils ne vous ont jamais parlé de la clémence.
Sous ce manteau royal qu'ils ont ensanglanté,
Ils bravent sans péril tout un peuple irrité.
Séparez-les de vous; laissez-leur en partage
Des larmes pour trésors, du sang pour héritage.

Vous, dans tous vos sujets retrouvez des amis,
Commencez par l'infant, puisqu'il est votre fils;
Qu'un regard paternel l'accueille et le caresse.
Si d'un âge bouillant l'impétueuse ivresse
Dans quelques fautes même avait pu l'entraîner,
A cet âge, au malheur, on doit les pardonner.
Un bon roi les excuse, un père les oublie.
Que ce jour soit heureux; qu'il vous réconcilie;
Qu'un amour filial, des respects empressés...

PHILIPPE.

Adieu.

ÉLISABETH.

Daignez encor...

PHILIPPE.

Madame, c'est assez.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH.

Quel époux! respirons. O rives de la France,
Je vous abandonnai dans une autre espérance!
Voilà donc ces beaux jours; voilà ce sort heureux,
Cet hymen dont ma mère a commandé les nœuds!
Un éclat, des grandeurs que peut-être on envie,
Des sujets, une cour! mais jamais une amie
Dont les pleurs consolans répondent à mes pleurs,
Et qui daigne en son sein recueillir mes douleurs.

Ah ! loin de cette cour, loin du poids qui m'oppresse,
Si goûtant les douceurs d'une pure tendresse,
Près de lui, sans remords je pouvais me livrer...
Près de qui, malheureuse ! où me vais-je égarer ?
N'arrêtons pas mes yeux au fond de cet abîme.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS, tous deux au fond du palais et ne voyant point Élisabeth.

CARLOS.

Il suffit. Tu connais l'intérêt qui m'anime :
Va, cours te préparer ; que je parte à l'instant.

GOMÈS.

Différez d'un seul jour.

CARLOS.

Un jour est important :
Il perdrait ton ami, la reine et la Belgique.

GOMÈS.

Je cède et vais remplir un devoir tyrannique.

CARLOS.

Je t'attends.

SCÈNE VI.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS, *sans voir Élisabeth.*

Roi cruel, c'est ton dernier refus :
Sous ton caprice altier je ne fléchirai plus.
Mais la reine... Et je pars ! et je vivrai loin d'elle !
Je pars !... Élisabeth !

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ? et qui m'appelle ?

CARLOS, *apercevant Élisabeth.*

La voici.

ÉLISABETH.

C'est vous, prince ? à cette heure ? en ce lieu ?

CARLOS.

L'infortuné Carlos peut donc vous dire adieu ?

ÉLISABETH.

Adieu ?

CARLOS.

Le roi n'a point exaucé ma prière.

ÉLISABETH.

Je le savais : la nuit, ce palais solitaire,
Loin de vous à l'instant tout devrait me bannir :
Mais je vois vos périls ; tout doit m'y retenir.
C'est donc en fugitif que vous quittez l'Espagne ?

CARLOS.

Il le faut. La nuit même.

ÉLISABETH.

Et qui vous accompagne?
Qui veillera sur vous?

CARLOS.

Suivi du seul Gomès.

ÉLISABETH.

Imprudent! connaît-il vos funestes secrets?

CARLOS.

Mes secrets sont les siens : c'est un ami.

ÉLISABETH.

Peut-être;
Mais souvent à la cour un ami cache un traître.
Il sait les noms de ceux que vous allez chercher?

CARLOS.

Il ignore les noms; j'ai dû les lui cacher.

ÉLISABETH.

Et vous abandonnez sans quelque répugnance
Cette enceinte, témoin des jeux de votre enfance;
Ces remparts où régnaient, où dorment vos aïeux,
Où le premier soleil vint éclairer vos yeux,
Où l'on vante aujourd'hui votre jeune courage!

CARLOS.

Dites, si vous voulez m'accabler davantage,
Ce palais où Carlos, enchaîné sous vos lois,

Vous vit, vous entendit pour la première fois.
Mais il est temps de fuir un roi qu'aigrit la plainte.
Ah! si vous aviez vu sa froideur, sa contrainte;
Comme il traitait Carlos respectueux, confus;
De quel orgueil royal il enflait ses refus!
En vain j'ai fait parler, et le doux nom de père,
Et les malheurs d'un fils, et l'ombre de ma mère,
Et mes pleurs supplians qui baignaient ses genoux...
Que vous dirai-je enfin? j'étais guidé par vous.
Rien n'a vaincu son ame inflexible et farouche;
Jamais le nom de fils n'est sorti de sa bouche.
Jusqu'à quand ses dédains seront-ils impunis?
Il n'est plus père; et moi, je resterais son fils?
Pourquoi? Le seul Philippe, en son cœur sacrilége,
D'étouffer la nature a-t-il le privilége?
Non. Je quitte ces lieux : ce n'est pas sans retour;
Plus fort, plus redouté, j'y veux rentrer un jour;
Vos yeux m'y reverront. Malheur à qui m'opprime!
Tous les nœuds sont rompus, puisqu'on me force au crime.

ÉLISABETH.

Au crime! Ah! que je puisse encor vous estimer!
Vous concevez le crime, et vous osez m'aimer!

CARLOS.

Vous connaissez Philippe, et vous blâmez ma fuite!

ÉLISABETH.

Peut-être à l'excuser vos malheurs m'ont réduite :
Mais éclairez du moins, et sauvez vos amis.
Où sont-ils ces hauts faits que vous m'aviez promis?

Ne les rendrez-vous plus ces éclatans services
Que de votre valeur annonçaient les prémices?
Pour vous, si jeune encor, l'avenir est perdu!
Déshérité par vous d'un rang qui vous est dû,
Au rang d'usurpateur vous daigneriez descendre!
D'un projet criminel que pouvez-vous attendre?
L'opprobre qui s'attache aux malheurs mérités.
Auriez-vous prétendu, dans vos témérités,
Que de vous applaudir je deviendrais capable?
Que je consentirais à vous revoir coupable?
Qu'abandonnant mon roi, trahissant mon époux,
Contre Philippe un jour je m'armerais pour vous?
Que vous disposeriez de mon cœur adultère,
Après avoir du trône exilé votre père?...
Vous frémissez, Carlos! et vous devez frémir.
Mais seul en cette cour avez-vous à gémir?
Ce n'est pas pour vous seul que Philippe est injuste,
N'importe; sans appui la vertu, plus auguste,
Rentre en sa conscience avec tranquillité,
Et sait jouir encor de son adversité.
Je ne dis plus qu'un mot : le roi vous craint; il m'aime;
Vous courez des périls; j'en peux courir moi-même :
Mais, quels que soient les coups qui vous sont préparés,
J'adopte vos malheurs si vous les honorez.

CARLOS.

Comment présumez-vous que je les déshonore?
Gardez votre pitié; je la mérite encore:
Ne craignez point ce cœur un moment abattu :
Ah! puisqu'il est à vous, il est à la vertu.
Je reviendrai, soumis à mon devoir austère,

Aux pieds d'Élisabeth, aux genoux de mon père.
Ma main rassemblera sur ses cheveux blanchis
Quelques lauriers trempés des larmes de son fils.

ÉLISABETH.

Vous craindrait-il encor, s'il pouvait vous entendre?

CARLOS.

Adieu.

ÉLISABETH.

Carlos!

CARLOS.

Adieu: quel mot terrible et tendre!

ÉLISABETH.

Du bruit!

CARLOS.

J'attends Gomès.

ÉLISABETH.

Le bruit devient plus fort.

CARLOS.

C'est lui sans doute. Allons : le temps presse; tout dort.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, CARLOS, LE DUC D'ALBE, LE CARDINAL SPINOLA, GOMÈS enchaîné, COURTISANS, GARDES, PÂGES avec des flambeaux.

PHILIPPE.

Le roi veille.

SPINOLA.

Et le Ciel.

ÉLISABETH.

C'est mon époux!

CARLOS.

Mon père!

PHILIPPE.

Non, c'est un roi trahi; c'est un juge sévère
Qui surprend le coupable et vient l'interroger.

CARLOS.

Des fers à mon ami!

PHILIPPE.

Je l'en ai fait charger.

ÉLISABETH.

Votre ami!

CARLOS.

Je vois trop qu'on veut une victime.
On parle de coupable : eh bien! quel est mon crime?
Et, mes accusateurs, où sont-ils?

PHILIPPE.

Les voici.

D'ALBE.

Je vous accuse, infant.

SPINOLA.

Je vous accuse aussi.

D'ALBE.

Moi, d'avoir soulevé la Belgique soumise;

SPINOLA.

Moi, d'avoir attaqué le pouvoir et l'Église.

PHILIPPE.

Vous entendez?

CARLOS.

J'entends.

PHILIPPE.

Et vous alliez partir?

CARLOS.

Mais qui de mon départ a pu vous avertir?

ÉLISABETH.

C'est Gomès.

CARLOS.

Lui, madame?

ÉLISABETH.

Oui, voilà le perfide.

CARLOS.

Lui!

ÉLISABETH.

Je prends à témoin ce front pâle et livide,
Ce trouble, ce regard sur la terre attaché,
Cette honte, garant d'un repentir caché,
Ces sanglots retenus, ce pénible silence.
C'est lui-même.

CARLOS.

Est-il vrai? Vieillard, dont la prudence
Par d'utiles conseils forma mes jeunes ans,
Fallait-il d'un forfait souiller tes cheveux blancs?

GOMÈS.

Un sujet obéit.

CARLOS.

Tu pleures!

GOMÈS.

Votre père...

PHILIPPE, aux gardes.

Faites sortir Gomès.

ÉLISABETH.

Quel horrible mystère!

GOMÈS, entraîné par les gardes.

J'ai mérité la mort; j'ai trahi l'amitié.

CARLOS.

Puisque tu fus ingrat, c'est toi dont j'ai pitié.

PHILIPPE, à Carlos.

L'acte des révoltés.

CARLOS.

Gomès a pu vous dire...

PHILIPPE.

L'acte est sur votre cœur; ce mot doit vous suffire.
Livrez-le moi.

CARLOS.

Jamais.

PHILIPPE.

Vous voyez ces soldats.
Je veux savoir les noms...

CARLOS.

Vous ne les saurez pas.

PHILIPPE.

Qu'on saisisse l'écrit.

CARLOS.

Non. Point de violence.

(Il saisit un flambeau, et brûle l'acte.)

PHILIPPE.

Que fais-tu?

CARLOS.

Mon devoir... Malheur à qui s'avance.

PHILIPPE.

Que chez lui, sans délai, l'infant soit renfermé.

CARLOS.

Ah! je ne crains plus rien; l'écrit est consumé.

D'ALBE.

Prince, vous entendez ce que le roi commande :
Rendez ce glaive.

CARLOS.

A qui faut-il que je le rende?
A toi, vil oppresseur? Si tu fais un seul pas,
La Belgique est vengée.

PHILIPPE.

Infant, n'hésitez pas :
Ou déposez ce glaive, ou soyez parricide.

CARLOS.

L'empereur nous entend : que son ombre décide
Qui mérita ce titre ou de vous ou de moi.
Mon glaive est en vos mains; je ne le rends qu'au roi.
Mes amis sont sauvés; commandez vos supplices.

PHILIPPE.

Tes amis! dis plutôt tes indignes complices;
Des révoltés!

CARLOS.

Un lâche eût pu les exposer.
L'infant m'appartient seul; j'ai droit d'en disposer.
Soldats, inquisiteurs, je suis prêt à vous suivre.

PHILIPPE.

Spinola, dans vos mains c'est l'infant que je livre :
Au sein de mon palais, par moi-même appelé,
Le tribunal suprême est déjà rassemblé.

ÉLISABETH.

Déjà!

PHILIPPE.

Dictez l'arrêt; qu'on l'attende en silence.
Mon ministère cesse et le vôtre commence.

CARLOS.

Adieu, mon père.

ÉLISABETH.

Non : ne quittez point ces lieux.
(A Philippe, en lui présentant Carlos.)
Il vous nomme son père, et vous fait ses adieux.

PHILIPPE.

Mes ordres sont donnés.

ÉLISABETH.

Écoutez.

PHILIPPE.

Quoi, madame?

ÉLISABETH.

Son secret m'est connu; son sort, je le réclame.
Je veux, je dois, s'il meurt, partager son trépas.

CARLOS.

Élisabeth! Mon père, ah! ne la croyez pas.

ÉLISABETH.

Soldats, par des lauriers sa tête est défendue;
Sur lui de son aïeul la gloire est descendue;
Charles, du haut des cieux, lui prête son appui,
Et l'ombre d'un grand homme est entre vous et lui.

PHILIPPE.

Soldats, de votre roi reconnaissez l'empire.

ÉLISABETH.

Si je disais un mot!

PHILIPPE.

Et que pourriez-vous dire?

ÉLISABETH.

Un seul mot!

PHILIPPE.

Pour Carlos votre cœur enflammé...

ÉLISABETH.

Oui, c'est le mot fatal; oui, sire, il est aimé.

PHILIPPE.

Aimé!

CARLOS.

Je puis mourir.

PHILIPPE.

Aimé!

ÉLISABETH.

Tout vous l'atteste.
Il n'était pas instruit de ce secret funeste;
Il ne l'eût jamais su sans vous, sans vos fureurs.
Frappez; mettez un terme à de trop longs malheurs.

PHILIPPE.

Aimé!

ÉLISABETH.

Seule, à vos yeux que je sois criminelle.

PHILIPPE.

Nous le serons tous trois, et c'est par vous, cruelle;
Oui, vous aurez tout fait.

ÉLISABETH.

Exaucez-donc mes cris;
Immolez votre épouse, et sauvez votre fils.

PHILIPPE.

Convaincu d'un forfait?

ÉLISABETH.

Il en est incapable.

PHILIPPE.

Ah! puisqu'il est aimé, madame, il est coupable.

ÉLISABETH.

Je tombe.

PHILIPPE.

Laissez-moi.

ÉLISABETH.

Je reste à vos genoux.

CARLOS, emmené par les gardes.

Ne pleurez que sur lui; je suis aimé de vous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, SPINOLA, UN SOLDAT, GARDES.

SPINOLA.

En vain conduit aux pieds du tribunal sévère
Qu'avec un saint effroi tout Castillan révère,
Vous avez répondu par un silence altier,
Et sans daigner descendre à vous justifier.
Il pardonne à l'infant cette orgueilleuse audace;
Mais à l'infant coupable il ne peut faire grace,
Et les lois de l'Église ont réglé votre sort :
Un arrêt vous condamne.

CARLOS.

A la mort?

SPINOLA.

A la mort.

CARLOS.

Eh bien ! jouissez-donc de cette horrible fête.
Qu'attendent les bourreaux quand la victime est prête?
Qu'elle tombe aujourd'hui dans ces mêmes remparts
Où du vainqueur hier flottaient les étendarts.
D'Albe triomphera près du roi des deux mondes,
Près du roi tourmenté de ses terreurs profondes,
Du meurtrier d'un peuple osant toucher la main,
Et condamnant son fils convaincu d'être humain;
Au sein du deuil public, parmi les chants des prêtres,
Tranquille, paraîtra l'héritier de vos maîtres,
Carlos allant braver la honte et le trépas,
Marchant du même front qu'il marchait aux combats.
On vit Charles vivant couronner sa famille :
Il fit monter Philippe au trône de Castille.
Philippe, à mes exploits, réserve un autre prix :
On verra sur quel trône il fait monter son fils.

SPINOLA.

Le poison, le secret : telle est notre sentence.

CARLOS.

Mon père approuve-t-il cet excès de clémence?

SPINOLA.

Philippe approuve tout.

CARLOS.

Faites votre devoir.

SPINOLA.

Philippe entre nos mains a remis son pouvoir.

Le nôtre vient de Dieu qui rend tout légitime.

CARLOS.

Dieu vous méprise bien, s'il vous condamne au crime.

UN SOLDAT portant le vase de poison.

Prince, de vos malheurs je me sens déchirer.

CARLOS.

Quoi! vous servez Philippe; et vous osez pleurer!

LE SOLDAT.

J'ai servi Charles-Quint : je déteste ma chaîne.

SPINOLA.

Infant, que voulez-vous faire dire à la reine?

CARLOS.

Que sa bouche a rendu mon trépas fortuné.

SPINOLA.

Au roi?

CARLOS.

Dites au roi que l'infant condamné,
Exempt de repentir, de crainte et de colère,
Accepte et reconnaît les présens de son père.

SCÈNE II.

CARLOS.

Philippe, tu le veux, je suis libre aujourd'hui;
Je meurs sans le remords; tu vivras avec lui :

Tu vivras, mais chargé de mépris et de haine.
Toi qui ne m'entends plus, toi, malheureuse reine,
Seul trésor, seul appui de Carlos opprimé;
Tu me soutiens encor : j'entends, il est aimé !
Que ne le disais-tu quand mon ame ravie
Respirait les parfums du matin de la vie?
Rapide et sans retour, il n'aura point de soir.
Adieu, gloire, avenir, doux songes de l'espoir;
Avant la fin du jour ma course est terminée...
Non : puisque tu m'aimas, j'ai rempli ma journée.
Pour être aimé de toi j'ai tout sacrifié;
Un mot fit mon malheur, un mot m'a tout payé.
A cet instant suprême il prête encor des charmes :
Les amans, les guerriers me donneront des larmes;
Ils diront, en pleurant l'infortuné Carlos :
Aimé d'Élisabeth il dut être un héros.
Allons... C'est un moment; c'est le dernier breuvage :
La tempête est finie, et je touche au rivage.
Aimé d'Élisabeth, je brave le poison.
Élisabeth! je meurs en prononçant ton nom.
Si ta main généreuse eût fermé ma paupière!
Si j'avais pu te voir à mon heure dernière!
Entendre : il est aimé! Vain desir.

SCÈNE III.

CARLOS, ÉLISABETH voilée, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est ici.
Que n'est-il encor temps?

CARLOS, sans voir Élisabeth.

On marche.

ÉLISABETH.

Le voici.

CARLOS.

Une femme!

ÉLISABETH, se dévoilant.

Carlos!

CARLOS.

Que vois-je? O ciel! la reine!
Qui vous guide en ces lieux?

ÉLISABETH.

Un destin qui m'entraîne.
Vos gardes sont séduits; je viens briser vos fers.
Ce vieux soldat restait; mon or, mes biens offerts,
Rien n'ébranlait sa foi; mais il avait une ame :
Vos malheurs l'ont touché, votre intérêt l'enflamme.

CARLOS.

D'Egmont?

ÉLISABETH.

Est sans péril. Sortez; fuyez ces lieux.
Des souterrains, creusés par les rois vos aïeux,
Du palais de Madrid mènent jusqu'au rivage
Où, parmi des jardins, naissent les flots du Tage;
Ce soldat vous conduit; venez, ne tardons plus :
Laissons le reste au ciel, au temps, à vos vertus.

CARLOS.

Plus de temps.

ÉLISABETH.

Les cruels ont rendu la sentence!

CARLOS.

Plus de temps; la mort vient, l'éternité s'avance.

ÉLISABETH.

La mort vient!

CARLOS, au soldat.

Laisse-nous.

LE SOLDAT.

Hélas! je vous entends.

CARLOS.

Au cœur d'Élisabeth je lègue tes vieux ans.

LE SOLDAT.

Il n'en est pas besoin; bientôt je vais vous suivre :
J'ai voulu vous sauver, mais non pas vous survivre.

(Il sort.)

ÉLISABETH, apercevant la coupe.

O ciel!

CARLOS.

De mes destins le cours est achevé.

ÉLISABETH.

Pour ton Élisabeth tu n'as rien réservé.

CARLOS.

Vivez ; je suis heureux : que Philippe m'envie :
M'aimer, m'aimer long-temps, c'est prolonger ma vie.

SCÈNE IV.

CARLOS, ÉLISABETH, PHILIPPE, SPINOLA, LE DUC D'ALBE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

PHILIPPE.

La reine, dites-vous?

SPINOLA.

La reine.

PHILIPPE.

Je la voi.

ÉLISABETH.

On ne vous trompe point : oui, Philippe, c'est moi.

PHILIPPE.

Vous, madame!

ÉLISABETH.

C'est moi, près de votre victime :

J'ai voulu, mais en vain, vous épargner un crime.

PHILIPPE, reculant à l'aspect de Carlos.

Mon fils!

CARLOS.

De votre cœur ce nom s'est élancé :
C'est bien tard ; mais enfin vous l'avez prononcé.
Ce fils... qui fut le vôtre... et qui veut l'être encore...
Pour d'Egmont, pour le Belge, en mourant vous implore.
Pardonnons... O mon père..., au nom de mes malheurs,
Rendez la reine... heureuse, et vos sujets... Je meurs.

ÉLISABETH, égarée.

Carlos! mon cher Carlos!

PHILIPPE, à part.

O remords!

ÉLISABETH.

Il expire.
Arrête : ah! que la mort suspende son empire.
Quoi! si près! et si loin! si loin dans le trépas!
Approchez; point de bruit; marchons, parlons tout bas.
Philippe est retiré; la nuit est favorable.
Sur le trône d'Espagne il siége un grand coupable :
Castillans, vous avez un assassin pour roi.
Mais vous baissez les yeux; d'où vient ce morne effroi?

D'ALBE.

Reine, épouse...

ÉLISABETH.

Moi, reine! O rang! titre funeste!

Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.
Épouse! il m'en souvient... ; ce souvenir m'est doux :
Jeune, je vius m'unir au sort d'un jeune époux.
Oh! combien ses vertus méritaient ma tendresse!
Comme son cœur brûlant m'aimait avec ivresse!
Eh bien! dans le cercueil je veux l'accompagner.

PHILIPPE.

Vous, ô ciel!

ÉLISABETH.

De quel droit prétends-tu m'épargner?
Si je vivais encor, je serais ta complice.
Tu m'aimes : que l'amour soit ton premier supplice.
Pour souffrir une peine égale à tes forfaits,
Puisses-tu m'adorer autant que je te hais!
Plus de nœuds, plus d'hymen; tout l'enfer nous sépare :
Tu ne sais qu'être roi; tu règneras, barbare;
Mais seul, mais assiégé sur un trône sanglant,
Par l'ombre de ton père et l'ombre de l'infant.

PHILIPPE.

Fuyons.

ÉLISABETH.

Dans ton empire est-il un sûr asile?
En Espagne, au Mexique, au Brabant, en Sicile,
Tes crimes te suivront; tu verras des bourreaux,
Des bûchers allumés, du sang, des échafauds.
Les cavernes n'ont point d'assez sombres repaires;
Tu trouveras partout des enfans et des pères;
Et, partout soulevés, les peuples à grands cris
Diront : Voilà le roi qui fit mourir son fils!

Carlos m'attend. J'accours à sa voix gémissante ;
Je recueille la mort sur sa bouche innocente,
Et mon ame, fuyant ton pouvoir odieux,
A l'époux de mon choix se rejoint dans les cieux.

FIN.

BRUTUS ET CASSIUS,

OU

LES DERNIERS ROMAINS,

TRAGÉDIE.

Quæ verò tam immemor posteritas, quæ tam ingratæ litteræ reperientur, quæ eorum gloriam non immortalitatis memoriâ prosequantur?

CICÉRON.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MON FRÈRE.

Voici, mon cher frère, une Tragédie qui doit intéresser, du moins par son sujet, tous ceux qui, comme vous, aiment l'histoire et la politique. Rien de plus imposant dans les annales du monde que les derniers temps de la république romaine. C'est là qu'un poète tragique doit chercher de grands hommes à faire parler, et de grandes choses à représenter. Je n'ai point ignoré, quand j'ai entrepris cet ouvrage, que j'avais à lutter contre des idées reçues presque généralement, quoiqu'en vérité bien peu raisonnables. La Mothe, dans je ne sais quelle ode, a jugé Caton plaisamment. Voici la strophe que M. de Voltaire appelle un couplet :

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale

Eût souffert que l'homme pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

Un autre poète lyrique, mais bien plus admiré, et souvent digne d'admiration, n'a pas mieux traité Brutus dans une ode qui n'est guère meilleure :

Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre;
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Voilà donc Brutus, qui, selon J.-B. Rousseau, n'est qu'un assassin, cité dans cette ode, à côté de deux misérables prédicateurs du temps de la Ligue. Il est fâcheux de calomnier de grands hommes, même en vers excellens.

Jusqu'ici ce sont des poètes qui parlent eux-mêmes. Voici quelque chose de plus étonnant : Crébillon, dans une tragédie du *Triumvirat*, introduit Cicéron, disant au premier acte :

L'exemple de Caton serait honteux à suivre.

Et au second acte :

Non, que des conjurés j'approuve la fureur :
Je déteste leur crime, etc.

Il n'est pas nécessaire de connaître les ouvrages de Cicéron, mais quand on veut le faire parler dans une tragédie, je pense qu'il faudrait l'avoir lu. L'épigraphe de la pièce que je vous envoie est tirée de ce grand homme, et coutient son opinion sur les conjurés. Il avait encore plus de respect pour Caton, et en cela il pensait comme tous les Romains. Ceux qui sont au fait de ces matières n'ignorent point qu'à Rome, les opinions de Caton avaient force de loi, et c'est Cicéron lui-même qui nous en instruit dans une lettre à Atticus.

Peu de gens de lettres, même actuellement, se font de ces Romains une idée bien nette, et c'est pourtant le moindre obstacle qu'auront à franchir ceux qui voudront établir au théâtre le genre politique dans son auguste simplicité. L'amour s'est emparé exclusivement de la scène française. On l'a déjà dit, mais il faut encore le répéter, cette passion, quelquefois si tragique est trop souvent dégénérée en galanterie dans nos meilleurs poètes. Il y a plus : ils ont avili de grands personnages pour satisfaire le goût long-temps efféminé de la cour, et par conséquent de toute la France. De-là, César amoureux de cette Cléopâtre que Lucain a si bien nommée *Meretrix regina*,

Lui trace des soupirs, et d'un stile plaintif,
De son char de triomphe il se dit son captif.

De-là, Sertorius et Mithridate, au milieu des plus grands desseins, s'occupent d'une intrigue galante, et font l'amour en cheveux blancs. Il est possible qu'un héros, qu'un grand homme ait le ridicule d'être amoureux à soixante ans; mais pour peindre des personnages intéressans, le poète tragique ne doit-il pas choisir les traits les plus beaux de la plus belle nature? On peut donner des défauts à ses héros, mais non pas des ridicules; et plus on admirera le stile enchanteur de Racine, et surtout cette incomparable tragédie d'*Athalie*, plus on regrettera qu'un tel homme daignât quelquefois travailler pour *les petits maîtres*.

Le grand Corneille avait payé le même tribut au mauvais goût, et ce grand défaut défigure, sinon les *Horaces*, du moins, *Cinna* et la *Mort de Pompée*, pièces d'ailleurs si fortement pensées, et par une conséquence nécessaire si fortement écrites. Les premiers ouvrages de M. de Voltaire sont aussi gâtés par un amour déplacé. La *Mort de César* est le premier où il ait osé ne point énerver son sujet. Il a fallu du temps pour s'accoutumer à ce chef-d'œuvre.

On fait à ces sortes de pièces trois reproches principaux, répétés sans cesse par la manie d'abuser des mots, et l'incorrigible excès du mauvais sens. On prétend qu'elles manquent d'action, d'intérêt et de sensibilité. Ainsi Pompée, assas-

siné par un tyran lâche et flatteur; ainsi Auguste, pardonnant à ceux qui ont conspiré contre lui; ainsi Caton, victime volontaire de la liberté; ainsi César, immolé au milieu du sénat qu'il opprimait; ainsi Brutus, Cassius, tout ce qui reste de vrais Romains, la république entière, expirant à la bataille de Philippe, tous ces grands sujets manquent d'action! Une pièce sans action serait en effet détestable; mais si le sacrifice que Titus et sa maîtresse font de leur amour, suffit pour former ce qu'on appelle une action, il n'est pas douteux que, de tous les sujets que j'ai cités, il n'y en a pas un dont l'action ne soit beaucoup plus noble et plus étendue.

Quant à l'intérêt, quelle idée avoir de gens qui s'intéressent plus à une intrigue d'amour qu'à une action sublime? car il en faut revenir à ce mot d'action. Comment des personnes qui croient aimer la tragédie, peuvent-elles voir, sans l'intérêt le plus vif, les premiers personnages de l'Univers, parlant, agissant, et mourant pour la cause de la justice, pour le soutien de la plus belle constitution politique qui fût jamais? Quelle idée, dis-je, avoir de gens qui pensent ainsi, et qui ont assez peu de respect humain pour l'avouer? Quelle idée ont-ils eux-mêmes de l'importance du poëme tragique?

Le dernier reproche n'est pas mieux fondé. En

effet, dans cette acception, la sensibilité veut dire l'émotion des sens; et cette émotion est beaucoup plus forte dans le *Vieil Horace*, ou *D. Diègue*, ou *Brutus* que dans *Hippolyte* ou *Xipharès*. Quand Racine fit *Esther*, madame de Sévigné disait : *Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses.* Il y a une sensibilité qui est extrêmement rare. L'amour de la patrie, la passion pour la gloire et pour la vertu ne sauraient habiter dans une ame médiocrement sensible. Ainsi le personnage de *Brutus* bien traité est un des personnages les plus sensibles du théâtre. C'est une vérité dont il faut être convaincu, je ne dis pas pour juger les pièces de ce genre, mais même pour les comprendre.

Un auteur, en lisant l'*Histoire Romaine*, ou, si l'on veut, en ne la lisant pas, a cru voir un sujet de tragédie dans la guerre des esclaves. Spartacus, quoique né en Thrace, érigé dans sa pièce en fils d'un roi des Gaules, reçoit un député de la part des Romains. La fille du prêteur Crassus se trouve dans son camp, je ne sais plus de quelle manière. Ils sont amoureux l'un de l'autre, suivant la coutume établie au Théâtre-Français, et, ce qui surprend plus que tout le reste, Spartacus rougit de son amour. Enfin, Crassus lui propose la main de sa fille, et même un rang au sénat. Je ne pousserai pas plus loin l'analyse. Vous concevez les nombreuses absurdités

d'une pareille fable. Vous savez que les Romains méprisaient tellement Spartacus et son armée, qu'après avoir terminé cette guerre dangereuse, Crassus ne put obtenir que les honneurs de l'ovation. Vous avez pu voir cependant cette tragédie bizarre et d'ailleurs si durement écrite, accueillie sur la scène française, le lendemain d'une représentation des *Horaces* ou de la *Mort de César*.

C'est avec bien plus d'ignorance et de barbarie, que l'anglais Shakespeare a fait parler les Romains, dans une des scènes les plus vantées de son *Jules César;* peut-on entendre, sans dégoût, Brutus reprocher à Cassius d'avoir des demangeaisons dans les mains?

.... Let me tell you, Cassius, you yourself
Are much condemn'd to have an itching palm,
To sell, and mart your offices for gold
To undeservers.

Permettez, Cassius, vous paraissez vous-même très-coupable d'avoir des mains qui vous démangent, de vendre et d'engager vos emplois pour de l'or à des gens sans mérite.

Quand Brutus dit qu'il ne peut se procurer de l'or par des moyens vils, Brutus est un personnage raisonnable; mais il est insensé quand il ajoute:

By heaven, i had rather coin my heart,

And drop my blood for drachmas, than to wring
From the hard hands of peasants their wile trash,
By any indirection.

O ciel! j'aurais plutôt fait monnayer mon cœur, goutte à goutte donné tout mon sang pour des dragmes, que d'oser par détour tirer des mains du paysan sa pauvre obole.

On est encore plus révolté de ces paroles :

I had rather be a dog, and bay the moon
Than such a Roman.

J'aime mieux être un chien et aboyer à la lune qu'être un pareil Romain.

Warburton défend Shakespeare sur cet article. Les gens du peuple, si l'on en croit Warburton, pensent dans quelques pays, que les chiens aboient à la lune, *par envie.* Warburton aurait pu s'épargner cette savante remarque. Il aurait dû sentir qu'il ne fallait pas attribuer à Brutus une opinion du peuple, et que c'est en cela précisément que consiste l'extrême ridicule de cette phrase.

Le reste de la scène est de la même force excepté ce qui est copié mot pour mot de Plutarque. M. de Voltaire a traduit fidèlement, à quelques endroits près, la première partie du *Jules César*, dans ses *Commentaires sur Corneille*. Vous qui connaissez si bien la langue et la littérature anglaise, vous n'ignorez pas que les deux derniers actes de ce

drame ne sont pas moins bizarres que les trois premiers. On remarque surtout, au cinquième acte, une scène entre les triumvirs et les conjurés sur le champ de bataille, avant de commencer le combat. Cette scène est un modèle du style injurieux. Les enthousiastes de Shakespeare trouvent, je ne sais comment, le moyen d'admirer tout cela. Plusieurs grands critiques, anglais, allemands et même français, se sont avisés depuis quelque temps de rabaisser nos célèbres poètes tragiques pour exalter ce puissant génie, qui, en faisant parler des héros, a toujours travaillé pour le peuple. C'est l'éloge qu'ils lui donnent sans cesse; et si c'en est un, véritablement il le mérite. Mais comme Aristide, Phocion, Brutus, Caton, Socrate, comme des philosophes et des hommes d'état n'ont jamais eu les idées ni les expressions du peuple, il paraît évident qu'un poète qui a travaillé pour le peuple en les présentant sur le théâtre, a composé nécessairement une mauvaise pièce. Il s'en suit encore qu'un poète qui les a fait parler et agir, comme ils devaient parler et agir, ne doit guère se flatter de faire une impression très-marquée sur le gros du public.

Au reste, s'il y a des sujets populaires, si j'ose m'exprimer ainsi, et d'autres qui ne le sont pas, *Britannicus*, pièce au moins égale à *Andromaque* ne pouvait réussir autant qu'*Andromaque*, ni *Brutus*

autant que *Zaïre*. Cette différence existe même dans la comédie. Le *Misantrope* n'a pas eu dans sa nouveauté le brillant succès de *Tartuffe*. En voici, je crois, la principale raison : Molière, dans le premier de ces chefs-d'œuvre, a peint les mœurs de la cour, et fort peu de spectateurs étaient à portée de juger si la peinture était fidèle. Dans l'autre il a peint les tracasseries d'une famille bourgeoise et les sourdes menées d'un hypocrite. Ces objets étant plus généralement connus, l'image devait en être goûtée plus généralement.

Il me reste, mon cher frère, à vous parler de l'ouvrage que je vous dédie, et je ne m'étendrai point sur cet article, car cette Épître n'est point une poétique en faveur de ma tragédie, mais une suite de réflexions fondées sur des principes et sur des faits, deux choses inaltérables et auxquelles on ne peut rien opposer de satisfaisant.

On commence à écrire de tous côtés qu'il faut dans une tragédie beaucoup d'incidens, de tableaux, de coups de théâtre. Cette extravagante théorie n'est autre chose que la pratique de plusieurs écrivains modernes réduite en préceptes. Mais, quand on se donne la peine d'examiner les ouvrages qui nous ont amené cette théorie nouvelle, on remarque, sinon avec surprise, du moins avec douleur, un défaut de connaissances poussé quelquefois jusqu'à l'excès, un manque absolu de judiciaire, et surtout

l'absence totale de cette éloquence entraînante qui seule peut donner aux écrits un succès durable, et sans laquelle il n'y a point d'ouvrages de génie. Quand on n'est point en état d'instruire et d'émouvoir, il faut bien tâcher de plaire aux yeux. On est parvenu de cette manière à dénaturer la tragédie, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain. Elle n'est plus destinée à peindre les passions les plus énergiques, à représenter les grandes époques de l'histoire du monde et les hommes qui ont honoré l'humanité, à traiter enfin ces sublimes questions de morale et de politique qui intéressent tous les peuples. Ce n'est plus qu'un roman dialogué, un amas d'événemens bizarres, d'aventures incroyables, terminé par quelque machine digne à peine du théâtre lyrique, ou par quelque coup de théâtre d'une exécution difficile, et dont le succès est dû, non pas même au talent des acteurs, mais à leur force et à leur adresse.

On a donc oublié tout-à-fait la pratique de Sophocle et de Corneille, celle de Racine et de M. de Voltaire? Certes nous avons étrangement abusé de quelques essais de ce grand-maître, si nous croyons que les tableaux naturels et vraiment tragiques de Sémiramis et de Mahomet, soutenus d'ailleurs d'une poésie grave, élégante et majestueuse, nous autorisent désormais à faire de nos tragédies des ballets pantomimes. Cet homme admirable a vu

naître dans ses dernières années ces spectacles puérils et barbares; et quand son génie, s'affaiblissant par la vieillesse, ne lui permettait plus de nous donner des exemples, il nous donnait encore des leçons, il s'élevait avec force contre l'abus de l'action théâtrale, et menaçait la scène française d'une décadence honteuse, si ce détestable goût prévalait un jour.

Ceux qui ont lu l'histoire, ceux qui sont familiarisés avec Plutarque, Dion, Cassius et le recueil précieux des lettres de Cicéron, peuvent décider si j'ai été fidèle au costume, et si mes Romains sont de ce petit nombre qui, suivant l'ingénieuse expression d'Algarotti, parlent latin et non pas espagnol. Puisse cet ouvrage sévère obtenir l'estime des gens de lettres! Puisse-t-il obtenir la vôtre, mon cher frère! Ce n'est pas seulement aux liens du sang qui nous unissent que j'en fais hommage : c'est à l'amitié qui nous unit plus étroitement, c'est à l'amour des lettres qui nous unit encore, et surtout c'est à votre mérite dont je connais toute l'étendue.

BRUTUS ET CASSIUS.

PERSONNAGES.

BRUTUS.
CASSIUS.
PORCIUS-CATON.
MESSALA.
STATILIUS.
AGRIPPA.
PORCIE.
FULVIE.
UN ESCLAVE.
ROMAINS de l'ordre des sénateurs.
SOLDATS.

La scène est à Philippe, en Macédoine, dans la tente de Brutus.

BRUTUS ET CASSIUS,

OU

LES DERNIERS ROMAINS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS.

Se peut-il? moi! qui, moi, l'ennemi des tyrans,
Je marche environné de fantômes errans!
J'ai reconnu ses traits, ses blessures livides,
J'ai reconnu surtout ses desseins parricides.
Tu m'as vu dans Sardis, tu viens de me revoir,

La liberté n'est plus. J'ai rempli mon devoir,
César; le bien public me demandait ta tête.
De mes sens agités, dieux! calmez la tempête.
Vient-il de me parler? l'ai-je donc entendu?
Dans Sardis, à Philippe, est-ce lui que j'ai vu?
Importunes frayeurs, cessez de me surprendre,
C'est la cause des dieux que nous allons défendre.
Si la justice est chère à leur saint tribunal,
Ce jour de nos tyrans sera le jour fatal.
Trop long-temps a duré l'empire de leurs crimes;
Trop de sang vertueux, trop de grandes victimes
Ont de ces triumvirs signalé les fureurs;
Le moment est venu d'expier tant d'horreurs,
De venger les héros, vengeurs de la patrie,
Et de rendre à l'état sa liberté chérie.

SCÈNE II.

BRUTUS, UN ESCLAVE.

BRUTUS.

Esclave, que veux-tu?

L'ESCLAVE.

Cet écrit important
Vient de Rome, et pour toi m'est remis à l'instant.

(Il sort.)

BRUTUS.

Lisons. « Tu déployas le courage d'un homme;

» A de nouveaux revers oppose tes vertus. »
Faut-il encor pleurer sur le destin de Rome?
Poursuivons. « Sous les dieux fléchis, mon cher Brutus;
» Donne des larmes à Porcie;
» Celle qui consolait ta vie,
» La fille de Caton n'est plus. »
O rigueur! ô tendresse! ô perte irréparable!
Mais du moins son trépas me rend seul misérable;
Je saurai dans mon sein renfermer ma douleur.
Dieux, êtes-vous contens? est-ce assez de malheur?
Je perds tout ce que j'aime; une ombre criminelle
Vient me poursuivre encor de la nuit éternelle;
Ou si de vains objets ont effrayé mes yeux,
Quand vous m'enlevez tout, si c'est vous, ô grands dieux,
Qui répandez en moi ces terreurs accablantes,
Détestez-vous Brutus et nos idées sanglantes?

(Il tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Eh quoi! dans le sommeil est-il encor plongé?
Non; de sombres vapeurs il paraît assiégé.
Brutus.

BRUTUS.

Ah! ce n'est point un songe, un vain prestige.
A l'instant, Cassius, ô merveille! ô prodige!

CASSIUS.

En est-il?

BRUTUS.

Tu m'en vois encor tout étonné.
Aux noirs pressentimens, au trouble abandonné,
Je veillais, cher ami ; César à l'instant même,
Dans ces lieux, à l'instant, tel qu'à son jour suprême,
Sanglant, couvert de coups, César m'est apparu.
Je l'ai vu.

CASSIUS.

Non, Brutus, non, tu ne l'as point vu :
Non ; la vie est d'un jour, la mort est éternelle ;
Et quand il a quitté sa dépouille mortelle,
Non, l'homme, rassemblant des vestiges épars,
Ne vient pas des vivans effrayer les regards.
Pour qui n'est point crédule il n'est point de merveille.

BRUTUS.

Puis-je ainsi que mes yeux démentir mon oreille?
Il m'a parlé.

CASSIUS.

Nos sens et leurs impressions
Sont esclaves, Brutus, de nos opinions ;
Et l'esprit abusé par un charme invincible,
Bientôt croit existant ce qu'il a cru possible.
De là ces visions, ces spectres ténébreux,
Dans l'ombre de la nuit simulacres affreux,
Ces accens du trépas et ces voix importunes
Qui prédisent, dit-on, les grandes infortunes,
Ces signes précurseurs de nos calamités,
Tous ces objets trompeurs par nous même inventés,

Ces rêves dont jadis, au temps de notre enfance,
Nous berçaient chaque jour la crainte et l'ignorance.
Laissons cela. Sais-tu que tu m'as offensé?

BRUTUS.

Moi!

CASSIUS.

Toi-même, Brutus, et mon cœur est blessé.
Ton inflexible voix a, malgré mes prières,
Accablé Lucius de peines trop sévères.
Il faut en venir tard à ces coups de vigueur,
Et l'on doit condamner l'excès de la rigueur.

BRUTUS.

Des cruautés pourtant mon ame est ennemie.
C'est lui qui, le premier, s'est noté d'infamie.
Les dons des Sardiens reçus secrètement
N'ont-ils pas avant moi signé son châtiment?
Ai-je, en le punissant, offensé la justice?
Le laissant impuni, j'eusse été son complice.
Je ne sais qu'un chemin, c'est celui du devoir;
Et, s'il faut dire tout, je ne puis concevoir
Qu'un crime, qui des lois appelait la vengeance,
Ait pu, dans Cassius, trouver tant d'indulgence.
Ah! pour un vil Romain, qu'importe ma rigueur?
Le crime et non la peine a fait son déshonneur.

CASSIUS.

Punir a ses dangers.

BRUTUS.

Pardonner est faiblesse.

CASSIUS.

Dans les temps orageux il faut de la souplesse.

BRUTUS.

Dans les temps orageux il faut de la vertu.

CASSIUS.

Etant moins rigoureux, dis, en manquerais-tu?
Rome a besoin de bras soigneux de sa défense,
Et tu pouvais, aux lois, dérober leur vengeance.
Qu'importe, qu'en secret, les dons des Sardiens
D'un guerrier courageux aillent grossir les biens?
Ce n'est pas en des jours où tout est légitime
Qu'un chef prudent s'applique à rechercher le crime:
Il veut gagner les cœurs, et non les éloigner.

BRUTUS.

Va, les cœurs vertueux sont ceux qu'il veut gagner.
Rome n'a pas besoin d'un bras vil et coupable;
Et, quels que soient les temps, son génie indomptable
Ne voit, avec plaisir, qu'aux mains de l'équité
Le glaive de sa haine et de sa liberté.

CASSIUS.

Oui, tu veux t'abuser; mais mon expérience
M'a du cœur des humains donné quelque science:
Je pouvais éclairer ce courage imprudent.

BRUTUS.

Certes, pour Lucius, ton zèle est bien ardent;
Et tu m'affligerais, moi, ton ami, qui t'aime,
Si, voulant l'excuser, tu t'excusais toi-même.

CASSIUS.

Épargne-moi, Brutus.

BRUTUS.

Entends la vérité.

CASSIUS.

Dieux!

BRUTUS.

Je laisse frémir ton orgueil irrité.
Tu pouvais m'éclairer, et ton expérience
T'a du cœur des humains donné quelque science:
J'y consens, je le crois; et t'a-t-elle enseigné...
Ceci pesa long-temps sur mon cœur indigné;
Mais je ne prétends plus calmer sa violence,
Puisque tu m'as forcé de rompre le silence.
Héritier des héros, noble soutien des lois,
Dis-moi, t'a-t-elle appris à vendre les emplois?
Aurait-elle en effet, corrompant la justice,
Aux mains de Cassius enseigné l'avarice?
Nous avons conspiré, nous avons combattu:
Est-ce pour des trésors et non pour la vertu?
S'il est ainsi, courons mendier l'esclavage;
De nos braves aïeux déchirons l'héritage;
Laissons à des guerriers qui ne soient point flétris
L'inestimable honneur de venger leur pays.
Du peuple et du sénat qui rampaient en silence
César, en son palais, rassemblait la puissance;
Tout l'or des nations venait s'y réunir:
Il n'est plus; maintenant c'est nous qu'il faut punir,
Nous, que Rome estimait, que l'Univers contemple,
Et qui, du tyran mort, avons suivi l'exemple.

CASSIUS.

Quels reproches cruels! qu'entends-je? es-tu Brutus?
Suis-je donc Cassius?

BRUTUS.

Non, non, tu ne l'es plus.
Ne porte plus un nom dont le Tibre s'honore;
Je suis encor Brutus, je suis ton frère encore;
Mais je vois tes défauts, je vois avec horreur
Que la vertu s'éloigne un moment de ton cœur.
Tu gardes le silence et n'oses te défendre?

CASSIUS.

Tu rougirais, Brutus, si tu pouvais m'entendre.
Songe à ces triumvirs. Leurs biens, à chaque pas,
Auraient, autour de nous, acheté nos soldats.
Connais donc maintenant l'ami que tu méprises :
Il fallait soutenir nos grandes entreprises;
J'ai vendu, je l'avoue, à des cœurs généreux
L'honneur de s'illustrer dans nos jours malheureux;
Et sans cette conduite, injustement blâmée,
Nous aurions quelques chefs, mais non pas une armée.
User des seuls moyens que les temps ont permis,
Est-ce un crime? Il est vrai, ton frère l'a commis.
De vœux intéressés mon ame est incapable;
Mais ton cœur, qui s'obstine à me vouloir coupable,
Accueille avec plaisir des soupçons odieux
Et de quelques méchans les cris calomnieux.

BRUTUS.

Je voudrais avoir tort.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, PORCIUS-CATON, MESSALA, STATILIUS, ROMAINS de l'ordre des sénateurs.

PORCIUS.

Adversaires du crime,
Quelle indiscrète ardeur l'un l'autre vous anime?
Amis de la vertu, vengeurs des nations,
Ne nous accablez point de vos dissentions,
Tout l'espoir qui nous reste est dans votre prudence :
Si vous n'êtes unis quelle est notre espérance?

CASSIUS.

Nous le serons toujours par de nobles liens;
Laissons à des tyrans, à d'ingrats citoyens,
De leurs jaloux débats la honteuse furie:
Restons amis, Brutus, et servons la patrie.

BRUTUS.

Viens, déposons tous deux dans ces embrassemens
D'un courroux passager les vains emportemens:
Tu dois me pardonner, je t'excuse sans peine,
Et les seuls triumvirs méritent notre haine.

PORCIUS.

Amis, plus que jamais nous devons les haïr.
Pour nous, pour tout l'état vous m'en voyez rougir,
On m'écrit que du monde ils ont fait le partage,

Ainsi que l'on divise un paisible héritage.
Vous frémirez bien plus ; les Romains l'ont appris
Sans paraître affligés, ni contens, ni surpris :
Ce n'est plus qu'en ces lieux que la vertu respire.
Antoine désormais tiendra sous son empire
De la Seine et du Rhin les flots assujettis ;
Lépide, la Durance, et l'Èbre et le Bétis ;
Sous le nom de César, de l'onde Adriatique,
Aux flots les plus lointains de la mer Atlantique,
Le fils de Cépias va commander aux rois,
Et le Tibre enchaîné doit couler sous ses lois.

STATILIUS.

Les scélérats !

CASSIUS.

D'Antoine, amis, voilà l'ouvrage.

STATILIUS.

On aurait dû songer à prévenir sa rage.

CASSIUS.

Tel était mon dessein ; et souviens-toi, Brutus,
Que, sans tes seuls conseils, Antoine n'était plus.

BRUTUS.

Cicéron dont la haine était trop légitime,
Cicéron, de ce monstre immortelle victime,
Quand des jours de César nos mains tranchaient le cours,
D'Antoine survivant nous reprochait les jours.
Favori de César et fier de le paraître,
J'ai vu qu'il était lâche et qu'il voulait un maître.
De l'insolente idole il caressait l'orgueil,

Et de la liberté préparait le cercueil :
Il eut toute ma haine ; et ma haine équitable
N'a frappé que César qui seul était coupable.
César, devenu roi, justifiait nos coups :
A-t-on vu les Romains se déclarer pour nous ?
Ils regrettaient leurs chaînes, et même les plus braves ;
Et s'il nous eût fallu frapper tous les esclaves,
J'en rougis, pouvez-vous ignorer que nos mains
Auraient sacrifié la moitié des Romains ?

CASSIUS.

Mais as-tu donc si mal deviné son génie ?
Moi, jusque dans ses fers, j'ai vu sa tyrannie ;
J'ai vu que de César, sollicitant l'appui,
Il le laissait régner pour régner après lui.
Quoi ! des illusions écoutant le langage,
N'as-tu rien vu qu'un lâche, ami de l'esclavage ?
Antoine, jusqu'ici, te fut-il inconnu ?
A-t-il pu t'abuser ?

BRUTUS.

Non, non, j'ai tout prévu.
Alors que sa bassesse au pillage occupée
Souillait, malgré Sextus, le toit du grand Pompée,
J'ai vu, sans écouter de vaine illusion,
Jusqu'où voulait ramper sa sourde ambition ;
J'ai prédit ce qu'il ose, et j'en avais pour gages
Ses débauches, son luxe, et tous ses brigandages.
Mais quoique des forfaits nos bras soient ennemis,
Ils ne doivent punir que les forfaits commis ;
Et ce n'est point aux lois à prendre pour victime
Celui qui, quelque jour, peut se noircir d'un crime.

PORCIUS.

Sur tout ce qui s'est fait à quoi bon revenir?
Le passé n'est plus rien; songeons à l'avenir.
Quand devons-nous combattre?

BRUTUS.

Aujourd'hui.

CASSIUS.

Je m'étonne
De cette impatience où ton cœur s'abandonne.
Si nous sommes vaincus nous tombons sans retour,
Et je ne voudrais point tout risquer en un jour.

PORCIUS.

Eh quoi! cet Univers conquis par nos ancêtres,
Quand nous serions vaincus, les aurait-il pour maîtres?
Les bords siciliens chargés de combattans
Peuvent les arrêter encor quelques instans.
Sextus...

BRUTUS.

Ah! ne va point, crédule aux apparences,
Sur un si faible appui fonder tes espérances.
Sous le poids de son nom, Sextus anéanti,
Hésite encor, peut-être, à choisir un parti.
En vain il est puissant aux mers de la Sicile:
Esprit ambitieux, inquiet, indocile,
Jaloux des triumvirs plus que leur ennemi;
Ou si dans la justice il s'est mieux affermi,
Armant pour les Romains une vulgaire épée,
Et n'ayant rien de grand que le nom de Pompée.

Rome vit en nous seuls, et périt avec nous
Si les dieux aujourd'hui ne guident point nos coups;
Mais ce serait trahir sa voix et notre gloire,
Qu'attendre plus long-temps la mort ou la victoire.

MESSALA.

Je ne sais, mais le Ciel, oracle des humains,
Au moment de frapper semble arrêter nos mains.
N'allez pas, compagnons, négliger ses présages.
Une vapeur sanglante a rougi les nuages;
Les sinistres oiseaux prédisent nos malheurs;
L'airain sur les autels semble verser des pleurs;
De lamentables voix durant les nuits gémissent;
De spectres effrayans les forêts se remplissent.
Hier encore, hier, mes yeux épouvantés
Ont vu s'entrechoquer deux aigles irrités:
Tandis que parmi nous, dans ces fatales plaines,
Tombeau déjà fameux des légions romaines,
Le vaincu frappait l'air de ses derniers soupirs,
Le vainqueur s'envolait au camp des triumvirs.

PORCIUS.

De la haine des dieux voilà donc les ministres!
Qu'importe, Messala, tes augures sinistres?
Ce n'est point sur la foi de ces présages vains
Qu'il nous faut reculer le bonheur des Romains.
Des guerriers tels que nous, des chefs tels que les nôtres,
Ce présage est heureux; n'en écoutons point d'autres.

STATILIUS.

Des tyrans aujourd'hui meure l'indigne espoir!

PORCIUS.

Vive à jamais des lois le vertueux pouvoir!
Venez, d'un triple joug affranchissons le Tibre;
Nous resterons oisifs quand nous l'aurons fait libre.
Il gémit dans les fers, amis, et nous tardons!
Chaque jour, chaque instant qu'ici nous attendons,
Est un instant perdu pour le salut de Rome.

BRUTUS.

Mots dignes d'un Romain, et du fils d'un grand homme!

CASSIUS.

Mais songez...

STATILIUS.

Combattons, guidez-nous.

CASSIUS.

Citoyens.
Vous le voulez; marchons, vos vœux seront les miens.

BRUTUS.

J'ai de quoi, Porcius, éprouver ton courage.
Le sort contre nous deux a déployé sa rage;
Il est bien des malheurs qui nous accablent tous,
Mais j'en sais de nouveaux qui n'accablent que nous.

PORCIUS.

Parle; à tous les revers mon ame est aguerrie.

BRUTUS.

Le ciel a terminé les destins de Porcie.

PORCIUS.

De ma sœur!

CASSIUS.

Est-il vrai? Porcie...

BRUTUS.

Elle a vécu.
Son trépas me consterne et ne m'a point vaincu.
J'apprends de Décimus cette triste nouvelle.

CASSIUS.

Je t'insultais au sein de ta douleur cruelle,
Et Brutus est encor fidèle à l'amitié!

BRUTUS.

Va, je connais ton cœur, et tout est oublié.
(A Porcius.)
Gardons-nous d'amollir cette austère journée;
D'un œil calme et serein cherchons la destinée;
Combattons, Porcius; si nous sommes vainqueurs,
Nous trouverons le temps de lui donner des pleurs.

STATILIUS.

Que de vertu!

PORCIUS.

Brutus, ta noble voix m'enflamme;
Ton exemple est ma règle; il agrandit mon ame;
Et je ne serai point, je t'en donne ma foi,
Indigne de mon père et d'un chef tel que toi.

BRUTUS.

Soyez dignes de vous, compagnons intrépides.
Si j'étais entouré de citoyens timides,
Je ferais, je l'avoue, éclater à vos yeux
Une sûre victoire et la faveur des dieux.

Je parle à des héros : sur la plus noble cause
Vainement quelquefois l'équité se repose,
Et des cieux, trop souvent, les sublimes décrets
Ont prêté leur faveur à d'injustes projets.
Nous sommes tous Romains ; nous n'avons rien à craindre ;
Non, rien ; dût à jamais la liberté s'éteindre :
Mais de Rome et du monde il faut mieux espérer :
Amis, pour le combat allons tout préparer.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE.

BRUTUS.

Ces cris que tout le camp jusques au ciel envoie,
Et notre étonnement, et nos transports de joie,
Après tant de douleur ne te surprendront pas :
On avait répandu le bruit de ton trépas.
Épouse de Brutus, compagne de ma vie,
Je te revois encor! tu ne m'es point ravie,
Décimus m'annonçait que tu ne vivais plus.

PORCIE.

Des récits indiscrets ont trompé Décimus.
Des tyrans, disait-on, la cruauté jalouse
Persécutait Brutus jusque dans son épouse.
D'une main mercenaire empruntant le secours

On croyait que leur rage avait tranché mes jours.
Voulant cacher à tous mes projets, mon absence,
Je n'ai pas étouffé ces bruits dans leur naissance.
Un affranchi fidèle à nos grands intérêts
M'a conduite en ces lieux par des chemins secrets,
Et son zèle partout, partout notre silence
A trompé des tyrans la sombre vigilance.
J'arrive, et je jouis de tes embrassemens,
Et je dois oublier en de si doux momens
Tous ces cruels chagrins, qui depuis cinq années,
Des amis de Brutus troublent les destinées.
Les vengeurs des Romains vont-ils tenter le sort?

BRUTUS.

Oui, ce jour est marqué pour un si noble effort!

PORCIE.

Ce jour même!

BRUTUS.

Ce jour, et les Romains peut-être
S'en vont revivre encore et n'auront plus de maître.

PORCIE.

C'est se hâter beaucoup. Vous auriez pu du moins
Ménager du sénat la prudence et les soins.

BRUTUS.

Nous!

PORCIE.

Vaincus cette fois, rien ne peut vous défendre.

BRUTUS.

Rome est vendue au joug; que pouvais-je en attendre?

Plébéiens, sénateurs, tout est glacé.

PORCIE.

Non, non;
La vertu leur est chère.

BRUTUS.

Ils en aiment le nom.
Tu vois que cependant ils souffrent l'esclavage,
Et tu sais qu'il n'est point de vertu sans courage.

PORCIE.

Crois-moi, tant de forfaits, de proscrits généreux
Peuvent de nos tyrans briser le joug affreux.
Du peuple et du sénat quelle fut l'épouvante,
Quand d'un sang respecté la tribune fumante
Offrait de Cicéron les restes déchirés!
Il semblait, ô Brutus! que ces restes sacrés,
Ces mains qui des pervers accusaient l'impudence,
Cette bouche, ces traits, qu'enflammait l'éloquence,
Tout à coup s'animant retrouvaient une voix,
Et contre Antoine encor faisaient tonner les lois.
D'un courroux vertueux les semences fécondes
Ont jeté dans les cœurs des racines profondes.
Plancus que Rome entière appelle au consulat,
Galba, Servilius, la moitié du sénat,
Oppose aux triumvirs un courage intrépide;
Et, si quelques instans ils ont séduit Lépide,
On peut tenter...

BRUTUS.

Lépide a rompu tous les nœuds
Que l'hymen de ma sœur formait entre nous deux.
Épargne-moi son nom; ce monstre débonnaire

Dès qu'il fut triumvir cessa d'être mon frère.
Le cruel surpassait leurs exploits inhumains,
Alors que ces brigands, l'opprobre des Romains,
Enivrés de carnage, et de carnage avides,
Sur des tables de sang signaient les parricides.
Oserait-il encore aimer la liberté,
Suivre son étendard, lui qui l'a déserté?
Non; mais si des grands dieux la sévère justice
Ordonne qu'à jamais la liberté périsse,
C'est vainement qu'au trône il aspire aujourd'hui;
Et ses deux compagnons domineront sans lui.
Le monde va tomber sous leur obéissance;
Ils tiennent dans leurs mains le glaive et la puissance;
Lépide est sans armée; et ce couple odieux
Veut bien l'abandonner au culte de nos dieux,
Et voit, sans s'allarmer, entre ses mains débiles
Briller de l'encensoir les honneurs inutiles.
Mais laissons ces pervers; et puisse en ce grand jour,
Rome et la liberté, triompher sans retour!
Une chose m'allarme; une seule, te dis-je.
Ton abord en ces lieux me console et m'afflige.
Oui, je tremble pour toi : si Brutus est vaincu,
Tu n'en saurais douter, Brutus aura vécu,
Mais aux mains des brigands ma défaite te livre.

PORCIE.

Que crains-tu, si je puis te venger ou te suivre?
Je sais tous les hasards qu'il me faut partager,
Et je ne pâlis point à l'aspect du danger.
La liberté m'est chère, ô Brutus, et je t'aime!
Va, poursuis tes destins.

SCÈNE II.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, CASSIUS.

CASSIUS.

Brutus, à l'instant même
Agrippa dans le camp vient de se présenter.
Il voudrait nous parler.

BRUTUS.

Il le faut écouter.

CASSIUS.

Tu vas bientôt le voir. C'est un ami d'Octave,
Et malgré sa vaillance il porte un cœur d'esclave.
Déjà séduit il veut nous séduire à son tour.

PORCIE.

Les triumvirs ont-ils redouté ce grand jour?
Et par l'impunité leur fureur enhardie
Au moment du péril s'est-elle refroidie?
Si vous aviez, Romains, triomphé sans combats!

BRUTUS.

Je le souhaite au moins, je ne l'espère pas.

CASSIUS.

Agrippa vient à nous.

PORCIE.

Le voici; je vous laisse.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, AGRIPPA.

AGRIPPA.

Dignes républicains, guerriers pleins de noblesse,
Voyez le sort de Rome. Assez long-temps, Romains,
Nos imprudens efforts ébranlent ses destins.
Les derniers Scipions, Caton, l'heureux Pompée,
Ont vu jusqu'aujourd'hui leur vaillance trompée.
En pleurant ces héros au tombeau descendus,
Craignez le fol espoir qui les a tous perdus;
Rendez-vous au conseil de César et d'Antoine :
Trop de sang a déjà souillé la Macédoine.
De ces vrais citoyens je vous porte les vœux :
Au-devant de la paix ils volent tous les deux;
Et sans doute...

CASSIUS.

Lépide est aussi leur complice;
Mais tu n'en parles pas, et tu lui rends justice.
Les tyrans, toutefois, qu'espèrent-ils de nous?
Un seul fut immolé pour le salut de tous.
Sur la mort de César, pleurant en apparence
Ils ont par intérêt épousé la vengeance.
Tu les verras peut-être occupés d'autres soins,
Moins unis, Agrippa, plus sincères du moins,
Mais ne se bornant plus à partager l'empire;
C'est à dominer seul que chacun d'eux aspire;

Et des proscriptions le cours ensanglanté,
Crois-moi; pour quelques jours est à peine arrêté.

AGRIPPA.

Eh! ne ramenez point ces meurtres détestables
Que le malheur des temps rendait inévitables.
Acceptez désormais leur utile amitié.
Si vous êtes Romains, au nom de la pitié,
Au nom de tout l'état que l'amitié vous lie.
Octave est outragé, mais n'importe; il oublie
Que son père adoptif est tombé sous vos coups;
Il veut au bien public immoler son courroux.

CASSIUS.

Il est vrai que nos mains ont poignardé son père :
Ce que nous avons fait, tout Romain dut le faire;
Et c'est être coupable enfin que d'épargner
Un citoyen romain qui prétend à régner.
De ses jours à grands cris la liberté dispose :
Amitié, nœuds du sang, quelques droits qu'il oppose,
Les vrais républicains n'écoutent plus ces droits,
Dès que la liberté vient d'élever sa voix.

AGRIPPA.

Mais pour la liberté qu'a produit votre zèle?

BRUTUS.

Ah! du moins il a su nous montrer dignes d'elle;
Et faut-il nous blâmer si Rome désormais
Ne sait pas recevoir les dons qui lui sont faits?
Et quoi! n'avons-nous pas consommé sa vengeance,
Blâmé votre faiblesse et votre négligence?

Par nous l'usurpateur a trouvé le tombeau;
Et pour prix de nos soins et d'un exploit si beau,
Rome, sous trois tyrans, courbe son front docile!
Quels tyrans, justes dieux! un pontife imbécile,
Un enfant sans courage, un soldat dissolu :
Ils ont osé prétendre au pouvoir absolu!
O pudeur! ô mépris du nom sacré de Rome!
César fut un tyran, mais il fut un grand homme;
Sylla vit à ses pieds l'Univers abattu,
Mais Sylla n'était pas un tyran sans vertu.

AGRIPPA.

Ainsi donc, voulez-vous que par des mains romaines
Deux fois le sang romain soit versé dans ces plaines?
Ah! sous nos empereurs, quand tout sera soumis,
L'esclavage et les fers ne nous sont point promis,
Mais la paix, succédant à la guerre civile,
Mais une liberté moins fière et plus tranquille.
Les amis de César, en vengeant son trépas,
N'ont voulu, dites-vous, que marcher sur ses pas?
Ce sont là les humains, telle est notre faiblesse :
Par le seul intérêt, déterminés sans cesse,
Vertueux par orgueil ou par ambition,
Nos cœurs sont-ils jamais exempts de passion?
Vous-même, en observant vos efforts en Asie,
On peut vous soupçonner de quelque jalousie.
Eh bien, s'il était vrai, l'Asie est pour vous deux
Un assez beau partage et doit remplir vos vœux.
Je sais votre vaillance, et mon cœur vous honore,
Rome vous chérissait et vous estime encore;
Mais le Parthe insolent, tranquille en ses déserts,

Ose nous disputer un coin de l'Univers,
Et le cœur enivré de sa gloire frivole,
Sur nos débris sanglans insulte au capitole.
Allez venger Crassus, courez exécuter
Ce que notre César avait voulu tenter;
Et des bords de l'Indus, faisant votre conquête,
Que bientôt sous vos lois tout l'Orient...

CASSIUS.

Arrête.
Si Rome était tranquille, et si de la venger
Son ordre souverain nous eût daigné charger;
Ah! si nous entendions la voix de la patrie,
Sois sûr que nos efforts, à cette voix chérie,
Iraient des mains du Parthe arracher ses lauriers,
En lui redemandant le sang de nos guerriers.
Mais nous, des triumvirs suivre la politique!
Mais conquérir pour nous, non pour la république!
Cesse de nous porter à de tels attentats;
Nous n'avons pas besoin de sceptre ni d'états.
Pour des cœurs vertueux régner n'a point de charmes:
Si malgré nous enfin nous avons pris les armes,
Tu feins de l'ignorer, mais voici notre but:
Des Romains opprimés conquérir le salut,
Abattre les tyrans et le pouvoir suprême,
Et tu viens nous offrir d'être tyrans nous-même!

AGRIPPA.

Songez vous...

BRUTUS.

Agrippa, c'est trop nous insulter.
Nous voulons les punir, et non les imiter.

Mais tout ce que je vois a droit de me confondre;
Agrippa, c'est à toi qu'il nous fallait répondre!
As-tu pu te charger d'un si honteux emploi?
Ce paisible esclavage est-il donc fait pour toi?
Triumvirs, dans nos cœurs ils n'ont rien à prétendre;
Nous devons les haïr : nous pourrons les entendre,
S'ils veulent aujourd'hui rentrer dans le devoir,
Et vivre désormais sans maître et sans pouvoir.
Oui, parmi leurs égaux je consens qu'on me nomme,
Et je suis leur ami, s'ils sont amis de Rome.

AGRIPPA.

Mais vous qui vous croyez ses bons, ses vrais amis,
Les Parthes, les Gaulois sont moins ses ennemis.
Que prétend, dites-moi, ce langage héroïque,
Cet inflexible orgueil d'une vertu stoïque?
Oui, si tous les Romains savent vous imiter,
La forme de l'état peut encore subsister.
Mais tout est bien changé. Fiers de leur opulence,
De tous vos magistrats contemplez l'insolence,
Contemplez un état accablé de langueur,
Les vices triomphans et les lois sans vigueur,
Par des tyrans obscurs vos dignités flétries,
Vos nobles marchandant les voix des centuries,
L'or achetant le peuple et jusqu'aux sénateurs,
L'or nommant vos consuls, vos tribuns, vos questeurs,
Citoyens sans amour pour la chose publique,
Généraux éblouis du pouvoir despotique,
La liberté mourante et l'empire incertain,
Avec le glaive impie errant de main en main.
A cinq lustres à peine ont succédé cinq lustres,

Nos yeux, toujours frappés d'iniquités illustres,
Ont vu Sylla, Carbon, Marius et Cinna,
L'insolent Céthégus, l'ardent Catilina;
Ils ont tous affecté l'autorité suprême,
Et Crassus et Pompée y prétendaient eux-même.
Vous avez égorgé le seul qui pût régner;
La blessure de Rome est encore à saigner;
Rome vous blâme, et croit d'une si belle vie
Avoir trop acheté sa liberté ravie.
Insensés! l'édifice assiégé par le temps
Veut un appui solide à ses vieux fondemens;
Et le vaisseau pressé des vents et de l'orage,
Sans un pilote habile est certain du naufrage.
Pensez-y toutefois. Si César a vécu,
Vous n'avez pas dompté son génie invaincu;
Aux revers de Caton, dévoués par vous-même,
Peut-être que ce jour est votre jour suprême.
Nous vous désavouons, toi surtout, toi, Brutus,
Toi qui du grand César connaissais les vertus,
Toi que César aimait d'une amitié si tendre,
Nous plaignons tes fureurs et ton aveuglement;
Ta généreuse main nous vengea lâchement.
Mais crains...

BRUTUS.

Je suis Brutus.

CASSIUS.

Que parles-tu de craindre?

BRUTUS.

Quoi! vous portez des fers et vous osez me plaindre!

Plaignez Rome, pleurez sur ses coupables fils
Qui, sous un joug doré mollement asservis,
Ont du nom des Romains vendu le privilége,
Et goûtent dans l'opprobre un bonheur sacrilége.
Qu'ils reçoivent le prix qu'ils ont bien acheté;
Que d'indignes trésors comble leur lâcheté,
Du sein de leurs honneurs ou de leur infamie
Qu'ils osent élever une voix ennemie;
Et, puisque nous avons servi Rome et les dieux,
Qu'ils accusent nos mains d'un forfait odieux.
Si j'en crois leurs discours Rome nous désavoue.
A ton sort, ô Caton, leur haine nous dévoue;
Et moi je les dévoue à leur vile grandeur,
Moi qui n'ai point terni ma première splendeur.
J'ai vu la république aux factions livrée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,
Nos droits anéantis, l'état prêt à périr.
Témoin de tous ces maux, j'ai voulu les guérir :
J'ai cru (jusqu'à ce jour espérance trop vaine!)
Relever les débris de la grandeur romaine.
Le sort va décider. Je puis mourir vaincu :
Du moins je mourrai libre ainsi que j'ai vécu.
Si je touche en effet au bout de ma carrière,
Une austère vertu la marqua tout entière.
Descendant du héros qui chassa les Tarquins,
Je vous aurais rendu vos antiques destins,
Si vous les méritiez, si le peuple du Tibre
Était Romain encore et savait être libre.
Agrippa, c'est assez; rompons ces entretiens :
Nos maîtres sont les lois; retourne vers les tiens.

AGRIPPA.

Embrassez-moi tous deux, j'aime vos grands courages;
Mais vous auriez dû naître en de plus heureux âges.
Adieu, nobles Romains.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

Et tel est cependant
De nos divisions l'exécrable ascendant!
Au sein des dignités la vile insouciance
Des Romains opprimés est la seule science.
Le crime est éveillé, le courage endormi,
Et les plus vertueux ne le sont qu'à demi.
De mes yeux, Cassius, tu vois couler des larmes.
Ah! je te puis au moins confier mes alarmes.
Rome a besoin de nous, et n'a plus aujourd'hui,
Malgré tant de guerriers, que nous deux pour appui.
Notre défaite, ami, lui serait bien funeste :
Si d'un sang libre et pur quelque goutte lui reste,
Il faut un chef prudent pour l'oser secourir,
Et le fils de Caton ne saura que mourir.
Messala plus habile a moins de confiance;
Il accuse en secret nos projets d'imprudence.
Tout prêt à se soumettre à la nécessité,
Mais jusqu'au dernier jour servant la liberté.
Crois-moi, n'espérons rien de ces vertus tranquilles,

Trop faibles pour briller en des temps difficiles.
Tout fléchira bientôt sous le joug de la paix.
Aucun du bien public ne veut porter le faix :
O maîtresse du monde ! ô ma chère patrie !

CASSIUS.

Mes yeux ne verront point cet avenir impie.
Et tantôt, cher Brutus, si je t'ai bien compris,
Le projet qui m'inspire occupait tes esprits.

BRUTUS.

Comment !

CASSIUS.

Dût à jamais la liberté s'éteindre,
Nous sommes tous Romains, nous n'avons rien à craindre,
Disais-tu.

BRUTUS.

Si Caton nous fraya les chemins,
Apprenons à mourir du plus grand des humains.
Jeune encor, en des jours d'audace et d'espérance,
Des Romains subjugués j'embrassai la vengeance;
Et de mon grand dessein tout entier occupé,
J'osai blâmer Caton : le temps m'a détrompé.
Lorsqu'il attend des cieux une éternelle haîne,
L'homme n'est point coupable en secouant sa chaîne.
Un mortel vertueux, opprimé par le sort,
Peut chercher du repos dans le sein de la mort.
Aux dieux auteurs de l'ame il ne fait point outrage,
Puisqu'il ne détruit point leur immortel ouvrage.

CASSIUS.

On vient.

SCÈNE V.

BRUTUS, CASSIUS, PORCIUS-CATON, MESSALA, STATILIUS, ROMAINS.

BRUTUS.

Fils de Caton, Albin, Statilius,
Labéon, Messala, Straton, Lucilius,
Vous, à qui la patrie, à qui les lois sont chères,
Vous de qui la vertu, digne encor de nos pères,
Ranime de l'état les débris expirans;
Nos yeux viennent de voir un ami des tyrans.
Agrippa s'est flatté de parler à des traîtres :
On nous laissait le choix de ramper sous trois maîtres,
Ou d'oser avec eux partager l'Univers :
Nous avons rejeté la puissance et les fers.
Vous ne nous blâmez point?

PORCIUS.

Nous voulons tous vous suivre;
Nous voulons, comme vous, agir, penser et vivre.

CASSIUS.

Ainsi l'état changé, vous n'attendez plus rien?

STATILIUS.

Je t'en fait le serment.

PORCIUS.

Nous le jurons.

CASSIUS.

Eh bien,
Conservez dans vos cœurs ces sermens respectables,
Et marchons. Les tyrans ne sont plus redoutables.
Les craintes sont pour eux, pour eux tout le danger :
La gloire est pour nous seuls.

STATILIUS.

Et qui pourrait songer
A survivre un moment aux ruines publiques,
A servir, à ramper sous des lois tyranniques?

PORCIUS.

Ah! tout doit imiter l'exemple de Brutus.

STATILIUS.

Sans doute; et de nos chefs si j'aime les vertus,
Si je veux, si je dois respecter leur prudence,
Je ne suis qu'un soldat, j'espère en ma vaillance:
Il faut vaincre ou mourir; c'est la loi des grands cœurs;
C'est la vôtre, Romains; nous reviendrons vainqueurs.

BRUTUS.

Ton ardeur est illustre, et convient à ton âge :
Dans les jeunes guerriers j'aime un bouillant courage.
Je ne vois parmi nous plus d'esprits incertains :
Le Ciel va prononcer; Rome est toute en nos mains.
(Brutus et tous les Romains tirent l'épée.)
Vous dont la majesté ne fut point asservie,
Vous, de qui le trépas éternise la vie,
Vous, guerriers, dont l'Afrique en ses déserts affreux
Étale avec respect les débris généreux ;

Guerriers dignes d'envie; et vous, proscrits augustes,
Vous, mortels vraiment grands, héros libres et justes,
Demi-dieux des Romains; cendres de Cicéron,
Mânes du grand Pompée et du divin Caton;
Vous tous dont les revers, consacrés à la gloire,
Ont de l'usurpateur éclipsé la victoire,
Oh! si de votre olympe auguste et radieux,
Séjour où la vertu repose au sein des dieux,
Oh! si vous présidez aux actions humaines,
Si vos regards sacrés descendent sur ces plaines,
Appuis du nom romain qui n'est plus respecté,
Si vous aimez encor la sainte liberté,
Nos bras se sont armés et pour vous et pour elle;
Voyez quels défenseurs restent à sa querelle;
Voyez vos compagnons, vos amis, vos enfans;
Guidez-les au combat, rendez-les triomphans;
Ou bien, si Jupiter autrement en ordonne,
Qu'à ces tyrans du moins aucun ne s'abandonne;
Et puisque mourir libre est un destin si beau,
Que de tous les Romains ces champs soient le tombeau.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE.

PORCIE.

Tu pleures, cher époux? Daigne au moins me répondre.
Ne me fuis pas.

BRUTUS.

Le Ciel se plaît à nous confondre.
J'ai fait ce que j'ai pu, je sais ce que je doi :
Quitte envers la patrie, et non pas envers moi,
Aux jours de Cassius je ne veux point survivre.
Héros républicains, c'est l'instant de vous suivre.

PORCIE.

Qu'entends-je?

BRUTUS.

C'en est fait, les Romains sont vaincus,

Antoine est triomphant, Cassius ne vit plus.
Le glaive usurpateur n'a point tranché sa vie;
Désespérant trop tôt de sauver la patrie,
Dans le temps des forfaits, fatigué de ses jours,
J'ai vu que Cassius en détestait le cours.
. . . .
Il a d'un affranchi reçu le coup suprême.

PORCIE.

Il n'est plus!

BRUTUS.

Tiens, regarde, on l'apporte à nos yeux.

SCÈNE II.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, SOLDATS portant le corps de Cassius.

PORCIE.

Ciel!

BRUTUS.

Ose contempler ce spectacle odieux.
Le sort a de César embrassé la défense;
Ombre du dictateur jouis de ta vengeance.
Le protecteur des lois et l'ami de Brutus,
Le dernier des Romains, c'en est fait, il n'est plus.
Ah! des plus vils tyrans si le sort est complice,
Que devient désormais l'éternelle justice?
Porcie, il n'est donc plus! et j'en suis séparé!
Oh! vois ces traits sanglans, ce corps défiguré,

Vois ces yeux qu'allumait une héroïque flamme;
Vois ce cadavre éteint : là fut une grande ame;
Là respirait l'honneur; et sache qu'aujourd'hui
Les cieux n'éclairent plus de Romains tel que lui.

PORCIE.

Calme ces vains transports où ta douleur se livre.
Libre et couvert de gloire il a cessé de vivre;
Rappelle en ce moment ta stoïque vertu.

BRUTUS.

Et quel esprit si fier n'en serait abattu?
Quoi! de deux scélérats les trames fortunées
Feront toujours pâlir nos grandes destinées!
Dieux! si vous existez, grands dieux! dieux immortels!
Justifiez nos vœux, notre encens, vos autels.
Grands Dieux! votre courroux est plus fort que le nôtre;
Ils ont bien mérité de périr l'un par l'autre.
Tombe, tombe sur eux le prix de leurs forfaits!
Entendez l'Univers dans les vœux que je fais,
Exercez à la fin des rigueurs légitimes,
Et ne vous trompez plus sur le choix des victimes.

PORCIE.

Malheureuse! quel est ce guerrier tout sanglant,
Qui dirige vers nous un pas faible et tremblant?
Straton lui sert de guide. O fortune contraire!
Il approche. C'est lui.

SCÈNE III.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, PORCIUS-CATON, l'épée à la main, SOLDATS, le corps de Cassius.

PORCIUS.

Viens, Brutus.

PORCIE.

O mon frère!
Faut-il aussi te perdre?

PORCIUS.

Et qu'importe, ma sœur?
D'une si belle mort conçois mieux la douceur.
Mais je prétends ailleurs en goûter tous les charmes,
Puisqu'on nous a laissé du courage et des armes.
Tu t'es trompé, Brutus, rien n'est désespéré:
Ton cœur sur les Romains doit être rassuré;
Ils savent tous mourir; et, si tu veux m'en croire,
Peut-être nous allons ressaisir la victoire.
Conduis-nous; nos soldats, un moment effrayés,
De tous côtés, Brutus, sont déjà ralliés.
Viens, leurs vœux enflammés, leurs glaives te demandent,
Et dans la plaine encor les tyrans nous attendent.
Si je pouvais les joindre, et par d'illustres coups
Venger de Cassius les mânes en courroux!
Viens, toutefois mon sang coule pour la patrie;
Que je lui donne encor les restes de ma vie.

BRUTUS.

Nous méritions, sans doute, un sort moins rigoureux,
Vous, portez dans le camp ce Romain généreux.
Guerriers, tous les honneurs qu'un héros peut prétendre
Après notre combat qu'on les rende à sa cendre.
Ces restes, chère épouse, ils sont sacrés pour moi,
Et je ne veux ici les confier qu'à toi.
Songe à ce dernier prix qu'exige ma tendresse.
Adieu, Porcie.

(Il embrasse Porcie.)

PORCIE.

Adieu.

BRUTUS.

Straton, notre jeunesse
Jadis, il t'en souvient, eut les mêmes penchans,
Tu n'as point oublié qu'en de plus heureux temps
Nous nous sommes promis une amitié fidèle;
Viens, je sens qu'aujourd'hui j'éprouverai ton zèle.
Demeure auprès de moi.

PORCIE.

Dieux puissans!

BRUTUS.

Porcius,
Allons mourir ensemble. Attends nous, Cassius.

(Les soldats emportent le corps de Cassius.)

SCÈNE IV.

PORCIE.

Je ne les vois plus; vous, dont la main nous opprime,
Appuis de l'injustice et protecteurs du crime,
Dieux ennemis de Rome, ô vous, dieux irrités,
Voilà donc les mortels que vous persécutez!
Ah! qu'aux plus noirs chagrins un courage insensible
Quand il faut l'exercer est affreux et pénible!
Et que de la raison les importuns avis
Malgré tous nos efforts sont lentement suivis!
Sans cesse elle me dit qu'en des jours si funestes
Il faut se résigner aux volontés célestes;
Que je dois, ne pouvant détourner le malheur,
Ne pas laisser du moins triompher ma douleur:
Vaine raison, tu n'as que d'impuissantes armes,
La nature est plus forte et je répands des larmes.
Je n'ai pu, cher Brutus, accompagner tes pas,
Malheureuse! tandis qu'ils volent aux combats,
Il me faut dans ces lieux attendre ma sentence;
Et le sort n'est point las d'opprimer leur vaillance!
S'ils périssaient? eh bien, trouver ainsi la mort,
N'est-ce pas triompher des tyrans et du sort?
Que sont-ils devenus ces temps où l'hyménée
Aux destins de Brutus joignit ma destinée?
O Brutus! ô patrie! ô nom sacré d'époux!
Saint nœud, hymen formé sous un astre jaloux,
Hymen à qui les dieux devaient un sort prospère,

Et dont s'applaudissaient les mânes de mon père!
O Rome! ô citoyens dont il était l'honneur!
Doux et libre avenir! vain espoir de bonheur!
Vous n'êtes plus qu'un songe; et mon ame abusée
Sur la foi des vertus s'était trop reposée.
C'est leur voix cependant qui me doit rassurer.
Le Ciel est contre nous, mais s'il me faut pleurer,
De quelque coup affreux que m'accable sa haine,
Mes pleurs seront au moins les pleurs d'une Romaine.

SCÈNE V.

PORCIE, MESSALA.

PORCIE.

Que vois-je? Messala, que viens-tu m'annoncer?
Parle.

MESSALA.

Qu'à tout, madame, il nous faut renoncer.
Nous avons tout perdu, vous perdez tout vous même!
Votre époux, votre frère.

PORCIE.

O puissance suprême!
Une seconde fois nous sommes donc vaincus?

MESSALA.

Hélas!

PORCIE.

Et que devient l'armée?

MESSALA.

Elle n'est plus.
Abominables fruits des guerres intestines!
O rage! ô barbarie! ô jour de nos ruines!
Plus de nœuds, plus de droits; l'ami sans frissonner
Reconnaît son ami qu'il vient d'assassiner,
Le père abat son fils, le fils frappe son père,
Le frère est étendu sous les coups de son frère.
On dirait à les voir, l'un sur l'autre acharnés,
Se baigner avec joie au sang dont ils sont nés,
Égorger d'un œil sec de si saintes victimes,
Qu'ils prétendent lutter d'attentats et de crimes.
De notre chef auguste admirant les vertus,
Entre la tyrannie et l'aspect de Brutus,
Pendant quelques instans la fortune incertaine,
Ne sait à qui donner son amour et sa haine;
Mais son choix se déclare et tombe encor sur eux.
Votre frère, madame, en ces momens affreux,
Blessé deux fois, couvert de sang et de poussière,
Lui seul des triumvirs combat l'armée entière.
Il court, jette son casque et montre à tous les yeux
Ces traits chéris de Rome, aux tyrans odieux.
Un affreux désespoir s'y mêlait au courage,
Il court, des pleurs amers inondent son visage,
A son premier aspect tout fuit épouvanté,
Au sein des légions il s'est précipité,
A peine daigne-t-il songer à sa défense,
Des tyrans à grands cris il demande vengeance,
Les appelle; et son glaive, inutile en sa main,
Ne peut autour de lui verser de sang romain.

Mais de tant d'héroïsme il reçoit le salaire,
Tombe, et meurt d'un trépas qu'eût envié son père.
Déjà, de tous côtés, nos soldats renversés,
Nos chefs, ou moissonnés, ou pris, ou dispersés,
Le soldat rebuté, songeant à sa retraite,
Tout du parti des lois annonçait la défaite.
Les tyrans en leurs mains tiennent Lucilius;
J'ai vu tomber moi-même Albin, Statilius,
J'ai vu se consommer l'œuvre de tyrannie,
J'ai vu le crime heureux et la vertu punie;
L'honneur, la liberté, la patrie aux abois,
Dans ses plus chers enfans expirans mille fois,
La cause des méchans par les dieux protégée,
Dans la nuit du tombeau Rome entière plongée.
Enfin, de bouche en bouche, un bruit s'est répandu
Qu'au milieu du combat quelques soldats ont vu
De notre dictateur errer l'ombre sanglante;
Il agitait sa main d'un glaive étincelante,
Excitait, disent-ils, les siens à le venger,
Et lui-même au carnage aimait à se plonger:
Soit pour nous opposer un éternel obstacle
Que le ciel ait permis cet effrayant spectacle,
Soit qu'ils aient cru le voir ou qu'ils aient prétendu
Justifier ainsi leur courage perdu:
Tout meurt, fuit ou se rend; et cette plaine esclave
Voit nos débris courir sous les drapeaux d'Octave.
Hélas! d'un faible reste à peine environné,
Brutus lève son front pensif et consterné;
Il regarde le Ciel, et de ses yeux stoïques,
Coulent sur notre sort des larmes héroïques.
« Je me suis abusé, la vertu n'est qu'un nom,

» Nous dit-il, et bientôt; prends ce glaive, Straton;
» Tu me connais, tu vois qu'il n'est plus de patrie,
» Prends, si je te suis cher, sauve-moi de la vie.
» Romains, ô mes amis, ne pleurez pas. Grands dieux!
» Que les auteurs du mal n'évitent point vos yeux. »
Il se penche à ces mots, Straton frappe, il expire;
La république tombe et fait place à l'empire.

PORCIE.

A l'empire!

MESSALA.

Il n'est plus qu'un refuge pour nous.
Rome, je te l'ai dit, tombe avec ton époux.
Pardonne, je frémis d'un conseil si funeste,
Tendre les mains aux fers est tout ce qui nous reste.

PORCIE.

La fille de Caton, tendre les mains aux fers!
Non, je les brave encor ces rois de l'Univers.

MESSALA.

Qu'espérez-vous?

PORCIE.

On vient.

MESSALA.

C'est Agrippa.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AGRIPPA, SOLDATS.

AGRIPPA.

Madame,
Contre tant d'infortune affermissez votre ame.
Surtout que mes guerriers n'allarment point vos yeux.
Pouvez-vous redouter un sort injurieux?
Croyez, vous le devez, que les maîtres du monde,
Tandis que la fortune aujourd'hui les seconde,
Ne vous préparent point, abusant de leurs droits,
Cet affront solemnel qu'ont subi tant de rois.
Croyez que de leur gloire ils feraient peu de compte
Si leur gloire pouvait exiger votre honte,
Et que tous les Romains, touchés de vos vertus,
Respecteront en vous l'épouse de Brutus.
Octave le regrette, il fut l'honneur du Tibre,
Ses mânes frémiraient si vous n'étiez plus libre :
Vous le serez toujours.

PORCIE.

J'en ai conçu l'espoir.

AGRIPPA.

Vous savez cependant quel est votre devoir.
Cassius et Brutus, les Catons et Pompée
Ont vu jusqu'aujourd'hui leur vaillance trompée.
En pleurant ces héros au tombeau descendus
Craignez le fol orgueil qui les a tous perdus;

Cessez de fuir un joug devenu nécessaire ;
S'il fut plus d'une fois injuste et sanguinaire,
Ces temps-là sont passés.

PORCIE.

J'en prédis le retour.
Les tyrans sont unis. Tu les verras un jour,
Non plus se partager, mais déchirer l'empire ;
C'est à dominer seul que chacun d'eux aspire,
Et des proscriptions le cours ensanglanté,
Crois-moi, pour quelques jours est à peine arrêté.

AGRIPPA.

Eh! ne rappelez plus ces meurtres détestables,
Que le malheur des temps rendait inévitables.
De ces derniers Romains l'inflexible fierté,
Loin de parer le coup, l'a peut-être hâté :
Il est frappé, cédons. Dans les temps où nous sommes,
On voudrait vainement imiter ces grands hommes.
Enfin le sort décide, et quand tout est soumis,
L'esclavage et les fers ne nous sont point promis,
Mais la paix succédant à la guerre civile,
Mais une liberté moins fière et plus tranquille.
Jugez donc, sans vouloir ici vous abuser,
Si c'est de tels présens que l'on doit refuser.
Fléchissez comme nous, Rome a besoin de maître,
Les deux vainqueurs, Porcie, en ce lieu vont paraître ;
Du moins si votre cœur ose les condamner,
N'insultez point à ceux qui vont vous pardonner.

PORCIE.

On pardonne au coupable ; et si le Ciel propice

Daignait entendre encor la voix de la justice,
Ce sont eux, Agrippa, qui, dans leur abandon,
Viendraient aux pieds des lois implorer un pardon.
Ce jour vous a permis de fléchir sous les crimes,
Mais le sang des Catons connaît peu ces maximes.
Les tyrans vont venir; apprends que mes destins,
Malgré tant de revers ne sont pas en leurs mains.
En vain du monde entier leur victoire m'exile,
Je puis leur échapper.

AGRIPPA.

Où sera ton asile?
Contre tant de pouvoir, où fuir? où te cacher?

PORCIE, *en se tuant.*

Dans les enfers. Crois-tu qu'ils m'y viennent chercher?

MESSALA.

Juste ciel!

PORCIE.

Je rejoins mon époux et mon frère,
Digne de tous les deux, digne aussi de mon père;
Servez, je meurs contente, et mes yeux expirans
Ne verront plus ce jour souillé par des tyrans.

(*Elle expire.*)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Le Camp de Grand-Pré. . . . . Page. 3
Fénélon. 49
Épitre dédicatoire au citoyen Daunou. 27
Ode sur la Situation de la République française durant l'oligarchie de Robespierre. 129
Timoléon. 137
Cyrus. 209
Philippe II. 279
Épitre dédicatoire a mon Frère. 375
Brutus et Cassius. 389

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 61, ligne 4, supprimer le nom d'Isaure.

Page 98, vers 8, Nous venons de découvrir ; *lisez* : nous venons découvrir.

Page 102, vers 4, Qu'une autre victime; *lisez*: qu'aucune autre victime.

Page 197, vers 19, Sauva un; *lisez* : sauvait un.

Page 244, vers 9, Armer; *lisez* : d'armer.

